



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

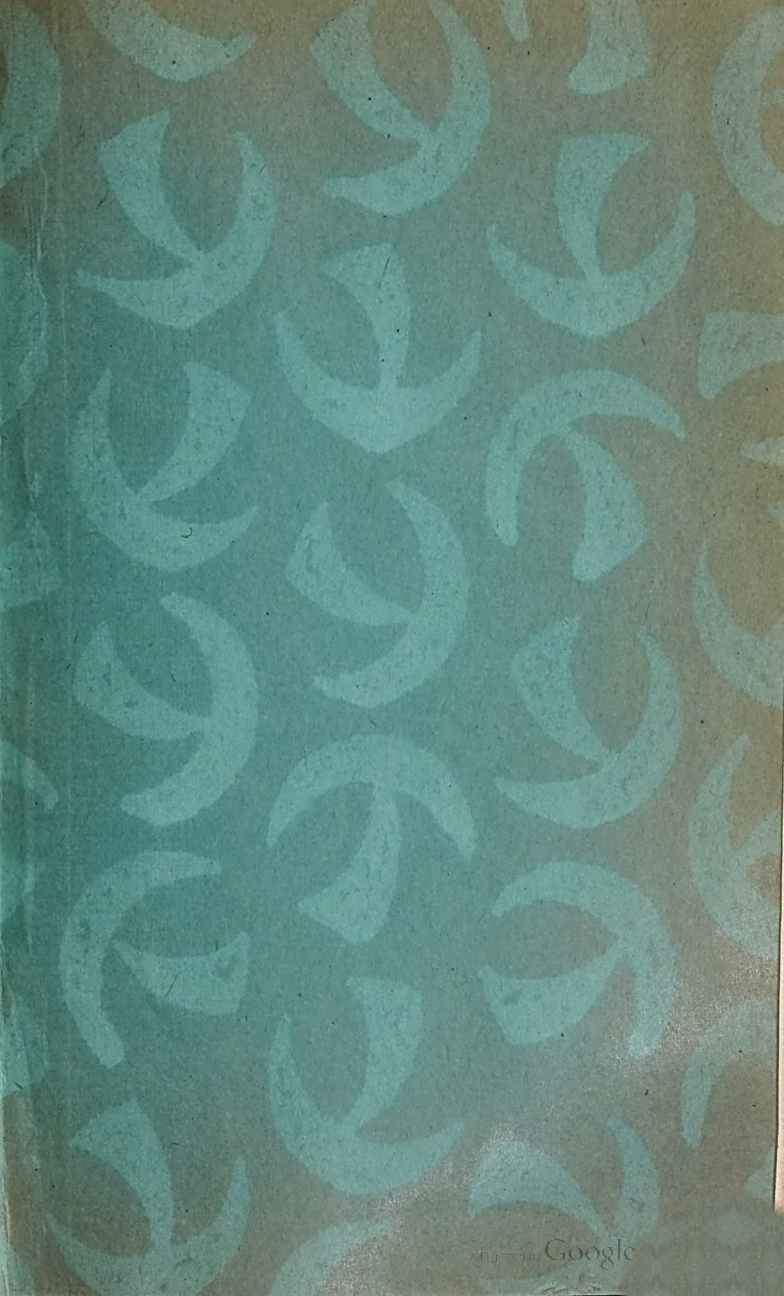
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

II

51435

A





LE
MONDE SPIRITUEL

OU
SCIENCE CHRÉTIENNE

DE COMMUNIQUER INTIMEMENT AVEC LES PUISSANCES CÉLESTES
ET LES AMES HEUREUSES.

PAR

GIRARD DE CAUDEMBERG

« C'est pourquoi il est écrit : Je détruirai
la sagesse des sages et je rejeterai la science
des savants. »

1^{re} Ép. de S. Paul aux CORINTHIENS, ch. 1^{er}.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.

III.

51435

LE

A

MONDE SPIRITUEL.

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^e

Rue Neuve-des Bons-Enfants, 3.

71
51435
A

LE
MONDE SPIRITUEL

OU

SCIENCE CHRÉTIENNE

DE COMMUNIQUER INTIMEMENT AVEC LES PUISSANCES CÉLESTES
ET LES ÂMES HEUREUSES.

PAR

GIRARD DE CAUDEMBERG

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, AUTEUR DE LA
Rénovation philosophique.

« C'est pourquoi il est écrit : Je détruirai
la sagesse des sages et je rejeterai la science
des savants. »

1^{re} Ép. de S. Paul aux CORINTHIENS, ch. 1^{er}.



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.

—
1857

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PRÉFACE.

En lisant seulement le titre de cet ouvrage et les textes des chapitres qui le composent, on aura peine à croire qu'il ait été écrit par un homme qui s'est occupé toute sa vie de la science positive et des applications pratiques de la science. Quand je compare moi-même l'état de mes idées en ce moment sur une foule de choses importantes, avec ce qu'il était il y a seulement quatre années, je ne me reconnais plus, je ne me retrouve plus; je suis forcé d'avouer que je me suis transformé, que j'ai fait peau neuve, que j'ai dépouillé *le vieil homme*, suivant l'expression consacrée, et cependant je suis con-

vaincu que je suis dans la route de la vérité éternelle, et que j'y ai été conduit par une puissance supérieure. Je n'ai pourtant pas négligé la science, et depuis plus de quatre années que je suis au nombre des rédacteurs de l'*Assemblée Nationale*, j'ai publié dans ce journal un grand nombre d'articles sérieux sur la science et sur l'industrie, et l'on verra que j'ai même appliqué les méthodes scientifiques les plus rigoureuses, à des recherches et à des connaissances, qui en paraissaient peu susceptibles. Mais surtout, j'ai été *minutieusement exact* dans tout ce que j'ai rapporté, je m'en suis fait un scrupule de conscience dans un sujet si grave ; j'ai raconté les erreurs dont j'ai souvent été dupe, comme les doutes qui m'ont assiégé.

Les gens qui repoussent le surnaturel, parce que le surnaturel les effraye, me traiteront de visionnaire et de fou ; ceux d'entre eux qui me connaissent et qui apprécient la modération de mon caractère et de mes idées, ne pourront

guère s'arrêter à cette opinion, que repousse, d'ailleurs, le calme réfléchi qui règne dans cet écrit ; d'autres, encore moins au courant de la loyauté et de la franchise dont j'ai toujours fait profession, supposeront peut-être que je suis *un mystificateur*, l'agent d'une fraude pieuse ou d'un officieux mensonge. J'espère qu'ils trouveront peu d'échos pour cette opinion. Qu'ils sachent d'ailleurs que je regarderais, en pareille matière, comme un crime d'avoir ajouté même un seul fait controuvé, aux faits si nombreux et si intéressants que l'on va lire.

J'ai communiqué les bases de cet ouvrage pendant que j'y travaillais, et l'ouvrage lui-même, à des ecclésiastiques consciencieux, théologiens éclairés et doués d'une piété fervente, ils n'y ont rien trouvé qui intéressât la conscience, rien qui pût faire soupçonner la pureté des sources où j'ai puisé mes convictions ; ils ont pensé que la publication que j'accomplis aujourd'hui, ne pourrait que produire d'excellents effets, surtout ve-

nant d'un laïque, et, je le répète, d'un homme à qui la science n'est pas étrangère.

Mais il existe dans le clergé des hommes, d'ailleurs pieux et sincères, qui se sont fait des ruses du Démon dans les communications spirituelles, une idée exagérée et préconçue qui leur fait condamner toutes les communications de ce genre, *sans exception*, comme émanant *nécessairement*, selon eux, de l'esprit du mal en personne. C'est de cette école, qu'on pourrait appeler *anti-spiritualiste*, qu'étaient sans doute ces docteurs d'Avila qui condamnèrent sainte Thérèse sans la comprendre. Ces hommes n'ont rien expérimenté par eux-mêmes, en ce genre; par conséquent, ils ignorent tout et ne comprennent rien; ils ont reçu la communication, ils ont entendu le récit de visions de diverses sortes, d'hallucinations d'un genre douteux, de conseils donnés par la voie des tables parlantes ou des somnambules, le tout conduisant finalement à l'hérésie et au péché, quelquefois même à la mélan-

colie et au désespoir, et ils en infèrent que tout absolument, dans ce genre de contemplations, d'inspirations et de conseils reçus, est mauvais et doit être évité. On verra dans ce livre que les faits observés leur donnent entièrement raison pour *la règle* ; mais ils n'admettent pas *l'exception*, l'exception évidente, démontrée par la durée et la permanence de ses résultats, et c'est en cela *qu'ils ont tort*; ils se font *juges des voies de Dieu*, qui, quelquefois, peuvent paraître détournées, mais n'en sont pas moins certaines, et en cela ils embrassent une effrayante responsabilité.

Ils s'arrêtent, malgré eux, à cette pensée inexacte, qu'il n'est pas possible qu'un laïque, un mondain, naguère incrédule et pécheur, reçoive des faveurs qu'ils n'ont pas obtenues malgré la régularité de leur vie et leur dévouement ; quelquefois même ils ne se contentent pas de garder cette pensée dans eux-mêmes, ils l'expriment, et *ils ont tort*, car bien des exemples dans l'histoire de l'Église et la doctrine de la grâce *gratuite*, ne

leur sont pas favorables, et, je le répète, *ils se font juges des voies de Dieu!!!!.....*

Je vais maintenant citer, pour en finir, ce que pensait sur ce point sainte Thérèse ; elle dira plus et bien mieux que moi (extrait de la relation de sa vie, traduction d'Arnaud d'Andilly) :

« Il arrive assez souvent que Dieu avance plus
« une âme en un an, dans la contemplation, que
« d'autres en vingt années, lui seul en sait la
« raison ; et c'est une erreur de croire que le
« temps nous puisse faire comprendre ce qu'il
« est impossible de connaître, si ce n'est *par*
« *expérience.....* Ainsi il ne faut pas s'étonner
« si plusieurs se trompent lorsqu'ils s'imaginent
« que l'on puisse, sans être rempli de l'esprit de
« Dieu, *juger les choses* qui ne se font que par
« son esprit..... Les directeurs ne doivent nul-
« lement prétendre juger ce qu'ils n'entendent
« pas, ni gêner les âmes qui sont conduites par
« ce suprême directeur dont la science et la puis-
« sance sont infinies. »

«Ils doivent prendre sujet de s'humilier
« de ce que Dieu donnera, en cela, plus de lu-
« mière à une vieille bonne femme, que non pas
« à eux avec toute leur science..... Je le répète
« encore, si ces directeurs n'ont ni assez d'expé-
« rience, ni assez d'humilité pour reconnaître
« qu'ils n'entendent rien à ces choses spiri-
« tuelles qui ne laissent pas pour cela *d'être*
« *possibles*, ils n'avanceront jamais, et feront
« encore moins avancer ceux qu'ils condui-
« sent. »

On m'a soumis des observations sur les commu-
nications *par l'écriture*, auxquelles on trouve
trop d'analogie avec la manière d'interroger les
tables et s'éloignant ainsi du mode d'inspiration
dont étaient doués sainte Thérèse, saint Fran-
çois-Xavier et d'autres saints personnages ; mais
il y a, au contraire, une similitude presque com-
plète entre ces deux modes. Je remarque cons-
tamment, en effet, que *j'entends dans la pensée*
ce que ma main va écrire, au point qu'avant

d'avoir acquis une grande expérience de ce fait, j'étais en garde contre moi-même, en croyant que j'écrivais ma propre pensée. Mais, après m'être débarrassé de ce doute par les puissantes raisons que je rapporterai bientôt, j'ai parfaitement jugé que c'était là *l'inspiration* proprement dite, telle que l'a décrite sainte Thérèse, qui se traduit seulement ici d'une manière plus palpable et en même temps plus parfaite, par toutes les circonstances qui accompagnent et qui différencient ce genre de manifestation. Il n'y a d'ailleurs qu'une préparation nécessaire, *une vie chrétienne*, et qu'un moyen, *la prière*. Je termine ici cette courte préface, en protestant qu'en livrant ainsi à la publicité des faits si éloignés de tout ce qui est généralement admis, et des impressions si douces et si profondes que j'étais naturellement porté à ne les faire connaître que dans le cercle étroit de mon intimité, j'ai cédé seulement à l'espoir d'être utile à mes semblables et à la conviction que j'accomplis les ordres

de Dieu. Aucune considération d'amour-propre, aucune idée de lucre, ne m'ont guidé dans ce travail, qui sera pour moi, je le crains, l'occasion de pénibles luttes que je soutiendrai avec patience et conviction.

LE

MONDE SPIRITUEL.



CHAPITRE PREMIER.

**EXPOSITION OU L'ON JUSTIFIE L'IMPORTANCE DU LIVRE,
POUR LE BONHEUR DE L'HUMANITÉ.**

Au moment où j'écris ces lignes, quatre années environ se sont écoulées depuis que les découvertes faites, en Amérique, sur le mouvement des tables, sur les esprits frappeurs et sur l'ensemble des phénomènes merveilleux qui en découlent, sont parvenues en Europe et s'y sont répandues avec une rapidité qui est un nouveau fait prodigieux à ajouter à tous les autres. Cet envahissement étrange du surnaturel, au milieu d'un siècle encore si sceptique, après le siècle frondeur qui l'avait précédé, avait pris

au dépourvu les savants aussi bien que les hommes du monde. Les premiers nièrent les faits ou ne voulurent y voir d'abord qu'une jonglerie, les autres s'en amusèrent. Mais la facilité qu'on trouvait partout à répéter les expériences annoncées, ne tardèrent pas à rendre difficile la position des uns et des autres. Au sein même de l'Académie des Sciences, sans y parler encore de l'intervention *des esprits*, on annonçait l'action considérable de la volonté, ou du simple désir, sur la matière inerte. Au jeu des salons avait succédé les expériences plus sérieuses des hommes habitués à observer. Les tables se mouvaient même sans contact, et répondaient à la pensée non exprimée des interlocuteurs. J'avais été un des premiers à signaler à l'attention publique ces faits singuliers, dont je n'appréciais pas encore toute la portée, mais où j'entrevois une action cachée, qu'il s'agissait de bien définir par l'expérience. Arago, en communiquant, comme secrétaire perpétuel, à l'Académie des Sciences, les mémoires de M. Kœppling, professeur de physique à Colmar, et de M. Séguin aîné, membre correspondant, tendant à établir l'action de la volonté sur la matière inerte, disait : « Qu'il ne croirait jamais que
« l'action de la volonté pût soulever des meubles et

« les maintenir soulevés, *contrairement aux lois de la gravité.* » Arago était, à notre avis, parfaitement dans le vrai ; car il est absurde de supposer que notre volonté puisse opérer un pareil effet sur un corps inerte séparé de nous, et soit en même temps inhabile à le produire sur notre propre corps, sur l'ensemble de nos membres, où, dans tous nos mouvements, la verticale abaissée de notre centre de gravité passe constamment par le point d'appui, ou entre les deux, quand nos pieds reposent à terre à la fois, et cela sous peine de *chute immédiate* quand cette inévitable loi se trouve enfreinte. Mais comme, d'un autre côté, les faits paraissaient bien constatés, et que le nombre des hommes consciencieux et bons observateurs qui les attestaient croissait chaque jour, cela devait donner grandement à réfléchir. M. Chevreul avait, il est vrai, cherché à rapprocher les nouveaux phénomènes des mouvements du *pendule explorateur*, qu'il avait très-ingéieusement attribués à un mouvement nerveux dont l'expérimentateur n'avait pas la conscience, et qui s'exécutait sous l'empire de *la seule pensée*, sans volonté ni désir appréciable ; il avait étendu la même explication à *la baguette divinatoire*. Mais de là au mouvement des tables qui se soulevaient sur

deux pieds, et même sur un seul, quand il n'y en avait que trois, par le simple commandement de la volonté, même *mentale*, il y avait un abîme, et ce savant distingué l'a si bien senti, qu'il n'a pas même hasardé une explication de ce dernier fait dans l'ouvrage qu'il a publié depuis. Le *mouvement circulaire* des tables paraissait plus accessible à une explication naturelle, et *MM. Faraday et Babinet*, ont essayé de donner crédit à certaines considérations de *mouvements inconscients et de mouvements naissants*, définition subtile, d'autant plus facilement adoptée qu'on la comprenait moins. Mais sans aller bien loin pour chercher la réfutation de cette théorie, il suffit de rappeler que la chaîne des mains, telle qu'on la croyait d'abord nécessaire, est parfaitement inutile, et qu'il suffit de placer les deux mains sur la table, et même une seule, pour que le phénomène se produise avec énergie, quand, d'ailleurs, certaines personnes, qui jouissent du pouvoir inconnu de le faire naître, prennent part à l'expérience. Qu'enfin, il en est qui possèdent ce pouvoir à un tel degré, que chacune, placée seule à une *lourde* table, lui imprime le mouvement circulaire en quelques minutes. Je connais une jeune personne, fille d'une de nos célébrités littéraires, qui

fait tourner les objets, même les plus lourds, sur lesquels elle pose *intentionnellement* les mains. Cette nécessité de *l'intention* est démontrée par ce fait incontestable, qu'il est arrivé, sans aucun doute, des millions de fois, que des personnes de tout âge ont été réunies autour d'une table, les mains posées en grand nombre sur elle, et que jamais, depuis des siècles, de telles réunions n'avaient fait tourner un meuble. Cette remarque suffit pour écarter l'hypothèse d'une émission de fluide comme celle des mouvements inconscients et naissants.

Pour revenir aux tables *frappantes et parlantes*, je ferai remarquer qu'un grand nombre de personnes éclairées, qui n'avaient pas cru jusqu'alors aux merveilles du *magnétisme*, s'estimèrent heureuses de s'y rattacher, pour éviter d'attribuer ces nouveaux faits à une cause surnaturelle. On tint peu de compte des différences profondes qui séparaient les deux ordres de phénomènes, puisqu'on ne trouvait d'un côté, au moins très-généralement, ni magnétiseurs, ni somnambules, et qu'on ne saurait assimiler un meuble inerte qui s'agite et qui obéit, à un être animé qui exécute pendant son sommeil les ordres qu'il reçoit. Mais, en n'approfondissant rien, on trouva commode de se payer d'un mot, et le mot de *ma-*

gnétisme appliqué au jeu des tables fit fortune.

Sur ces entrefaites apparut, comme un coup de foudre, le remarquable livre de *M. de Mirville* sur *les Esprits et leurs manifestations*. L'auteur ne ménageait ni les savants, ni les académies ; il accumulait, pour appuyer sa thèse, les faits de toutes les époques, et ses propres et persévérantes recherches sur des prodiges de notre temps. Sa verve, son érudition, sa position dans le monde, émurent profondément tous les penseurs. On s'arma, on se ligua pour le réfuter ; mais on verra, dans le cours de l'ouvrage que nous commençons aujourd'hui, que tous les efforts entrepris dans ce but ne serviront, en définitive, qu'à justifier la thèse de M. de Mirville, parce que cette thèse est fondée et qu'elle est l'expression de la vérité. Ce livre était préparé de longue main, et la coïncidence de sa publication avec l'invasion du surnaturel qui caractérisera notre siècle, est véritablement *providentielle*. Cette invasion, considérée, par un des plus éminents théologiens d'aujourd'hui, le P. Ventura, comme *le plus grand événement de notre époque*, je n'hésite pas à la présenter, moi, comme entièrement *providentielle*, comme émanant directement de la volonté divine et non pas du libre arbitre humain. Ce n'est,

effectivement, ici, qu'un cas particulier de l'admirable thèse soutenue et développée si brillamment par Bossuet, dans son *Histoire universelle*, où il montre si bien que tous les grands événements de l'histoire sont dirigés par le doigt de Dieu. Ici surtout, où l'orgueil des adversaires du Christianisme, où l'orgueil de la science humaine se trouve si profondément confondu, où l'on voit éclater, en plein dix-neuvième siècle, aux yeux de tous, des prodiges qui n'auraient pu être racontés au dix-huitième sans exciter le dédain et la moquerie, il me semble que la volonté divine se montre avec évidence, et, pour ainsi dire, sans voile. Qu'importe que les mauvais esprits, que les agents sataniques soient la cause active de ces prodiges, si Dieu les a permis et même ordonnés ! De respectables prélats se sont peut-être trop hâtés de signaler, dans toute cette manifestation, *une ruse* de l'esprit du mal. Les conversions, déjà nombreuses, faites sous l'empire des nouveaux phénomènes, repoussent une pareille pensée. La ruse de Satan doit consister, évidemment, toujours, à se cacher, à faire douter de son existence. Ce n'est que par ce moyen que les tentations qu'il exerce conservent sur les hommes toute leur puissance. Voltaire disait : « Qu'on me fasse croire *au diable*,

et je croirai à tout. » Pour un grand nombre d'in-crédules, la question était ainsi posée, et je dirai, avec regret, que moi-même j'ai long-temps douté de l'autorité divine de l'Évangile, précisément à cause de la nécessité de cette croyance au diable, à laquelle ma raison se refusait. Si donc les mauvais esprits, âmes ou démons, se sont si universellement montrés par mille faits surnaturels, ça été au plus grand détriment de la cause de Satan lui-même, et, sans aucun doute, d'après la volonté expresse de Dieu. Il est bien vrai qu'ils ont essayé et qu'ils essaient constamment encore, par leurs réponses, de tromper les hommes qui les consultent; mais tous ont été forcés de témoigner, par leurs déclarations concordantes, de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu. Ces deux points si importants des croyances humaines, qui, avant le Christianisme, et même depuis, ont exercé le génie des philosophes les plus éminents, se sont ainsi trouvés, pour tous ceux qui reconnaissent la présence réelle des esprits, hors de toute discussion dans l'avenir, et, par conséquent, rayés comme superflus de toute étude philosophique. Il me semble que ce résultat est bien quelque chose, et quand je vois qu'aux États-Unis ce sont, très-principalement, les protestants qui

s'effrayent de la nouvelle magie, tandis qu'en France le clergé catholique n'a pas dédaigné de s'en occuper avec persévérance, je me rassure sur les résultats définitifs. La secte *des Unitaires* d'Amérique n'est pas plus un argument contre le caractère providentiel des manifestations nouvelles, que ne l'ont été, contre la mission du Christ sauveur, les sectes dangereuses qui ne tardèrent pas à infester le Christianisme naissant.

Une des grandes erreurs où sont tombées les personnes qui s'obstinent à ne pas croire aux manifestations des esprits, consiste à ne reconnaître, comme *êtres spirituels*, que ceux qui ajouteraient aux sciences humaines des faits nouveaux éclatants, qui connaîtraient toutes choses dans l'univers et ne s'amuseraient pas à débiter les sornettes et les inutilités qu'on rencontre dans certains recueils de ces manifestations. Cette observation présente, au premier coup d'œil, quelque gravité ; mais quand on se demande sur quel fondement on attribue absolument aux esprits, aux âmes des morts, voire même aux démons, la science infuse, la science de toutes choses, qui est le partage essentiel et probablement exclusif de la divinité, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de réponse satisfaisante à cette question. L'éternité

des récompenses et des peines, fondement de toutes nos croyances et même des religions diverses de l'antiquité, entraîne, comme conséquence, qu'en passant de ce monde dans l'autre, nous restons, moralement du moins, ce que nous sommes. J'ai établi, avec une grande probabilité, dans la première partie de la rénovation philosophique, que la diversité des caractères se conservait aussi après la mort. On verra, par les détails des communications spirituelles nombreuses auxquelles j'initierai les lecteurs, que là est la vérité. *Les sens*, dans l'autre vie, sont infiniment plus délicats, plus subtils que pendant la vie matérielle et *incomplète* dont nous jouissons ici-bas, puisque, dans ce nouvel état, on peut lire, on peut entendre *la pensée*, que tous les livres nous sont ouverts, et que les âmes heureuses peuvent contempler les merveilles et les profondeurs du ciel. Il résulte aussi de *la communion* de ces âmes, qu'elles connaissent toutes les langues humaines. Elles peuvent, d'ailleurs, embrasser du regard des espaces considérables sur la terre, et elles se transportent d'un lieu à un autre avec une merveilleuse rapidité. Ce sont là de précieuses propriétés, qui, si nous les possédions dès cette vie, nous apprendraient bien des choses que nous ignorons ; mais,

je le répète, de là à la science infuse, il y a l'infini, et, d'ailleurs, les faits de la science *terrestre*, hors ceux qui se rapportent à l'art de soulager et de guérir, paraissent avoir peu d'attraits dans l'autre vie. Tout est donc incertitude sur les prétendues découvertes qui nous arriveraient par cette voie. Mais il est une connaissance, une science qui nous importe plus que toutes ces découvertes, c'est celle des choses de l'autre vie, de l'état réel qui sera le nôtre, des plaisirs ou des peines qui nous y attendent; or, cette science-là, les âmes la possèdent évidemment dans tous ses détails, et n'ont aucune raison pour nous en faire un mystère.

On nous objectera, sans doute, que tout à ce sujet se trouve éclairci par l'Évangile; que, dans ce livre trois fois saint, se rencontre la vérité, toute la vérité que nous devons connaître. Oui, certes, et ce n'est pas moi qui pourrait songer à le contester jamais, là se trouve l'essence de la vérité la plus pure sur tous les mystères du ciel, mais les détails ont été souvent omis. On ne saurait en douter, puisque plusieurs points très-graves en matière de foi, et notamment en ce qui concerne *le purgatoire*, ont été décidés postérieurement; et tout récemment encore, le dogme de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge

Marie, n'a-t-il pas été proclamé? Et ne lit-on pas à la fin de l'Évangile selon saint Jean, ces remarquables paroles : « Il y a aussi beaucoup d'autres choses que Jésus a faites, et si elles étaient écrites « *en détail*, je ne pense pas que le monde pût contempler les livres qu'on en écrirait. » Et, sans aucun doute, il s'agit ici non-seulement des choses qu'il a faites, mais principalement de celles qu'il a dites, et combien de précieux détails sur la vie à venir ont été ainsi perdus pour nous? Il n'y a donc rien de contraire aux croyances chrétiennes les plus pures, d'admettre que Dieu a choisi notre époque pour des révélations beaucoup moins importantes, sans doute, que celles qui ont marqué la mission de son divin fils, mais qui doivent servir pourtant à confondre l'incrédulité et à préparer, peut-être, en faveur de l'unité de son Église, la réunion prochaine des diverses sectes chrétiennes qui en sont séparées. Sans doute, dans l'ordre de ces révélations, que j'appellerai *secondaires*, il faut rejeter toutes celles qui pourraient présenter quelque chose de contraire aux saintes doctrines. Mais, comme nous montrons qu'en se préparant par la prière et une intention pure à ces révélations, elles confirment toutes ces doctrines, cette objection restera sans valeur, et

le titre de *providentielles*, que j'ai cru devoir donner aux manifestations spirituelles de notre époque, leur sera probablement conservé. Rien n'indique, d'ailleurs, que Dieu n'ait pas réservé pour un autre temps, certaines connaissances spirituelles qui auraient reçu, dans ce monde romain si corrompu et qui ne les auraient pas comprises, les plus fâcheuses interprétations. N'a-t-on pas vu, après la réhabilitation de *l'amour pur* par Jésus-Christ, naître les honteuses erreurs des gnostiques et des carpocratien?

Ce qui prouve que des révélations plus étendues sur la vie à venir des âmes peuvent avoir une immense influence sur la moralité des hommes et sur le repos de leur esprit aux approches de la mort, c'est l'incertitude, l'inquiétude même que l'on rencontre, chez des chrétiens sincères, à l'égard de l'état réel qui sera notre partage dans l'autre monde. Le vague qui plane encore sur cette question si importante pour nos plus chères espérances, est la cause secrète des découragements et des tiédeurs que l'on remarque souvent chez les personnes les plus pieuses, et, en apparence du moins, les mieux convaincues. Combien, à plus forte raison, la difficulté qu'on éprouve d'éclaircir tous les doutes qui

assiégent sur ce point vital de notre avenir les chrétiens imparfaits et irrésolus, ne se trouverait-elle pas réduite, si l'on pouvait s'armer auprès d'eux de faits nouveaux propres à détruire leurs objections et leurs hésitations funestes?

Pour qu'on puisse en juger mieux, je vais me livrer ici à quelques séduisantes hypothèses. Supposons un moment qu'en se séparant du corps matériel, sa grossière enveloppe, l'âme emporte avec elle la totalité ou une partie de cet agent éthéré, de ce fluide subtil qui constitue la vie organique, et qu'il en résulte, pour l'être ainsi transformé, une forme nouvelle qui représente l'ancienne avec ses véritables et caractéristiques contours, dans toute la beauté qu'elle avait ou qu'elle aurait eue, si la maladie et la vieillesse n'y avaient pas porté leurs ravages. Supposons encore que la mémoire entière de ce qu'elle a su ou connu soit restée à cette âme, et qu'elle ait conservé les affections vraies et non contraintes qu'elle avait pendant sa vie terrestre. Supposons enfin que loin de se trouver affaiblies, cette mémoire et ces affections aient, au contraire, reçu une intensité complète, et que toutes les propriétés que nous avons décrites ci-dessus soient le partage de l'âme, que nous supposons, par consé-

quent, heureuse, et de plus pouvant jouir de l'ineffable bonheur de contempler Dieu. Il est évident que la mort sera la vie, la véritable vie dont nous ne possédons ici-bas que l'imparfaite ébauche. Dans cet état, et sous l'empire des sentiments qui remplissaient nos cœurs, nous devons nécessairement nous rapprocher de ceux que nous aimons le plus, et cela sans que rien puisse s'y opposer dans l'ordre du ciel. Chaque être humain marcherait ainsi en quelque sorte escorté des amis qu'il a perdus, invisibles à ses yeux grossiers, mais pouvant agir sur son esprit et influencer ses résolutions. Mais quel charme infini n'éprouverions-nous pas, si, par un don particulier de Dieu, ces amis pouvaient, en se servant d'un moyen quelconque, de l'écriture, par exemple, s'entretenir avec nous, nous donner leurs conseils, et surtout nous parler de leur tendresse toujours subsistante et plus active que jamais? Que serait-ce si l'amant, séparé par la mort de celle à qui il devait unir sa destinée, recevait d'elle-même l'assurance qu'elle est là, près de lui, toujours aimante et prête à le recevoir dans ses bras toujours jeunes, au moment où il quittera la vie? Comme son cœur battrait à cette douce et enivrante certitude, comme sa main tremblerait de bonheur quand il la livrerait

à son amie, comme les joies et les ambitions de ce monde lui paraîtraient ternes et méprisables. Mais si, tout à coup, par une grâce céleste accordée à la sincérité, à la constance de son amour, un baiser suave venait chercher ses lèvres, si, à la suite de cette caresse inespérée, il sentait surgir dans tout son être un vif transport d'amour, si la volupté la plus enivrante jaillissait tout à coup dans ses sens étonnés, si, en un mot, au milieu de plaisirs sans nom dont il n'aurait même jamais rêvé l'ardeur infinie, il se sentait uni à celle dont naguère il n'avait possédé que le cœur, je le demande, y aurait-il un pareil bonheur sur terre? Quelle reconnaissance profonde ne devrait-il pas à Dieu qui, en lui livrant les plaisirs anticipés de l'éternité, l'aurait en même temps préservé de toutes les misérables tentations d'ici-bas? Rien ne pourrait-il, d'ailleurs, nous donner davantage l'assurance précieuse de cette éternité, que ce charmant trait d'union entre la vie actuelle et la vie à venir?

Mais, dira-t-on, vous nous faites là, avec toutes vos hypothèses, un conte des *Mille et Une nuits*. Si cela pouvait être, ce serait vraiment trop beau, il n'y aurait plus de séparation réelle dans la mort, et nos amis, nos parents, nos enfants, tous les êtres

qui nous sont chers, ne nous seraient ravis qu'à moitié. Dieu n'a pas voulu, n'a pas pu vouloir qu'il en fût ainsi. Qu'en savez-vous? L'ineffable bonheur qui peut en résulter pour quelques hommes, n'a pas échappé, certes, à la pensée divine, et qui vous dit que Dieu n'y trouve pas un moyen de réchauffer dans le genre humain, le zèle un peu refroidi pour la vraie religion et pour la charité.

Quoi qu'on veuille en penser, toujours est-il que mes hypothèses sont *des réalités*, et que ce livre n'a été écrit que pour en convaincre ses lecteurs.

CHAPITRE II.

EXAMEN DES EXPÉRIENCES ET DE LA THÉORIE DE M. DE GASPARIN.

M. de Gasparin a fait sur les tables frappantes et parlantes, des expériences très-remarquables, et elles l'ont conduit à une théorie dans laquelle il rejette entièrement l'intervention des esprits extérieurs et attribue à la volonté humaine, même au seul désir ou à la simple pensée, le principe actif des phénomènes, par l'intermédiaire d'un fluide ou de l'agent vital.

Or, nous ne nous proposons rien moins que de nous servir de ses propres expériences, sans y rien ajouter, pour réfuter sa théorie ; le lecteur jugera si nous y sommes parvenu.

Rappelons d'abord sommairement quelles sont les expériences nouvelles que M. de Gasparin a fait connaître en détail dans son livre, et dont il appuie l'authenticité sur son propre témoignage et sur celui de ses amis.

1° La chaîne des mains, faite sur un grand guéridon chargé d'un poids *de 75 kilog.*, a permis de faire soulever à la demande ou à l'ordre d'un des opérateurs, chacun des pieds du guéridon.

2° Pendant que la chaîne produisait un effet aussi considérable, l'opérateur qui commandait le mouvement, pas plus que l'ensemble des opérateurs, n'avait *la conscience de l'effort* qu'il aurait fallu faire pour soulever un tel poids; bien plus, dans de pareilles conditions, la force musculaire des doigts, appuyés sur la table, des opérateurs réunis, n'avait pu soulever, à la contre-épreuve (page 66, tom. I), un des pieds du guéridon, qu'un simple commandement avait fait mouvoir.

3° Le guéridon, non chargé, ou médiocrement chargé, a pu être mis en mouvement circulairement, et soulevé ensuite jusqu'au renversement, par l'action de la chaîne des mains faite au-dessus de lui *sans contact*. Pour qu'aucun contact, volontaire ou

involontaire, ne pût passer inaperçu, on avait eu soin de semer de *la farine* sur la table (1).

Pour être absolument exact, je dois dire que M. de Gasparin n'a pas précisément parlé dans la seconde partie des expériences, de toute absence d'effort de soulèvement senti par les opérateurs ; mais c'est la conséquence du fait lui-même, puisque les opérateurs, dans la position qu'occupent les mains dans la chaîne, auraient été tout à fait incapables de supporter cet effort. Sur ce point toute contestation ne pourrait se soutenir.

D'après un principe de mécanique qui ne souffre aucune exception dans la nature, *l'action est égale à la réaction* ; si donc, comme le suppose M. de Gasparin, l'action des opérateurs sur la table, par l'intermédiaire d'un fluide ou autrement, était soit une attraction, soit une répulsion, soit une impulsion, et ces trois hypothèses comprennent toutes les espèces de forces, *une réaction égale* se ferait sentir

(1) Tome I^{er}, page 35. « Nous étions dans le ravissement. Cette « belle expérience a été, maintes fois, renouvelée. Nous avons or-
« donné à la table, également sans la toucher, de se dresser et de
« résister aux témoins, qui avaient besoin de faire *un effort* pour la
« ramener à terre. — Nous lui avons ordonné de se renverser entiè-
« rement, et elle est tombée les pieds en l'air, bien que nos doigts
« s'en fussent toujours *tenus séparés*, et l'eussent précédée à la dis-
« tance convenue. »

sur les mains et les bras employés à la chaîne ; or rien de semblable n'est observé.

Bien plus, le commandement peut être donné à la table par *la pensée* non exprimée d'une personne en dehors de la chaîne, et qui ne prend part que de cette manière à l'effet produit, et, par conséquent, sans aucun effort supposable.

La conséquence directe et irrécusable de ces faits d'observation, c'est que le principe de la force qui se produit alors, *est en dehors des opérateurs*, et c'est ma première proposition.

M. de Gasparin, à qui ces considérations avaient échappé, pourra voir par là à quel degré il était dans l'erreur, quand il écrivait (page 96) : « Parce
« que la volonté dirige *le fluide*, tantôt sur tel pied,
« tantôt sur tel autre, parce que *la table s'identifie*
« à nous en quelque sorte, *devient un de nos mem-*
« *bres*, et opère les mouvements pensés par nous de
« la même manière *que notre bras*, parce que
« nous n'avons pas la conscience de cette direction
« imprimée au fluide et que nous gouvernons la
« table, même sans nous représenter qu'un fluide
« *ou force quelconque soit en jeu.* »

« Que nous n'ayons pas conscience de la *direction*
« donnée par nous, c'est ce qui a lieu dans tous nos

« actes, dans tous sans exception. Quand vous
« m'aurez expliqué comment je lève la main, je
« vous expliquerai comment je fais lever le pied de
« la table. »

Avec une réflexion plus approfondie, il aurait compris que si la table peut être considérée *comme un de nos membres*, nous devons absolument faire *le même effort*, quand la table soulève un poids, que quand notre bras le soulève, et si nous armons notre main *d'un aimant*, comme le suppose ailleurs M. de Gasparin, ce sera encore la même chose, *le même effort* sera senti et nécessaire, et il faudra y ajouter le poids de l'aimant. Ainsi, indépendamment des autres difficultés du premier ordre auxquelles donnent lieu les citations que nous venons de faire, l'absence de *toute conscience de l'effort* ne nous permet pas de considérer la force comme procédant de nous.

Si la force qui préside aux mouvements de la table, n'est pas dans les opérateurs, comme nous venons de le prouver, il faut pourtant qu'elle existe quelque part, et on ne peut se livrer, à cet égard, qu'à deux suppositions : ou elle est dans la table, ou elle est dans l'air. Supposons d'abord qu'elle soit dans la table, il se présente alors une particularité

qui mérite la plus sérieuse attention ; cette force, momentanément localisée dans cette matière inerte, y détermine des mouvements que l'homme est tout à fait incapable de faire exécuter à son propre corps, au système matériel qui le compose. Essayez, en effet, en écartant les jambes de soixante-dix centimètres environ et en conservant au tronc la position intermédiaire, de soulever un de vos pieds lentement et de le maintenir, pendant un instant, à une élévation de quinze à vingt centimètres, comme cela a lieu pour les guéridons, et vous n'y parviendrez jamais ; si même vous vous assujettissez à conserver la partie supérieure du corps dans l'immobilité, il vous deviendra impossible de faire quitter le sol à l'un ou à l'autre de vos pieds. En un mot, vous ne serez libre, dans ce genre de mouvement, qu'en faisant prendre au tronc une position telle, que *la verticale abaissée de votre centre de gravité, passe par un des deux pieds*. Or, les guéridons et les tables carrées se soulèvent sans être assujettis à cette invariable loi, qui n'est enfreinte par aucun animal. Il existe donc là une puissance qui n'a pas d'*analogue dans la nature*, et c'est, par conséquent, *une puissance surnaturelle*, dans la propre signification du mot.

Je rapporterai, à ce sujet, une expérience qui corrobore celles de M. de Gasparin, et à laquelle j'ai participé, comme on va le voir. Ayant entendu dire qu'on pouvait obtenir qu'un guéridon levât deux pieds à la fois, en restant appuyé sur un seul, je demandai à un jeune homme, que je savais être médium énergique, de produire ce phénomène en ma présence. Il se contenta de placer une main sur un guéridon léger que nous avions choisi à cet effet, et, sur mon indication, il fut convenu qu'il commanderait le soulèvement des deux pieds placés du côté où sa main était posée à plat. Je mis aussi ma main *à côté de la sienne*, tout en me tenant assez éloigné du guéridon, pour observer à la fois, avec beaucoup de soin, ce qui se passait au-dessous comme au-dessus. Au bout de quelques instants, les deux pieds de notre côté se soulevèrent l'un après l'autre, et se maintinrent ainsi à environ douze à quinze centimètres au-dessus du parquet. J'exécutai alors, *à part moi*, un essai très-important, consistant à exercer une pression assez forte pour faire abaisser le guéridon, et j'éprouvai une résistance tout à fait singulière. Cette expérience a été répétée deux fois, et je ferai remarquer que toute pression mécanique de la main du médium sur la table n'aurait pu avoir

d'autre effet que de maintenir la table sur le parquet par ses trois pieds, et qu'avec deux pieds en l'air, la verticale abaissée du centre de gravité passait loin du pied appuyé. Aucun animal n'aurait pu se maintenir ainsi.

Dans le cas où l'on voudrait supposer que la force agissant ainsi est localisée *dans l'air*, l'énoncé seul de ce fait constituerait *une force surnaturelle*; car, de toutes les forces que nous connaissons dans la nature, les forces *électriques* sont les seules qui puissent se localiser ainsi, au moins dans les nuages; mais elles agissent alors indifféremment sur tous les objets. Or, ici, il n'y a rien qui ressemble à un nuage, et si une attraction de ce genre était portée sur la table, elle agirait sur sa masse entière et sur les spectateurs. Enfin, les forces électriques n'obéissent pas à la volonté, et, de plus, leur action est réciproque, comme celle de toutes les autres forces : le point d'application de la force serait ainsi attiré, comme il attirerait.

Je crois pouvoir établir, de plus, que la force dont il s'agit procède d'une *puissance intelligente et animée*, et cela sans sortir des phénomènes de mouvement. Le propre, en effet, de ce genre de puissance, c'est de modifier sa force et de la graduer à l'effet

qu'elle veut produire. Or, c'est précisément ce que nous présente la puissance qui réside momentanément dans la table. Car si la force nécessaire pour soulever ce meuble, chargé de soixante-quinze kilogrammes, ne se modifiait pas elle-même quand on a enlevé ce poids, elle lancerait violemment la table contre les spectateurs ou contre les murailles. On sait, d'ailleurs, qu'on peut lui faire frapper *de grands coups ou de petits coups*, à volonté : M. de Gasparin lui-même le rappelle (1). La graduation de la force est donc complète. A la vérité, la demande du spectateur est obéie ; mais comme la force est hors de lui, qu'elle est dans la table, et qu'elle est surnaturelle, on peut seulement en conclure qu'elle subit l'influence de la volonté humaine ou du désir humain, mais rien de plus. Cette docilité est loin, d'ailleurs, d'être absolue, et souvent, comme nous aurons occasion de le voir plus tard, cette puissance mystérieuse s'est montrée récalcitrante ou libre et a pris l'initiative avec énergie.

Nous concluerons, de tout ce qui vient d'être dé-

(1) Tome I^{er}, page 209. « J'ai passé sous silence ce qui n'a pas un caractère scientifique, l'imitation des airs chantés, les danses, l'exécution *inimitable* de l'ordre : *Frappe des coups énormes ; frappe des coups très-petits, qu'on les entende à peine.* »

montré d'après les principes connus de la science, que la force qui *préside au mouvement des tables frappantes n'est pas dans les opérateurs, médiums ou autres, mais est localisée dans chaque meuble, et que la puissance dont elle émane est d'essence surnaturelle, intelligente et animée*; autrement dit, que la puissance qui occasionne le mouvement dans les tables est *un esprit*.

L'obéissance ordinaire de la table aux ordres qu'elle reçoit, a donné lieu à une illusion que, pour ma part, j'ai partagée quelque temps. Mais si l'on réfléchit que le somnambule obéit aussi au magnétiseur, et que cependant on n'a jamais pensé que la force du magnétiseur s'emparât du somnambule et le fit *directement* agir, on sentira qu'on n'était pas du tout fondé à conclure autrement dans le cas de la table. Il est vrai que la matière inerte diffère notablement d'un somnambule; mais si, comme nous venons de le *démontrer*, il existe, en effet, *un esprit* dans la table, les deux cas deviennent semblables, et le meuble ainsi animé remplace le somnambule et subit l'influence des opérateurs, qui tiennent lieu eux-mêmes de magnétiseurs et qui sont en rapport avec lui. La table est même alors un somnambule très-lucide.

Ayant ainsi complètement prouvé que les seuls phénomènes *de mouvement*, sans faire intervenir aucun autre genre d'observations, suffisent pour établir, sur une base inébranlable, *la théorie spirituelle* de ces phénomènes et de tous les autres, il me sera bien facile d'arriver à la même conclusion par l'examen des faits de l'ordre essentiellement intelligent, telles que les réponses aux questions, la vision des choses cachées ou éloignées, etc.

Revenons, sous ce nouveau point de vue, aux expériences de M. de Gasparin; il dit dans son ouvrage (page 62) : « Je n'ai pas hésité à insister sur
« les *nombres pensés* (et que la table reproduit
« toujours, sans erreur, en frappant un certain
« nombre de coups), car il y a peu d'expériences où
« se montre mieux le caractère mixte du phéno-
« mène, la puissance *physique* développée et appli-
« quée *hors de nous*, par l'effet de *notre volonté*. »

Or, en analysant avec soin le phénomène, on trouve que les nombres pensés et frappés par la table ne montrent rien de tout ce qu'y voit M. de Gasparin. La personne qui pense le nombre *cinquante-trois*, par exemple, n'a pas *la volonté* d'arrêter la table d'abord au cinquième coup et ensuite au troisième : alors l'expérience serait mal faite. Cette

personne doit simplement penser *au nombre*, ou si l'on veut aux deux chiffres à la fois. La table a donc à reproduire *une image* de deux chiffres, *une pensée*, ce qui est bien différent. Or, dans cette pensée, personne, parmi les autres opérateurs, n'y a lu; il faut donc que la table y lise. Une table qui lit dans une pensée et qui la représente à sa manière, *par des coups frappés*, voilà le phénomène vrai, et il suppose nécessairement *une intelligence* en dehors des opérateurs.

Il faut reconnaître que M. de Gasparin dit après (page 97) : « J'ai voulu exécuter une sonate, et « *quelque chose en moi* a commandé, à mon insu, « des centaines de milliers d'actes musculaires, etc., « l'hypothèse du fluide est donc soutenable. » L'auteur perd de vue, dans ce passage, les vrais principes de la physiologie et de la philosophie, en assimilant les mouvements de notre nature intime, dirigés par un agent immatériel qu'on appelle *l'instinct*, ou par l'empire de *l'habitude*, résultat d'un long *exercice*, aux mouvements de la table. Où serait-il possible de trouver *l'instinct* de la table? D'où lui serait venu *son long exercice* et *l'habitude* de soumission et d'exécution qui en serait la suite? Un morceau de bois acquerrait donc, *en un*

moment, ce qui a réclamé de nous *des années*.

On ne comprend pas, d'ailleurs, comment l'impulsion d'un fluide produirait *précisément* le résultat conçu dans la pensée d'un opérateur. En admettant, pour un moment, cette impulsion comme étant réelle et *visible*, et la faculté laissée à cet opérateur de la diriger à son gré, il serait assurément fort embarrassé de fixer cette direction et l'intensité de cette impulsion pour produire l'effet voulu. Or, cette faculté de diriger et de mesurer l'impulsion, il ne l'a pas, il se contente de *penser* à cet effet voulu, et l'effet se produit. Il y a donc là *un intermédiaire intelligent* qui supplée à ce que l'opérateur ignore, qui exécute ce qu'il ne pourrait pas faire.

« Mais, dit M. de Gasparin, c'est la même chose pour mon bras, dont je dirige les mouvements. » Grave erreur ! Analysons un peu ce phénomène naturel. D'abord, votre bras est un instrument parfaitement organisé, il est composé d'os qui s'emboîtent et s'articulent les uns dans les autres d'une manière admirable, qui sont creusés comme des poulies pour recevoir les muscles, et il porte des nerfs qui transmettent la volonté en se ramifiant jusqu'aux extrémités des doigts ; enfin, il est uni au reste de l'être *sans solution de continuité*. Ce dernier point est

même une condition si nécessaire, qu'une main coupée perd à l'instant même toute faculté de mouvements, quelle que soit l'énergie de la volonté du patient. Cependant, M. de Gasparin n'hésite pas à croire à l'action de la simple pensée, sur la table entièrement séparée de lui, sans admettre *aucun intermédiaire animé*, et ce meuble, dont il dispose ainsi, n'est qu'une matière inerte !!!

Remarquons qu'en choisissant, pour chercher la cause de l'intelligence réelle ou apparente de la table, les *nombres pensés*, M. de Gasparin est fort loin d'avoir adopté un genre d'expérience propre à décider clairement la question. Il affirme, il est vrai, que toutes les fois qu'on demandera à la table une chose qui ne sera connue d'aucune des personnes présentes, on n'en obtiendra rien. Mais c'est une pure et simple affirmation.

Je vais trop loin, peut-être, en m'exprimant ainsi, M. de Gasparin indique un moyen de dissiper le doute à ce sujet, et je vais citer textuellement ce qu'il en dit (tome I, page 44) :

« Prenez un livre, ne l'ouvrez pas, mais invitez
« la table à lire la première ligne de la page que
« vous désignerez, de la page 162 ou de la page 354.
« *La table ne reculera pas; elle frappera des coups*

« *et vous composera des mots. C'est ainsi, du moins,*
« *qu'elle a toujours agi à notre égard.* Quoi qu'il en
« soit, une chose est certaine; c'est que ni ici ni
« ailleurs, ni à présent ni plus tard, aucun esprit,
« si madré soit-il, n'a lu et ne lira cette ligne. »

Sans contester, pour le moment, l'assertion un peu hasardée qui termine ce paragraphe, arrêtons notre attention sur les phrases en italique. Il paraîtra étrange qu'un homme de science et de jugement, comme M. de Gasparin, n'ait pas été frappé de leur gravité pour le fond même de la question. Voilà *une table qui compose des mots*. M. de Gasparin ne dit pas si ces mots forment généralement une phrase; c'est assez probable puisqu'il ne dit pas le contraire. Mais tenons-nous en au sens littéral, *la table compose des mots*. Or, de deux choses l'une, ou dans les nombreuses expériences de M. de Gasparin il y a *toujours* eu un mystificateur qui s'est amusé à dicter des mots à la table, et alors toutes ces expériences sont mal faites et nulles, ou bien la table a, de son propre arbitre, *composé des mots*, et alors *son intelligence propre est démontrée*. Je défie M. de Gasparin, malgré toute sa logique, d'échapper à ce dilemme.

Continuons de citer M. de Gasparin, car il n'y a

rien de plus instructif, pour combattre une théorie, que les faits observés par celui qui la soutient (p. 45). « Quant aux noisettes, aux pièces de monnaie con-
« tenues dans la bourse, aux heures, aux cartes à
« jouer, *les tables* se conforment exactement *au*
« *calcul des probabilités*, elles devinent juste autant
« que vous et moi. » D'accord, mais qui donc exécute
pour la table *ce calcul des probabilités*? Le même
dilemme se présente encore ici : si c'est un des spec-
tateurs qui dicte ainsi la réponse de la table, l'ex-
périence est mal faite ; si tout le monde s'abstient,
c'est donc la table qui fait le calcul, et voyez la con-
séquence !!!

Citons encore (tome I, page 41) : « Parmi les
« *nombres pensés*, la malice d'un témoin avait placé
« un zéro, et le pied indiqué était à gauche de l'opé-
« rateur, en dehors de son action musculaire. Or, le
« commandement ayant eu lieu sans amener aucun
« mouvement, nous étions tous désolés, convaincus
« que notre impuissance actuelle allait jusqu'à ne
« plus obtenir même le simple soulèvement. J'affirme
« bien que si l'ébranlement était jamais donné par
« les expérimentateurs placés en face du pied, il y
« aurait paru à cette heure-là. *Nos nerfs étaient*
« *exaltés et notre impatience était au comble* ;

« cependant aucun balancement ne se manifesta,
« et nous fûmes fort soulagés en apprenant que le
« chiffre communiqué était *zéro*. »

Pour bien comprendre la portée de cette expérience, il faut remarquer que sur les dix expérimentateurs, neuf ignorant le chiffre et ne pensant pas au zéro, devaient vouloir fortement que le pied désigné se levât, puisque tous les chiffres significatifs contiennent au moins une unité. — Ainsi, la pensée d'un seul était obéie, et la volonté énergique des neuf autres concentrée sur un seul mouvement, le soulèvement du pied, n'était pas écoutée. — L'acte *intelligent* qu'exécutait la table en accusant un zéro par une absence de mouvement, s'est manifesté en dépit d'un faisceau de neuf volontés habituées à produire un effet immédiat. — N'est-il pas évident, pour tout homme de bonne foi qui se donnera la peine de réfléchir, qu'un pareil fait contient une preuve manifeste du *libre arbitre de la table*, et que, par conséquent, une puissance *intelligente* s'y trouve renfermée?

Concluons de tout ce qui vient d'être dit, que les expériences de M. de Gasparin sur les *nombres pensés*, bien qu'elles soient dirigées de manière à être favorables à la *théorie du fluide*, prouvent, comme

celles du mouvement, qu'il faut nécessairement admettre l'existence de puissances *surnaturelles*, préside aux mouvements et aux indications des tables.

Ici, la vérité se manifeste par tant de voies, qu'on est embarrassé du choix des preuves, et l'on remarquera, dans la suite de cet ouvrage, que les erreurs quelquefois absurdes que commettent les tables, ou leurs réponses saugrenues ou inconvenantes, prouvent plus en faveur de leur libre intelligence, que les phrases les plus raisonnables et les meilleurs conseils. — C'est qu'il est, en effet, le plus souvent impossible d'attribuer à aucun des assistants, les étranges réponses qui sont dictées, et qu'il faut bien, alors, en chercher l'origine dans une puissance surnaturelle d'une moralité fort douteuse.

Je crois ne pouvoir mieux faire que de citer, ici, un fait remarquable que je trouve dans l'ouvrage d'un de nos savants les plus distingués, M. Chevreul, sur la *Baguette divinatoire*, le *Pendule explorateur*, et des *Tables tournantes*. On reconnaîtra sûrement que rien ne pouvait venir plus à propos,

« Art. 206. — Si les esprits américains ont sou-
« vent péché contre le bon goût et le langage de la

« *société polie*, il ne faudrait pas en accuser les so-
« ciétés américaines, comme moins avancées, moins
« bien choisies que les sociétés françaises; car le
« fait suivant prouve qu'il y aurait erreur. Dans un
« salon du quartier de Paris le plus renommé pour
« l'esprit du monde, le bon goût du langage et la
« politesse des manières, se trouvaient deux jeunes
« femmes spirituelles autant que belles, formant la
« chaîne sur un élégant guéridon. A en juger par
« la rapidité du mouvement, l'*esprit* qui animait le
« meuble semblait heureux de satisfaire le désir de
« ces gracieuses personnes, en même temps qu'il
« semblait sentir la douceur de quatre mains d'une
« éclatante blancheur, avec lesquelles il communi-
« quait, lorsqu'à une question aussi simple qu'ai-
« mable que lui adresse une de ces personnes, il ré-
« pond par un mot que je ne puis écrire, mais qui
« était pire qu'aucun de ceux que Vert-Vert re-
« cueillit dans son fatal voyage de Nevers à Nantes.
« Erreur! si on excusait l'esprit en lui attribuant
« une distraction; le mot que la plume se re-
« fuse à écrire fut bien dit avec intention;
« car ces dames, loin de la réponse, pensant ne
« l'avoir pas entendue, prièrent l'esprit de vouloir
« bien le répéter. Cette fois, le *mot* fut prononcé

« d'une manière parfaitement claire; la chaîne se
« rompit et le guéridon cessa de tourner... Il y a
« donc à Paris *des esprits* mal élevés et grossiers,
« comme en Amérique. »

J'accorde volontiers à M. Chevreul sa conclusion, mais je vois autre chose dans le fait rapporté, c'est que la réponse grossière n'a évidemment pu émaner des assistants, et qu'il faut l'attribuer à un *esprit*, aussi mauvais qu'on voudra, mais enfin à un *esprit!* et j'avoue que je m'estime heureux d'avoir pu m'appuyer ainsi sur l'autorité de M. Chevreul, pour arriver, de mon côté, à une conclusion si pressante. J'aurai aussi, pour ma part, plusieurs faits semblables à rapporter, qui corroboreront cette conclusion.

Avant d'aller plus loin, je tiens à relever une erreur de fait, commise par M. de Gasparin. Il dit, (page 210, tome I^{er}) : « D'abord, l'horrible mystère
« ne s'accomplit *qu'à la condition* d'un certain nom-
« bre de rotations; c'est en tournant que la table *se*
« *charge*, reprend des forces quand elle est *fatiguée*,
« *se met en état d'obéir*. » Mon intention n'est pas de me faire une arme, dans cette discussion, d'expressions que j'ai mises en italiques, et qui font un assez singulier contraste avec la théorie de l'auteur.

— Je veux seulement faire remarquer, pour l'avoir vu nombre de fois, que la condition de la rotation préalable est toujours *superflue*, quand la personne qui interroge la table, ou plutôt, dans mon point de vue, quand la personne qui interroge l'esprit, est en rapport avec lui depuis quelque temps. — On peut alors changer la table ou le guéridon, le même effet se produira, et toujours presque instantanément. — Chaque pied désigné se lèvera à son tour, et les réponses auront lieu sur le pied le plus rapproché du médium, comme sur celui le plus éloigné, et cela à volonté et sans aucun effort. Lorsque la table n'est pas trop lourde, le médium tout seul suffit.

Ou je me trompe fort, ou ce fait ajoute une preuve de plus à toutes celles déjà si fortes que j'ai données, de la présence réelle d'un *esprit* ou de plusieurs, dans la table qui répond : — esprits qui accompagnent le médium, qui restent dociles à ses ordres, et fonctionnent immédiatement, quel que soit le meuble. — M. de Gasparin a conclu d'un fait analogue (pages 47 et 51, tome I^{er}), que le *fluide* n'est pas dans la table (ce qui, par parenthèse, ne permet pas de dire qu'elle se charge); mais dans les opérateurs, — seulement il y a cette différence entre l'observation de M. de Gasparin et la nôtre, que,

dans la sienne, les opérateurs venaient de s'exercer assez longtemps sur une table, avant de passer à une autre, tandis que notre médium n'avait besoin d'aucune préparation semblable; — il agissait instantanément, après un long intervalle de repos.

Ce que dit M. de Gasparin du moyen bien connu d'obtenir des réponses avec une petite planchette armée d'un crayon qui la traverse, est bien peu concluant. Qu'on en juge ! « C'est en soi une chose
« très-curieuse de voir cette planchette se mettre d'a-
« bord en rotation sous les *deux ou trois mains*
« *formant la chaîne*, puis obtempérer à l'ordre qui
« lui est donné et tracer des caractères sur le papier;
« *la pensée des opérateurs* ou de l'un d'eux se tra-
« duit ordinairement ainsi, en écriture assez lisible.
« Il va sans dire que la planchette a été un des
« grands instruments de *divination* chez les gens
« qui croient aux esprits. Ecrire est bien plus prompt
« que de passer de suite trente fois en revue toutes
« les lettres de l'alphabet. Les oracles ainsi pro-
« mulgués ne sont que la décalque de ce qui est
« dans la tête *des personnes qui dirigent la plan-*
« *chette*; ils ne renferment pas le plus léger atome
« de divination proprement dite, *nous l'avons cons-*
« *taté jusqu'à l'évidence.* » (Page 80, tome I.)

Cet article peut servir d'exemple de la manière assez tranchante que M. de Gasparin emploie dans une grande partie de son ouvrage ; pour la discussion en général, il suppose qu'il a complètement *constaté* ce dont il n'a même pas parlé du tout. Ainsi, à la fin du paragraphe que nous venons de citer, il prétend *avoir constaté jusqu'à l'évidence* que les oracles de la planchette *ne contiennent pas un atome de divination* ; mais si je lui demande dans quelle partie de son ouvrage se trouve l'exposé des expériences qu'il a faites pour *constater* ce point important, il sera forcé de convenir qu'il n'en a pas cité *une seule* ; bien plus, ces expériences, si elles avaient eu lieu, ne prouveraient rien, car elles n'infirmeseraient pas celles d'autres personnes où une divination quelconque aurait paru avec évidence. Enfin, il ne s'agit pas de *divination*, ce n'est pas là la vraie question, il s'agit de *libre arbitre*. Il faudrait seulement savoir si les réponses, exactes ou non, étaient, en effet, toutes formées dans la tête des expérimentateurs. Or, voici bien une autre difficulté ; il y a trois personnes faisant la chaîne sur la planchette, il faudrait donc imaginer que les réponses se trouvent identiques dans ces trois têtes, non-seulement pour le fond, mais dans les expres-

sions elles-mêmes.—Ce qu'il y a d'étrange dans ces pensées de plusieurs ainsi formulées en une pensée unique, n'arrête pas du tout M. de Gasparin, il effleure tout cela, ce qui ne l'empêche pas de conclure avec une légèreté qui sautera aux yeux des moins clairvoyants. Il est d'ailleurs bien facile de demander seulement à la planchette de *dire quelque chose*, afin de lui laisser l'initiative entière. Nous expliquerons comment nous avons tiré un grand parti de ce moyen.

Passons à un exemple encore plus frappant peut-être de la tendance de M. de Gasparin à *esquiver*, sans les approfondir, les questions embarrassantes, par sa théorie.

(Page 466, tome II.) « M. Morin nous parle de « certains cercles où l'on donne aux lettres un « ordre conventionnel qui diffère de celui de l'al- « phabet. (M. Morin est l'auteur des livres, *Com- « ment l'esprit vient aux tables*, et de *la Magie*.) La « table parlante, car on l'emploie encore, doit in- « diquer *la lettre en deux chiffres séparés par une « pause*, le chiffre de la colonne horizontale d'abord, « celui de la colonne verticale ensuite ; un coup « suivi à distance de deux, signifiera *f*, par exemple, « comme trois coups suivis de cinq, signifieront *x* ;

« chacun peut construire un tableau semblable. Or,
« dit-on, les personnes qui sont à la table ne tra-
« duisent pas; elles ignorent *probablement* la valeur
« de ces signes conventionnels, qui sont recueillis
« successivement par un secrétaire et dont on établit
« *plus tard* les équivalents; là est *l'illusion*: le ta-
« bleau est si simple qu'il devient *au bout de quel-*
« *ques moments*, aussi familier que l'alphabet lui-
« même à chacun des opérateurs; *ils savent* donc
« ce qu'ils font, en fixant, même à *leur insu*, le
« nombre et l'ordre des coups; ils opèrent avec les
« signes conventionnels de la même manière
« qu'avec des lettres, et c'est toujours *leur pensée*
« *qui se reflète* dans les mouvements de la table. »

Tout cela est exposé, écrit avec une certaine adresse et de manière à se cacher à soi-même et surtout aux autres, la portée décisive d'une pareille expérience. Examinons les choses de près. D'abord M. de Gasparin dit que les personnes ignorent *probablement* la valeur des signes; or, il est évident que rien n'est plus facile que de disposer l'expérience de manière à ce qu'elles l'ignorent *certainement*. Si M. de Gasparin avait daigné vérifier cette expérience, et elle en valait bien la peine, il n'aurait pas failli à cette précaution; admettons donc que cette

valeur des signes leur soit inconnue, alors comme on ne vérifie que *plus tard les équivalents*, il est clair que pendant toute la durée des réponses, ou, tout au moins, *d'une réponse*, les opérateurs ne peuvent se rendre aucun compte de ce qui a été écrit. Les *quelques moments* dont parle M. de Gasparin, doivent donc comprendre *au moins* la durée de la première réponse ; or, si celle-là est raisonnable et satisfait à la question énoncée, l'expérience est faite et elle est *décisive*, il ne peut y avoir *aucune illusion*. Si M. de Gasparin, moins aveuglé par sa théorie, avait pu envisager l'expérience de cette manière, il n'aurait pas laissé échapper à sa plume cette phrase qui n'est ni logique, ni française : « *Ils savent donc* ce qu'ils font, en fixant, *même à leur insu*, le nombre et l'ordre des coups. »

Je crois qu'il serait très à propos de dire ici à M. de Gasparin, ce qu'il adresse lui-même aux savants qui nient les phénomènes ou qui ne veulent en examiner qu'une partie (page 147, tome I^{er}) : « Je crois qu'on n'étudie jamais réellement ce qu'on « déclare stupide *à priori*. » Voilà la véritable raison de la légèreté que M. de Gasparin apporte à examiner tout ce qui pourrait démontrer à ses yeux la présence réelle des esprits.

Après avoir *démontré*, comme nous l'avons fait dans ce chapitre, par la science et par la logique, la nécessité absolue de reconnaître l'action *des esprits* dans les phénomènes des tables, en considérant comme des faits incontestables les expériences de M. de Gasparin, il n'y a plus d'autre parti pour les incrédules que *de nier ces expériences* elles-mêmes. C'est un parti désespéré, mais il n'y en a pas d'autre ; et sur ce point nous renvoyons à l'ouvrage même de M. de Gasparin, pour qu'on y voie avec quelle autorité de raison il attaque les savants qui ne veulent rien voir, et qui s'attachent à *la négation* pure et simple comme à une ancre de salut.

Ma démonstration, qui va bientôt recevoir de nombreuses confirmations par les expériences qui me sont propres, me dispense entièrement d'examiner les longs développements auxquels s'est livré M. de Gasparin pour établir, contre l'opinion de l'Église et contre les témoignages historiques, que depuis l'accomplissement de la mission de N. S. Jésus-Christ, les miracles et le surnaturel *vrais* avaient toujours été en décroissance ; que, fort communs dans la primitive Église, comme l'attestent les Actes des Apôtres et l'histoire ecclésiastique, ils sont aujourd'hui

presque toujours apocryphes ; l'auteur est *protestant*, et, par suite, il lui est loisible de rejeter le témoignage *des Pères* et les décisions nombreuses de l'Église. Mais ces autorités me suffisent, et quant au *surnaturel*, qu'il faut distinguer des miracles proprement dits, nous nous bornerons à rappeler qu'on le retrouve dans l'histoire de tous les peuples et de tous les siècles. Certes, un assentiment aussi général, une reconnaissance si universelle, qu'on rencontre même chez les *peuplades* sauvages séparées de toutes les autres par l'Océan, vaut bien quelques chicanes et quelques arguties. Je ne me porte pas garant pour cela, de tel ou tel fait surnaturel, ou de tel miracle que l'Église, beaucoup plus difficile qu'on ne croit en pareilles matières, n'aurait pas encore reconnu. Mais, comme fait universel, le surnaturel ne saurait être raisonnablement contesté.

M. de Gasparin cite lui-même l'Évangile (Marc, xvi, 17 et 18). Voici les paroles du Sauveur au moment de son ascension : « Allez dans tout le « monde ; prêchez l'Évangile à toute créature... Or, « voici les signes qui accompagneront *ceux qui au-* « *ront cru* : en mon nom, ils chasseront les dé- « mons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils sai- « sront des serpents, et quand ils auront bu quelque

« breuvage mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils
« poseront les mains sur des malades, et ils seront
« guéris. »

Et M. de Gasparin se demande *si cette déclaration garantit à jamais le don des miracles à tout chrétien ?* Il oublie que *la foi absolue*, nécessaire à l'accomplissement des miracles, est *excessivement rare*. Il oublie que saint Pierre, voulant marcher sur la mer, et s'enfonçant, appela Jésus à son secours, et que le Seigneur lui dit : « *Homme de peu de foi.* » Il oublie que les apôtres n'ont réellement cru qu'après la résurrection, eux qui avaient vu et entendu tant de choses merveilleuses. Il oublie enfin, qu'il faut que la grâce et le pouvoir de Dieu soient sur celui qui croit, pour le rendre capable d'intervertir les lois ordinaires de la matière. Comme la foi était plus abondante et plus forte dans la primitive Église, les miracles y étaient communs.

Les longs développements auxquels s'est livré M. de Gasparin, ne seront plus ici l'objet que de quelques citations et des observations qu'elles nous suggéreront. Elles sont relatives à ce qu'on nomme les *hallucinations collectives*, et aux *esprits frappeurs*, remarqués surtout en Amérique.

Disons d'abord que M. de Gasparin emploie,

pour rendre raison des faits *dits surnaturels*, quatre principes avec lesquels il ne peut y avoir, en effet, rien d'extraordinaire annoncé dans l'univers, qu'on ne puisse expliquer ou rejeter. Ces principes sont la fraude, les erreurs de témoignage, les hallucinations même collectives, et enfin *l'action fluidique*. L'auteur avait d'abord présenté ce dernier moyen comme une simple hypothèse; il en a fait ensuite un principe si docile, si variable, si élastique, qu'en vérité il aurait pu, à lui seul, suffire à la théorie. Nous en verrons bientôt des exemples. Et comme nous avons, au préalable, détrôné *l'action fluidique* dans les phénomènes les plus simples, ces exemples seront curieux.

Pour appliquer ces principes, M. de Gasparin est parti constamment de cette considération, qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de surnaturel. *Il suppose certain ce qui est en question*. Il est facile de prévoir que la conclusion sera d'accord avec les prémisses. Si le fait échappe à l'hypothèse du fluide ou de l'hallucination, et qu'il y ait le moindre jour à supposer la fraude, c'est *la fraude*; sinon, c'est *une erreur des témoignages*. Ainsi, voilà une théorie commode; elle se plie à toutes les difficultés, elle est prête pour tous les cas. Mais cette faci-

lité même *fait qu'elle n'explique rien du tout.*

Cela ne peut se comparer qu'à ces mathématiciens qui introduisent, à leur insu, dans une équation, un résultat visible et inévitable, qu'ils sont ensuite tout heureux de rencontrer.

Mais ce que dit M. de Gasparin des *hallucinations collectives* mérite un examen particulier. On sait que l'hallucination, que j'ai expliquée et définie dans la première partie de la rénovation philosophique, n'est autre chose qu'une image ou qu'un son jaillissant tout à coup dans la mémoire externe avec tous les caractères de la réalité. Je pense, avec l'auteur, que la plupart des apparitions ou *visions* ne sont pas autre chose que des hallucinations. Est-ce à dire pour cela qu'il n'y ait pas eu, qu'il n'y ait pas encore quelquefois des apparitions dont la cause ou l'objet soit, par conséquent, en dehors de l'individu qui les observe? Il n'y a aucune raison pour le nier, et ce sont les circonstances spéciales qui ont accompagné ces faits étranges qui seules permettent de décider la question. On rapporte, par exemple, des apparitions qui ont terrifié des animaux, un cheval, un chien, qui refusaient d'avancer pendant que le voyageur voyait lui-même un spectre lui barrant le chemin. Ici, l'apparition est *certainement* réelle ;

mais il reste à faire trois hypothèses : *une illusion d'optique*, que la circonstance des animaux effrayés rend extrêmement peu probable ; une fraude dans l'apparence du revenant ; un mensonge du voyageur, au moins dans les circonstances accessoires. La fraude ne saurait être admise si l'apparition a eu lieu en rase campagne, loin de tout abri. Quant au mensonge, le caractère de la personne à qui l'aventure est arrivée peut le rendre probable ou improbable. Mais s'il n'y avait pas seulement une personne, mais plusieurs, toutes honorables, le fait de l'apparition acquerrait alors une probabilité très-forte.

C'est pour échapper à cette dernière conclusion que M. de Gasparin a, sinon inventé, au moins considérablement étendu la supposition *des hallucinations collectives*. Mais non-seulement je suis loin de les admettre, je les nie formellement, hors dans un seul cas : celui où plusieurs personnes, excitées par un appareil inaccoutumé, par des préparations ou des cérémonies préalables qui frappent l'imagination, sont, d'ailleurs, *toutes prévenues de ce qu'elles doivent voir*. Mais il est contre toutes les règles de la vraisemblance que dix ou vingt individus aperçoivent, *à la fois*, un objet qui n'existe pas, ou entendent un même son qui n'a pas retenti,

quand, d'ailleurs, cette manifestation est absolument inattendue pour elles. Il est contraire à toutes les notions de la probabilité et du jugement, qu'un nombre plus ou moins grand de personnes, jouissant du plein exercice de leurs facultés, se trompent toutes *instantanément* et *d'une manière identique*, sur un fait de cette nature.

M. de Gasparin nous montre, avec évidence, la nécessité où il se trouve de donner ce croc en jambes au bon sens et à la logique, dans le paragraphe suivant (page 524, tome I^{er}) : « Parmi les prodiges « modernes, je citerai *tel miracle éclatant* contem-
« plé par une population entière, je citerai les musi-
« ques célestes qu'entendent les spiritualistes amé-
« ricains, les flammes qu'ils voient, *les suspensions*
« *de meubles et d'hommes* dont ils sont témoins.
« Ceci demande *une explication nouvelle*, explica-
« tion qui nous sera fournie par *la théorie de l'hal-*
« *lucination.* »

Eh bien ! j'ose prédire à l'auteur que, s'il n'a pas d'autre théorie que celle-là à donner de ces manifestations, elle ne fera pas fortune. Voici, en effet, en quels termes on peut traduire avec vérité cette théorie prétendue : « *Le surnaturel est une absurdité, il n'existe pas ; donc tous les faits dont il est question*

ne peuvent être que des hallucinations collectives. »

L'existence de ce phénomène des hallucinations collectives ne repose, en effet, que sur *la négation du surnaturel*; sans cette prémisse indispensable, toutes les notions du vrai repousseraient ce phénomène, comme je viens de le montrer. Ainsi, *l'on suppose*, comme je l'ai annoncé ci-dessus, *précisément ce qui est en question*. Système commode, mais qui ne prouve absolument rien. Nous recommandons cette réflexion aux lecteurs de l'ouvrage de M. de Gasparin.

Les explications données par les docteurs *Brière de Boismont* et *Calmeil*, sur les causes probables de l'hallucination, ne s'appliquent qu'à l'hallucination individuelle, dont je suis loin de nier la réalité. Les hallucinations, que les médecins ont appelées *épidémiques*, ne sont pas même des hallucinations collectives : ce sont des hallucinations *successives*. Je prie mes lecteurs de ne pas confondre ces deux ordres de faits, quoiqu'il y ait beaucoup à dire et à réserver sur le second.

Examinons quelques-uns des exemples, cités par M. de Gasparin, d'hallucinations collectives. (Page 530., tome I^{er}) : « Les hallucinations de la « vue sont perpétuelles *en Suède*; il n'y a pas de

« jour où l'on n'y voie les fantômes qui hantent cer-
« taines maisons, les revenants qui visitent les vi-
« vants et qui s'entretiennent avec eux. On les voit
« si bien, qu'il n'y a pas à en douter. » Rien de
plus. J'ignorais, pour ma part, complètement le fait
singulier rapporté ainsi par l'auteur, et je le prends
tel qu'il est présenté. Je me demande ensuite s'il a
pu croire qu'il suffisait d'énoncer ce fait pour être en
droit d'en conclure qu'il y a, en Suède, des *hallucina-
tions collectives perpétuelles*. Je ne crois pas à un
peuple *d'hallucinés*, et, je le répète, ce n'est pas en
rejetant le surnaturel *à priori*, qu'on arrivera ja-
mais à prouver quelque chose contre son existence.

Autre exemple : « Charles IX, depuis la Saint-
« Barthélemy, avait perdu le sommeil à cause des
« voix déchirantes qui retentissaient à son oreille.
« Ce qu'il y a de plus étrange et ce qui prouve à
« quel point le phénomène est *contagieux*, c'est que
« Henri de Navarre, le futur Henri IV, ayant été
« mandé auprès de lui, entendit *distinctement* les
« mêmes cris. » Eh bien ! nous ne croyons pas que
le Navarrais fût de trempe à se laisser aussi facile-
ment halluciner, d'autant que la faiblesse d'esprit
de son beau-frère lui était bien connue. De deux
choses l'une, ou les cris s'entendaient réellement,

ou le roi Henri, par un motif politique, avait feint de les entendre.

M. de Gasparin dit, avec un ton de triomphe :
« A l'époque où tout le monde croyait aux spectres,
« tout le monde en voyait. » Tout le monde, c'est
beaucoup dire ; mais, avec les restrictions que le sujet
comporte, on peut dire que cette époque est
aussi la nôtre, et on compterait par millions les individus
qui professent cette croyance encore aujourd'hui.

Je voudrais abrégé et passer à des considérations plus importantes, aux observations nouvelles que j'ai été à même de faire, et qui n'ont aucun rapport avec des faits d'hallucination. — Cependant, il me paraît nécessaire d'insister encore sur quelques points. — « L'historien Josèphe rapporte qu'un
« peu avant la fête de Pâques, avant le lever du
« soleil, on aperçut en l'air, dans toute la contrée,
« des chariots pleins de gens armés qui traversaient les nues et se répandaient autour de la
« ville, comme pour l'enfermer. » Or, cette vision, ainsi que plusieurs autres du même genre, rapportées dans l'ouvrage que nous examinons, ne sont pas du tout des hallucinations, elles ne sont pas autre chose qu'un *météore connu*, qui s'observe as-

sez souvent aux abords de la Sicile, et qui porte le nom de scènes ou apparences morgagnatiques. — M. de Gasparin ne peut ignorer cela; pourquoi ne l'a-t-il pas dit?

Il y a un fait extraordinaire, bien connu et rapporté par M. de Mirville, qu'on trouve sous l'attestation d'un chirurgien célèbre, témoin oculaire, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, et dont, pour cause, M. de Gasparin ne parle pas. Un bataillon de grenadiers français, arrivé dans une ville d'Italie pendant les guerres de la République, dut coucher dans un couvent abandonné. — Ces soldats occupaient différents compartiments. — Or, il arriva qu'à minuit, le bataillon entier se leva spontanément, en poussant des cris. — Tous avaient vu, *à la fois, un gros chien noir, dont le poids leur comprimait la poitrine*, et qui leur avait causé, à eux, vieux guerriers, une telle terreur, qu'ils ne voulaient plus rentrer dans leurs logements. — Ce qu'il y a de vraiment étrange dans ce fait, c'est la simultanéité et l'identité de la vision de tous. — Le surnaturel s'y montre avec une telle évidence, que l'on ne saurait risquer, pour l'expliquer, l'hypothèse de l'hallucination collective. — La même scène se reproduisit le lendemain, à la même heure, mais on

pouvait l'attribuer à l'état des imaginations surexcitées sous l'empire d'une terreur, qui, cette fois, devint telle, que les soldats sortirent du cloître pour n'y plus rentrer. On essayerait vainement de rendre raison de cette vision par des considérations médicales, telles qu'un cauchemar causé par le séjour dans un lieu frais, après une journée de fatigue ; — car sur tous ces hommes, de force et de tempérament différents, il est impossible de supposer que cette cause ait agi avec une identité mathématique.

Voyons maintenant, en peu de mots, si M. de Gasparin, dont la théorie fluidique est si malheureuse dans l'explication des mouvements des tables, et qui y a joint l'invention plus malheureuse encore des hallucinations collectives, pour combattre la croyance au surnaturel d'un ordre plus élevé, se tirera mieux des manifestations américaines des *knokings* (esprits frappeurs). Citons encore :

(Page 402, tome II) : « Il est probable que les fa-
« meux *knokings*, ces coups qui semblent être le
« moins contestable des phénomènes américains,
« sont produits par l'*action fluidique* ; l'*impulsion*
« ou l'*attraction physique* qui forcent une table
« qu'on ne touche pas à se dresser et à se renverser,
« ne sont-elles pas capables d'amener dans diverses

« portions d'un appartement, des *craquements*, des
« dérangements de la matière, qui *donnent nais-*
« *sance à un son*? Je trouverais peu philosophique
« de le nier *à priori*. »

(Pages 428 et 429, tome II) : « Quelle déduction
« faudrait-il faire subir aux comptes rendus améri-
« cains qui nous parlent de coups frappés, de bruits
« stridents, de murailles qui grondent, de parquets
« qui résonnent? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est
« que rien ne nous force à chercher chez les esprits
« la cause des phénomènes de ce genre qui peuvent
« être réels. L'*agent physique* qui soulève une table
« sans qu'on la touche, est bien capable de *produire*
« *un son*. Si le son est produit, il n'est pas difficile
« de comprendre qu'il *obéisse à la pensée*, qu'il batte
« une marche, qu'il suive le rythme des airs chan-
« tés, qu'il imite le bruit de la navette, de la scie,
« de la pluie ou de la mer; qu'il fasse, en un mot,
« ce que fait la table elle-même, *lorsqu'elle exécute*
« *à volonté une valse ou un menuet*. »

« M. Rogers parle d'une table qui s'avance sur
« les expérimentateurs et qui les repousse avec une
« telle force, qu'ils luttent en vain contre le pou-
« voir invisible qui l'anime; il ajoute que, pressée
« sous les mains d'un cercle de personnes, elle s'é-

« lève en l'air et y flotte quelques secondes. *Je ne saurais m'étonner de tels résultats!* »

Je ne crois pas qu'on puisse trouver, depuis qu'il y a des philosophes et des savants, un exemple d'une confiance plus naïve en une théorie creuse dont on est l'inventeur. Voilà l'*action fluidique*, présentée d'abord modestement, comme une simple hypothèse, et dont rien n'a vérifié la réalité; voilà l'*impulsion* ou l'*attraction physique* qui en résulte (nous avons prouvé scientifiquement que ni l'une ni l'autre ne se manifeste dans le mouvement des tables), transformée en *agent physique* qui peut produire un son... et quel son? *des craquements*. Mais comme des coups frappés ne sont pas des craquements, l'auteur ajoute, bien vite, des *dérangements de la matière* qui donnent naissance à un son. Rien ne l'arrête. — *Si le son est produit, il n'est pas difficile de comprendre qu'il obéisse à la pensée.* — Un son qui obéit à la pensée!! Et M. de Gasparin trouve que ce n'est pas difficile à comprendre; que ce son si obéissant peut se transformer, à volonté, dans le bruit d'une scie, ou de la pluie, ou de la mer; — et il ajoute : Il fait, en un mot (ce son), ce que fait la *table lorsqu'elle exécute à volonté une valse ou un menuet!* Mais quand une table se livre à ces exer-

cices chorégraphiques (ce qui est déjà passablement étonnant, comme résultat d'une impulsion ou d'une attraction), elle ne fait entendre aucun son, que le bruit bien connu de ses pieds sur le parquet. — Vous faites-vous une idée tant soit peu distincte, M. de Gasparin, du dérangement de la matière qu'il faudrait pour produire le *bruit d'une scie* ?

Mais voici un phénomène d'une autre espèce. Une table repousse les expérimentateurs avec une telle force, qu'ils luttent en vain contre le pouvoir invisible qui l'anime ! *M. de Gasparin ne saurait s'étonner d'un pareil résultat!!!* Peut-être espère-t-il l'expliquer avec l'impulsion ou l'attraction supposées. Eh bien ! voyons. S'il y a impulsion du fluide des expérimentateurs, ils pousseront la table, comme ils en seront poussés, absolument comme le canon recule quand le boulet est lancé. — S'il y a, au contraire, *attraction*, les expérimentateurs attireront la table par leur fluide, comme ils en seront attirés, et sans qu'ils aient besoin d'autre force que leur masse, ils ne seront pas repoussés par elle. — Ces principes sont *élémentaires*, et il suffit de les citer.

Ce qu'il y a d'évident, c'est qu'on se débat en vain contre une vérité qui perce de toutes parts : c'est qu'il n'y a, c'est qu'il ne peut y avoir d'autre théorie

de tous ces phénomènes, que la *présence réelle des esprits*. Observons seulement encore, que ce n'est pas apparemment la volonté des expérimentateurs qui les fait pousser par la table, quand ils luttent pour lui résister. — Cette table a donc sa *volonté propre* et contraire à la leur. — C'est matière à réflexion. — Que pense de cela M. de Gasparin?

CHAPITRE III.

RÉFUTATION DU LIVRE DE M. MORIN, INTITULÉ :

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX TABLES.

Il pourra paraître extraordinaire que je consacre un article spécial à la réfutation d'un livre dont beaucoup, peut-être, de mes lecteurs, ignorent jusqu'au titre. — Mais on comprendra, après avoir lu cette réfutation, combien elle jettera réellement de lumière sur la question que je traite. — L'auteur, M. Morin, qui a publié, depuis, un autre ouvrage sur la magie, s'est beaucoup occupé d'expériences de ce genre, et m'offre une occasion d'autant plus belle de prouver l'*intervention réelle* des esprits dans tous les faits de cette nature, qu'il a constaté lui-même tous ces faits, et qu'il ne conteste aucun de

ceux qui peuvent s'y rattacher. — Je suis donc à mon aise avec lui, et je peux, sans autre préambule, entrer en matière.

L'auteur commence par faire voir que les prodiges qui se reproduisent, aujourd'hui, par les tables, les médiums, les esprits frappeurs, etc., se sont manifestés également dans l'antiquité, et nous sommes parfaitement de son avis. — Mais il nous fait apercevoir encore autre chose : c'est que, malgré ses nombreuses citations de la Bible et de l'Évangile, il *n'est pas du tout chrétien*. Voici, en effet, textuellement, ce qu'il dit des anges, des démons et des puissances spirituelles en général : « Par l'étude de
« la magie raisonnée, on peut renverser à jamais
« cette démagogie du ciel et de l'enfer, en rétablissant le pouvoir *unique* du Créateur, correspondant par la nature, qui n'a rien de surnaturel, avec sa créature. Et il sera reconnu, scientifiquement, que tous ces soi-disant miracles émanent de la force naturelle que l'âme humaine puise dans l'*infinité*, qui est son partage. »

Et plus loin : « Qu'on ne songe donc plus, à cette heure, à se laver les mains du mal, en l'attribuant à l'intervention d'un esprit infernal en lutte perpétuelle avec le bien. Si Dieu est la vérité, le

« Diable n'est qu'un mensonge; s'il est l'Être su-
« prême, son éternel ennemi, c'est le *néant*. »

Ainsi, suivant l'auteur, Satan, l'esprit du mal, n'existe pas. — Il ose dire, page 102 : *Que le Christ ne croyait pas aux démons*, mais qu'il feignait d'y croire. — Et il en donne un curieux motif : « Nier
« la foi que d'autres peuvent avoir dans le men-
« songe, c'est leur permettre de nier la foi que l'on
« a soi-même dans la vérité. » Ainsi, pour un motif si bizarre, le Christ, qui est la vérité même, aurait abusé les hommes et même ses disciples. — Ainsi, quand il chassait des démons en possession des hommes, et qu'il les faisait entrer dans les pourceaux qui se précipitaient ensuite dans la mer, c'était la *négation* qu'il envoyait dans ces animaux immondes, la *négation* qui causait leur folie furieuse.

Car, à la page 101, l'auteur dit : « Ce n'est pas
« en niant le démon qu'on peut le vaincre; en le
« niant, on le confirme, parce que le démon est une
« *négation*, et que deux négations font une affir-
« mation. » Ainsi, l'existence du démon dépendrait d'une *forme grammaticale*.

Il suffit de citer de pareilles aberrations pour en faire justice. — Ce serait perdre son temps que de

vouloir les réfuter. — Voltaire, je le répète, disait avec plus de logique : « Qu'on me fasse croire au « Diable, et je serai chrétien. » Il est, en effet, impossible de séparer la croyance au mauvais esprit et à son action réelle, des autres croyances chrétiennes, — et Notre Seigneur Jésus-Christ, en paraissant sur la terre, avait surtout pour but d'y combattre Satan, dont le règne s'y trouvait tellement établi, qu'il tentait l'Homme-Dieu sous sa forme humaine.

Dans le cas même où l'auteur que nous réfutons serait parvenu, par ses étranges conceptions, à se débarrasser de la croyance aux démons qui l'importune, — il n'en aurait pas encore fini avec *les esprits*. — Qu'aurait-il fait des âmes après cette vie ? — On aperçoit bien, quoiqu'il ne l'énonce pas positivement, que les âmes heureuses, les âmes des justes, iraient, suivant lui, se fondre dans l'infini de Dieu (l'auteur dit *l'infinité*, mais c'est une faute de français, l'infinité ne s'entend que du nombre et non pas de l'étendue) ; mais il ne saurait en être de même des âmes souillées, des âmes criminelles — celles-là resteraient donc individuelles et libres, à moins qu'il ne prenne le parti de les envoyer au Diable, c'est-à-dire, suivant lui, *au néant* — idée que l'auteur repousserait sans doute, puisqu'il pro-

fesse des croyances religieuses bien qu'erronnées, et qu'il doit ainsi vouloir, comme dit le poète :

Fermer à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Eh bien ! nous montrerons que ces âmes souillées, ces âmes condamnées, jouent précisément le principal rôle dans les manifestations des esprits frappeurs et des tables parlantes. — Voilà donc, même à part des Démons, les agents tout trouvés.

A l'appui de ce que je viens de dire, je crois devoir rappeler ici deux passages de saint Paul, dans ses épîtres aux Éphésiens :

« C'est lui (Jésus-Christ) qui vous a rendu la vie,
« lorsque vous étiez morts par vos dérèglements et
« vos péchés, dans lesquels vous avez vécu autre-
« fois selon l'esprit de ce monde, *selon le prince des*
« *puissances de l'air, cet esprit qui exerce mainte-*
« *nant son pouvoir sur les incrédules.* »

« Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu pour
« pouvoir vous défendre des embûches et des artifices
« *du Diable*; car nous avons à combattre, non contre
« *des hommes de chair et de sang*, mais contre
« *les principales* puissances, contre les princes
« du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux ;

« contre les esprits de malice répandus dans l'air. »

Nous laisserons cette discussion sur l'existence des esprits, autres que Dieu et l'homme, pour passer à la manière dont l'auteur cherche à expliquer les phénomènes des tables, qu'il a tous vérifiés par lui-même. — « Aussi est-il d'avis que de toutes les conclusions tirées de la danse des tables, la moins concluante est encore celle des *négateurs savants*. »

L'auteur (page 37), attribue les phénomènes du mouvement à la *vibration nerveuse*. — C'est-à-dire, en copiant ici ses propres expressions, « à un mouvement vibratoire imposé par l'action spirituelle ou motrice des nerfs, et des nerfs se communiquent par le contact, ou même par le rapport harmonique, aux objets matériels. Je crois, dit-il, à la vibration, au mouvement contrasté, comme principe unitaire. »

Je ne sais pas si l'auteur comprend bien toutes les expressions qu'il emploie ; mais sûrement il ne sera facilement compris de personne. — C'est cependant uniquement à l'abri de ces mots mal définis qu'il peut se faire illusion à lui-même sur la défaillance de sa théorie.

J'ai été le premier à émettre dans la première partie de la *Rénovation philosophique*, qui a paru

en 1838 (1), l'opinion que nos sensations nous arrivaient par une vibration de la matière; cela est certain pour le son, à peu près démontré pour la lumière; et, comme on ne peut guère s'empêcher de reconnaître que les molécules des corps, par suite des dilatations et des contractions calorifiques, sont en continuelles vibrations, il y a lieu de penser que la sensation du tact est due à cette cause, dans toutes ses modifications; — il serait plus difficile d'y rapporter l'odorat et le goût, qui paraissent dépendre d'une action chimique des substances, bien que, très-certainement, le tact y soit encore pour une forte part.

Quoi qu'il en soit, si la sensibilité nerveuse reçoit la vibration et la transmet, rien ne prouve que la volonté se transmette de même, par une vibration, jusqu'à l'extrémité des membres. — Mais je ne chicanerai pas l'auteur sur ce point. — Seulement il y a loin de là à l'hypothèse bien autrement hasardée, que *la vibration nerveuse produite par la volonté* peut se transmettre à *la matière*, qui subit alors l'influence de cette volonté. — L'auteur se montre l'adversaire de l'existence d'un *fluide nerveux*, cepen-

(1) Chez Laguionie, libraire-éditeur, rue et passage Dauphine, 36, et chez Dalmont (Victor), quai des Augustins, 41.

dant il est, selon moi, impossible de concevoir des vibrations ailleurs qu'au sein d'un fluide élastique ; mais passons encore sur ce point, et concédons tout ce que l'auteur suppose, car il s'agit de prouver que, malgré toutes ces concessions, il n'explique encore rien des phénomènes qui nous occupent.

L'auteur a reconnu d'abord, avec beaucoup de personnes, qu'il est tout à fait inutile de faire la chaîne autour d'une table, comme on l'avait cru et minutieusement décrit ; — à présent l'on se dispense de toucher les mains ; il suffit de poser les mains sur la table, et même de n'en poser qu'une seule ; — et l'auteur dit avoir trouvé, par là, le moyen d'une surveillance plus facile, tant sur la bonne foi des expérimentateurs que sur les effets à étudier à l'origine du mouvement, et avoir pu constater l'existence réelle d'une force particulière en dehors de « toute traction ou *effort musculaire* sensible ; ce « qui établit, sinon *son indépendance de nous-mêmes*, du moins sa différence avec ce qu'on est « convenu d'appeler, *jusqu'à présent, une force en physique.* » J'ai nettement expliqué — dans la *Rénovation philosophique*, ce qu'il fallait entendre par *une force* et la nécessité d'admettre dans les êtres doués de la vie, un mode d'action non suscep-

tible de mesure, et que j'ai, par cette raison, nommée *influence*; mode d'action qui détermine des mouvements dans *la matière organisée*, mais qui est sans pouvoir *sur la matière brute*.

Au reste, l'auteur cherche cette force dans *la vibration* que les êtres vivants impriment, sans en avoir la conscience, à la matière par la seule action nerveuse; il semble qu'il aurait fallu d'abord constater l'existence d'une vibration dans les tables qui se meuvent; or, ce point essentiel a été tout à fait négligé; mais l'expérience de M. de Gasparin citée plus haut, où une table préalablement couverte de farine a été mise en mouvement, *sans contact*, prouve qu'il n'y avait pas vibration, sans quoi *les ondulations* se seraient dessinées sur la farine, comme dans les expériences connues *de Chladny*; et qu'on ne croie pas voir une contradiction entre ce que je viens de dire et mon opinion scientifique sur l'état de vibration de tous les corps que j'ai énoncée ci-dessus, car cette dernière vibration étant normale à la surface, ne peut occasionner aucun déplacement dans les poussières qui y sont posées; quoi qu'il en soit, admettons la vibration qui peut résulter du contact d'une main avec la table et se propageant de la circonférence au centre, il y aura,

dans l'effet de plusieurs mains ainsi placées, le concours de plusieurs vibrations vers le centre, et l'auteur pense qu'il s'établira *une résultante des vibrations*. Il faudrait au moins, quand on emprunte de pareilles considérations à la science positive, en admettre les principes; or, dans les fluides élastiques plus ou moins subtils, comme l'éther, le calorique, même l'air, de même que dans les corps solides, il est reconnu que les vibrations peuvent se croiser en tous sens, sans s'altérer, sans former rien de comparable à *la résultante des forces*.

Ainsi il est faux qu'une table, recevant en même temps de plusieurs personnes des vibrations, puisse en acquérir *une qui lui soit propre*; il est encore plus inadmissible de croire qu'il puisse se former là, « *un être nouveau, créé des individualités, toujours persistantes à la circonférence, mais solidarisées dans un point quelconque de la table.* » Un être qui serait *une vibration résultante* !!!...

L'auteur appelle ailleurs cet être nouveau, *un être de raison*; or, on sait qu'un être de raison n'est que le rêve d'un cerveau creux. C'est cependant à cette absurdité palpable qu'on est conduit, quand on veut entasser ainsi hypothèse sur hypothèse sans en vérifier aucune.

Au surplus, et peut-être pour justifier cette bizarre création, il avance à la *page 60*, que *la vibration la plus exquise, la harpe la mieux accordée, c'est la raison.*

A cette même page, il dit, qu'il faut de certaines conditions dans les personnes, pour établir l'*équilibre de vibration* qui constitue l'*être de raison* dans la table. Voilà maintenant *une résultante* qui devient *un équilibre*, on ne saurait faire des mots un plus grand abus. Ces conditions de succès dans les expériences, tiendraient suivant l'auteur aux propriétés absorbantes de certaines personnes combinées avec les propriétés rayonnantes des autres. De là le principe qu'il pose que le nombre des personnes autour de la table, ou, comme il dit, les anneaux de la chaîne humaine, doivent être en nombre pair. Mon expérience particulière repousse cette nécessité; une seule personne suffit pour faire tourner un guéridon, même rapidement, lorsqu'elle est *médium* énergique, et à plus forte raison, pour obtenir de ce meuble des réponses à ses questions ou à celles de toute autre personne présente. Ce qui constitue un médium, n'a pas été bien déterminé jusqu'à présent, mais on peut affirmer que cette merveilleuse propriété est entièrement différente

de celle que possèdent *les somnambules lucides*, car les derniers sont, comme on sait, *très rares*, et rien n'est plus commun qu'un médium, on en trouve partout, on les compte *par milliers*, et l'action qu'ils exercent à leur insu sur les tables, non-seulement ne comporte pas le sommeil magnétique, mais n'exige même ni crise, ni extase, ni aucune contention d'esprit. Au moins dans les expériences auxquelles j'ai pris part, et que je rapporterai, c'est ainsi qu'ils se sont présentés à moi ; l'auteur s'efforce pourtant de présenter les médiums et les somnambules comme formant une même classe parmi les êtres humains, et jouissant des mêmes propriétés, parce que cela va au complément de son système quand il veut expliquer les réponses intelligentes des tables, mais il n'est pas dans le vrai.

En considérant seulement d'abord le simple mouvement par lequel, à la suite d'une volonté exprimée ou d'un désir, le pied d'une table se trouve soulevé, on éprouve déjà une extrême difficulté à l'expliquer par les *vibrations*, même par une vibration résultante, toute chimérique qu'elle est. Cette difficulté est, au reste, la même que celle que nous avons développée à l'occasion de la théorie de M. de Gasparin.

Nous ajouterons cependant que si la volonté énergétique suffisait pour produire de tels effets par la vibration nerveuse, on réussirait à plus forte raison à faire mouvoir une main ou un bras paralysés par une cause locale, surtout quand le membre continue à jouir de la vie de nutrition ; or, un pareil fait n'a jamais été constaté, et cependant l'appareil est ici tout préparé, et le tronc nerveux supérieur au point malade qui a causé la paralysie, fonctionne dans toute son énergie. Comment concevoir qu'un homme n'ait pas sur lui-même, sur une partie encore vivante de son être, le même pouvoir que sur un morceau de bois.

La théorie du mouvement des tables par la vibration, est donc tout aussi peu rationnelle que celle du fluide de M. de Gasparin, et l'application de ces théories aux *Knokings* américains, est également insuffisante et sans valeur.

Mais M. Morin va plus loin que M. de Gasparin dans les faits propres à mettre en lumière l'intelligence des tables, qui répondent aux questions *mentales* ; il admet dans certains cas *la divination* des choses cachées et même la prédiction de l'avenir, mais il reporte cette faculté à *l'instinct*. Cet instinct correspondrait ainsi, à peu près, à ce que M. de

Gasparin a appelé *le sens intérieur* des somnambules. Je m'expliquerai sur cette dernière dénomination dans le chapitre que je consacrerai à l'examen du *magnétisme* ; mais, dès ce moment, je dois faire observer que l'instinct est une faculté d'un ordre essentiellement inférieur, que chaque animal reçoit dans la mesure que le créateur lui a départie ; l'homme en a sa part, sans doute, mais c'est dans l'enfance qu'elle se manifeste le plus, et dans le reste de la vie, le seul instinct est celui de l'organisme, qui ne s'élève guère alors au-dessus de l'*instinct* des plantes. Vouloir faire de cette faculté, une faculté *divinatrice* possédant une connaissance plus étendue que l'âme humaine, c'est se moquer de ses lecteurs.

Mais ce n'est pas tout. Il faut supposer que le médium pénètre, et pénètre à son *insu*, dans la *pensée du consultant*. — Ici se présente, pour le système de M. Morin, les difficultés les plus graves. Il dit bien : « Depuis cinq ans environ, je provoque, « en effet, l'*extase magnétique*, sans avoir recours « au sommeil, et j'obtiens les mêmes effets sur les « sujets éveillés qui consultent avec le même oubli « de ce qu'ils voient et de ce qu'ils disent, *aussitôt* « *qu'a cessé la crise*. » Cet état est celui d'un som-

meil magnétique imparfait, qu'on a désigné sous le nom d'*état biologique*. — J'ai eu occasion d'observer cet état, assurément fort singulier, où le patient perd entièrement le contrôle *des sensations physiques*; il n'est pas endormi, et cependant il est sous la direction absolue du magnétiseur placé près de lui. — Ce dernier lui présente un verre d'eau, en affirmant que c'est du vin, du lait, une liqueur; le biologisé goûte et demeure convaincu qu'il boit, en effet, la liqueur indiquée; si le magnétiseur lui dit qu'elle est bouillante, il la repousse, etc. — L'*extase*, la *crise*, dont parle M. Morin, ne serait, ainsi, qu'un état biologique plus intense. — Mais je n'ai pas vu que le *biologisé* pût *pénétrer la pensée du magnétiseur*, comme le somnambule; M. Morin ne le dit pas, non plus que M. de Gasparin. — En supposant, cependant, qu'à l'*état d'extase* il en soit ainsi, cela n'avancerait pas du tout l'explication des phénomènes *intelligents* que présentent les tables. — Les nombreuses personnes qui s'en sont occupées, savent, en effet, que cet *état d'extase* ne se manifeste presque jamais chez le médium, et même, la plupart du temps, on ignore, parmi les opérateurs, quel est le médium, et ils le sont tous plus ou moins. — Si quelques personnes ont éprouvé, à ce jeu, des

accidents nerveux, on sait qu'ils étaient plutôt un obstacle qu'une facilité pour les expériences, qui s'arrêtaient d'ailleurs toujours en pareil cas. — On arrive donc à supposer qu'un des opérateurs peut lire dans la pensée d'un autre, même hors de la chaîne, en restant dans son état naturel, et cela *à son insu*, — ce qui est tout simplement absurde. — Mais comment s'arrange M. Morin, pour ployer son système au cas où le médium, d'ailleurs dans une parfaite présence d'esprit, interroge *tout seul* un guéridon ? ce qu'on peut réaliser, quand on le veut. — Si le médium est *biologisé*, par cela seul qu'il se met en contact avec ce meuble et qu'il a l'*intention* de l'interroger, c'est donc la table qui est le magnétiseur, — sinon, à quoi peut servir la table ? D'ailleurs, comme il n'y a pas de magnétiseur, dans quelle pensée lira le médium ? Dans celle de la personne quelconque présente, mais non active, qui a dans la tête la question non énoncée ? Ce serait le renversement de toutes les lois connues du magnétisme, où, même pour le somnambule, la présence du magnétiseur et la *mise en rapport* sont nécessaires à l'interrogation. — Enfin, dans le cas de plusieurs médiums plus ou moins énergiques, comment cela s'arrangerait-il ?

Nous allons donner, *textuellement*, la solution de M. Morin, en extrayant plusieurs passages de son livre (*Comment l'esprit vient aux tables*, pages 66 et 73) : « Bientôt, même, le *nœud des vibrations* « produites sous ces influences, semblable à un être « *rationnel*, réagira à son tour, et si vous vous ar- « rêtez pour l'interroger, il vous répondra. » « La demande de chacun correspondant au *nœud* « *de vibration*, animé de toutes les influences, ce- « lui-ci envoie *sa réponse*, qui n'est que la réaction « de l'*action première*. Le désir, la crainte, l'es- « poir, vont donc pouvoir se communiquer de même « et recevoir leur solution; la table, comme la clé, « comme l'anneau signalant par ses mouvements « l'action de vos nerfs mis en jeu par l'*émission in-* « *tellectuelle*, n'est donc *qu'un miroir* qui la réflé- « chit; *mais* si, en renfermant un instant en vous- « même vos *sentiments préconçus*, vous vous *aban-* « *donnez à l'instinct*, qui est la *clairvoyance uni-* « *verselle*, c'est celui-ci qui répondra, et la table « vous paraîtra *un oracle*. »

Tâchons de déchiffrer quelque chose dans ces énigmes, de débrouiller ces nuages. — Nous y trouvons un être *rationnel*, ou un être *de raison*, c'est tout un, formé de ce que l'auteur appelle un

peu plus haut, la résultante ou l'équilibre des vibrations, et de ce qu'il appelle, maintenant, le *nœud des vibrations*. Or, M. Morin est forcé d'admettre cet *être de raison*, dont la *réaction* donne la réponse, quoiqu'il sache bien qu'il n'ait rien de réel, et il avoue, par là, la *nécessité* de reconnaître dans la table une *intelligence quelconque*, qui répond aux demandes qui lui sont adressées. — Nous nous bornerons à prendre acte de cette nécessité ainsi reconnue, le reste ne méritant ni développement ni réfutation.

On le voit, la différence entre la théorie de M. Morin et celle de M. de Gasparin, consiste en ce que ce dernier attribue à un *fluide doué de propriétés spéciales*, ce que l'autre considère comme un résultat de la *vibration nerveuse*. — Ils paraissent, d'ailleurs, assez d'accord pour donner soit le *sens intérieur*, soit l'*instinct*, comme l'agent des actes intelligents qui se manifestent, et dont les opérateurs n'ont pas la conscience.

Nous ajouterons, pour en finir avec M. Morin, que la vibration qui, dans certains cas et combinée avec la gravité, peut donner lieu à des mouvements, n'est pourtant pas une force proprement dite, et qu'elle ne saurait, quelle que soit la transformation

qu'on voudrait imaginer, expliquer le moins du monde le soulèvement alternatif, fort ou léger, lent ou rapide, des pieds d'une table, et surtout d'une table chargée d'un poids énorme.

Évidemment, M. Morin, qui fait de la *magie noire*, absolument comme on en faisait autrefois, — qui obtient des réponses sur les choses cachées et sur les choses à venir, qui fait naître des apparitions, qui compose des miroirs magiques et tant d'autres choses, en attribuant tous ces prodiges à la simple volonté humaine et à la *clairvoyance de l'instinct*, — M. Morin, qui nous croit sous l'empire d'une illusion quand nous admettons l'intervention des esprits dans tous ces faits surnaturels, est lui-même la dupe d'une *illusion de l'espèce la plus dangereuse*. — Il appelle, sans s'en douter, à son aide, les *plus mauvais esprits*, qui se gardent bien de le tirer d'erreur, parce que l'erreur et le mensonge sont leur élément et leur partage. Mais il ne tardera pas à rencontrer dans ses expériences, comme M. Dupotet, le magnétiseur, et M. de Saulcy, le savant, des faits tellement effrayants, qu'il reculera lui-même, pouvant de la témérité de ses pratiques, ou d'autres faits qui échappent à toutes les théories plus ou moins physiques, quelque larges et erronées qu'el-

les soient, comme ce qui se passait chez M. Thury, le collaborateur et l'ami de M. de Gasparin, où *un piano*, pesant trois cents kilogrammes, se soulevait au simple contact des mains d'un enfant, effrayé d'un pareil effet qu'il n'avait pas même songé à produire et du bruit étrange que l'instrument avait rendu.

Ceci m'amène à citer un fait, facile à vérifier par ceux de nos lecteurs qui en auraient la fantaisie. Je terminerai par là ce chapitre, en recommandant ce fait aux méditations de M. Morin. — Ce fait m'a été raconté par M. G..., compositeur distingué et homme d'esprit, comme venant de se passer en présence de *douze artistes* du Théâtre-Lyrique, rassemblés pour une étude de chant. — Il y a de cela seulement dix-huit mois, au moment où j'écris (janvier 1857). — Déjà plusieurs fois, au moyen d'une table, ils avaient évoqué en vain l'âme de M. Sévestre, leur ancien directeur. Ils demandèrent, ce jour-là, à l'esprit qu'ils consultaient ordinairement dans cette table, où l'âme de M. Sévestre consentirait à se manifester. La réponse fut : « *Dans le piano.* » — Il est bon de dire, de suite, que cet instrument est adossé à un mur épais — Un des artistes conjura alors l'âme de leur regrettable directeur de faire

connaître sa présence, si elle était réelle. — A l'instant, *un bruit* étrange et subit se fit entendre dans le piano. — On le compara au choc d'un corps humide contre la table d'harmonie. — On visita immédiatement l'intérieur; tout y était en ordre; il n'y avait pas de cordes cassées. — Ensuite, pour renouveler le phénomène, on pria l'âme de M. Sévestre d'indiquer par un coup, à mesure que les artistes passeraient devant l'instrument, ceux à qui il lui conviendrait de répondre, si on l'interrogeait. — Il y a eu, de cette manière, *huit coups* frappés. Un des artistes, très-incrédule, a pâli devant cette épreuve, et, depuis ce moment, ses idées se sont modifiées dans un sens favorable.

On me demandera peut-être si l'âme de l'honorable directeur était réellement dans le piano. — Je n'en voudrais aucunement répondre, mais je crois au fait et à ce qu'il présente de surnaturel, voilà tout. — Et j'y crois d'autant plus, qu'il m'a été confirmé par les premiers artistes du Théâtre-Lyrique, où il s'est passé.

CHAPITRE IV.

DES TABLES PARLANTES.

Ce que j'ai à dire des tables qui parlent et répondent en frappant sur le parquet, résulte entièrement des expériences auxquelles j'ai assisté en les dirigeant.—Mon but, en recherchant l'occasion d'y prendre part, n'était pas de satisfaire une vaine curiosité et encore moins d'obtenir des notions sur les choses inconnues ou d'y chercher un simple amusement. Je voulais arriver à déterminer la cause, pour moi alors fort obscure, de ces phénomènes, trop répandus pour qu'on pût les attribuer uniquement à la jonglerie et à la fraude; — j'inclinai cependant à leur donner pour origine l'action de la volonté humaine, comme j'en avais exprimé

dès alors l'opinion, dans plusieurs articles qui ont paru dans *l'Assemblée Nationale*, et j'étais ainsi peu préparé à reconnaître dans ce qui faisait le jeu de tous les salons, une cause surnaturelle pouvant devenir redoutable.

Les premiers essais que j'avais tentés sur la rotation des tables, obtenue en faisant la chaîne d'après les principes que l'on croyait alors nécessaires, n'avaient pas été heureux. — En opérant avec quelques amis, je n'avais pu obtenir que des mouvements insignifiants. Très-convaincu, par là, que je n'avais personnellement aucune action, je cherchai à voir quelque chose de plus significatif; j'obtins enfin un mot d'introduction auprès d'un jeune ménage, habitant Paris, et qui devait me conduire dans une réunion où l'on annonçait des effets très-extraordinaires; mais avant qu'on m'y présentât, l'agent de ces merveilles était devenu fou — C'était peu encourageant; heureusement M. et M^{me} P... avaient commencé des expériences du même genre, et M^{me} P... était même *un médium* très-énergique; c'était tout ce que je pouvais rencontrer de mieux, car des expériences faites en très-petit comité, sans prétention, *sans parti pris* et sans appareil, étaient les plus instructives que je pusse désirer. — Je vis

là, d'abord, que la *rotation préalable*, qu'on regardait comme une condition de rigueur, était généralement superflue ; — on apporta une table carrée en bois blanc, M^{me} P... y posa seule les mains, et sur la question qui fut faite à cette table, si elle voulait répondre à nos demandes, elle dit *oui*, en frappant de suite avec deux pieds le nombre de coups convenus pour exprimer ce monosyllabe. — J'en conclus, à part moi, que l'hypothèse *d'un fluide* qui *chargerait* la table au contact des mains des opérateurs, était dénuée de toute vraisemblance. Nous passâmes aux questions ; après avoir posé négligemment une main sur la table, en face de M^{me} P..., je demandai combien de pièces de monnaie j'avais dans la poche droite de mon gilet ; — la table frappa *cinq coups* ; or, il y avait *sept pièces*, — aucune intelligence n'avait donc lu dans ma pensée ni vu dans ma poche ; — j'ai placé alors mon porte-monnaie sur la table, — j'ignorais le nombre de pièces d'*argent* qu'il contenait, mais je savais que dans le compartiment du centre il se trouvait une pièce d'*or* ; — la table consultée a frappé quatre coups pour les pièces d'*argent* et deux coups pour les pièces d'*or* ; — j'ai signalé une erreur, mais la table, consultée une seconde fois, a persisté ; —

vérification faite, il y avait effectivement quatre pièces d'argent dans le porte-monnaie, mais une seule pièce d'or ; — cette expérience, peu satisfaisante au point de vue de la clairvoyance de la table, prouvait cependant encore qu'elle n'avait pas lu dans ma pensée, mais le nombre de pièces d'argent avait dû être vu ou deviné par une intelligence autre que la mienne.

Les époux P..., qui avaient plusieurs fois reçu des réponses aussi erronées, ne savaient ce qu'ils devaient penser de tout cela, — et, à cet égard, je ferai remarquer tout de suite, que le défaut d'exactitude dans les oracles de la table, doit au moins permettre de conclure qu'il n'y a là ni action fluïdique de la pensée, ni vibration, ni jonglerie.

Passons à un autre ordre de questions. — J'étais complètement inconnu aux personnes chez qui je me trouvais, elles savaient à peine mon nom; d'ailleurs elles étudiaient comme moi les phénomènes et ne pouvaient avoir, par conséquent, la pensée d'en altérer la portée quand elles l'auraient pu ; — or, je posai successivement à la table les questions suivantes, qui ont été toutes répondues avec une parfaite exactitude. — Combien ai-je d'enfants ? — Combien de garçons ? — Combien d'enfants mariés ?

— Combien chacun a-t-il d'enfants ? — A quel âge est morte la personne à laquelle je pense ?

Je fis après la question suivante, et j'appelle sur la réponse l'attention de tous ceux qui cherchent, sans idée préconçue, la véritable raison des phénomènes : Quelle a été la cause de la mort de mon père ? La table a dicté — *feu*. — Mon père était effectivement mort brûlé, il y avait de cela vingt ans. — Evidemment la réponse dans son ensemble avait pu être lue dans ma pensée, — mais le choix précis du mot, et du mot *le plus court* dont on pouvait se servir, et en supprimant l'*article*, avait sans aucun doute été fait par *un autre esprit* que le mien; il n'y avait d'ailleurs chez M^{me} P... ni extase, ni crise; elle s'étonnait souvent des réponses, et entre autres d'apprendre que j'étais déjà grand-père, parce que je parais beaucoup plus jeune que je ne suis; elle n'avait certainement aucune conscience de ce que la table allait dicter, elle me l'a déclaré plusieurs fois.

Mais bientôt, et à plusieurs reprises, je tentai de laisser à la table toute initiative, en la priant seulement de me dire *quelque chose*. Un jour, il arriva qu'à cette invitation, elle répondit en nous dictant les quatre mots suivants, incompréhensibles pour

nous : *Cap, sol, blepux, inogdié*, toutes ces lettres avaient été dictées de suite et paraissaient un pur galimathias. M^{me} P... prétendait que l'esprit se moquait de nous; mais, après avoir fait diviser les mots par la table elle-même, comme je viens de les écrire, il me restait à lui demander dans quelle langue elle nous parlait, et elle a répondu, *slave*, au grand ébahissement du médium, qui n'avait jamais entendu dire *que ce fût une langue*. L'esprit (car il n'y avait plus à douter de son évidente initiative), nous devait une traduction; mais il nous la donna, d'après l'expression consacrée et comme je l'ai su depuis, excessivement *libre*, et, comme elle a un sens politique *très-spécial*, je ne la rapporterai pas ici; par la même raison, je ne crois pas devoir publier le sens littéral, qui contient une prophétie dont je ne garantis pas du tout l'accomplissement, mais qui pourrait donner lieu à des interprétations fâcheuses et diverses.

L'esprit de cette table prenait le nom de *Quécla*; il était féminin, et, sur la demande que j'en fis le premier, il donna à sa mort la date d'une des années du *quatorzième siècle*. Je dois insister fortement ici sur la *preuve évidente d'initiative* qui résulte de ces noms, la plupart du temps assez bizarres, que

prennent les esprits et dont on s'est tant moqué, comme des diverses circonstances de leur vie terrestre. On ne saurait prétendre, sans tomber dans l'absurde, que tout cela est écrit d'avance dans la tête des médiums.

M. de Gasparin dira peut-être que les mots slave étaient une *réminiscence* du médium ou de moi. Pour ce qui me concerne, je me borne à affirmer que je n'ai jamais assisté à aucun cours de langue slave et que je n'ai rien lu en ce genre ; et pour la jeune dame, dont j'ai rapporté l'étonnement, je laisse à juger à mes lecteurs de l'invraisemblance d'une pareille hypothèse.

Ceci m'amène à dire quelques mots de cette théorie des *réminiscences*, que M. de Gasparin a inventée fort à propos, pour expliquer plus ou moins imparfaitement les langues étrangères ou mortes dont se servent quelquefois dans le somnambulisme, dans la catalepsie, dans les maladies nerveuses ou dans ce qu'on considérait autrefois comme une *possession*, certains sujets tout à fait illettrés. J'ai déjà signalé avec quelle facilité cet auteur, *sans daigner entrer dans les détails* des phénomènes, se sert d'un mot assez vague pour les expliquer ; il existe sans doute des réminiscences, tout le monde a pu obser-

ver, en effet, que des choses entendues ou lues reviennent, sans qu'on puisse dire pourquoi et comment. Mais avant de se servir de ce fait vulgaire, pour l'appliquer au langage savant dont se servent, dans une crise naturelle ou artificielle, des personnes dont l'ignorance est notoire, il faut dans chaque cas s'enquérir des faits avec un soin scrupuleux, et ne pas jeter en avant les hypothèses les plus incertaines et les plus contestables sans aucune preuve de leur réalité. Il est évident, par exemple, que dans les crises nerveuses ou prétendues telles, il faut acquérir la conviction que le sujet avait ou pouvait avoir entendu les phrases plus ou moins savantes dont il se sert ; il est vrai que M. de Gasparin, laisse toujours planer sur toutes ses déductions, le syllogisme déjà cité : « *Le surnaturel « n'existe pas; or il faut choisir ici entre le surnaturel « et les réminiscences, donc il faut absolument sup- « poser qu'il y a eu réminiscence dans le fait qu'il « s'agit d'expliquer.* » Nous l'avons déjà dit, c'est admettre précisément ce qui est en question. C'est un cercle vicieux, rien de plus.

M. P.... m'avait proposé de me présenter dans une autre maison, où l'on obtenait, suivant lui, des résultats encore plus extraordinaires; on pense bien

que, dans mon ardeur de pénétrer la cause de ces curieux phénomènes, *rerum cognoscere causas*, je m'empressai d'accepter sa proposition. Les agents des expériences étaient la maîtresse de la maison, femme respectable, d'une entière confiance dans son pouvoir mystérieux, d'une fortune indépendante et appartenant à l'aristocratie anglaise; je l'appellerai pour abrégé, M^{me} B...., et un jeune homme instruit et doué d'une grande facilité d'élocution, médium énergique et en même temps *somnambule*, ce qui m'a conduit à vérifier que cette circonstance est plus défavorable qu'utile à l'observation du phénomène des tables. Il lui est arrivé en effet plusieurs fois, devant moi, de tomber dans le sommeil somnambulique complet ou incomplet, alors il se mettait à parler pour répondre aux questions adressées à la table, ce qui ne me paraissait pas du tout satisfaisant. Pour expliquer cet effet, il faut savoir que M^{me} B.... qui s'occupait de magnétisme et de *magie* bien avant qu'il fût question des manifestations américaines, avait souvent magnétisé ce jeune homme, et l'on sait qu'alors l'influence qui détermine le somnambulisme se reproduit avec une grande facilité.

Du reste, chez M^{me} B.... comme chez M^{me} P....,

la rotation préalable de la table était considérée comme tout à fait superflue, et le grand guéridon dont on faisait usage, fonctionnait sous l'influence de la main de M^{me} B.... et de celle du médium, simplement placées sur la tablette ronde et à peu près diamétralement opposées. Les réponses s'obtenaient par le nombre de coups frappés, désignant, comme chez M^{me} P...., le rang de diverses lettres de l'alphabet.

Je tenais toujours à faire deviner par la table le contenu d'un porte-monnaie ; je plaçai le mien sur la table; mais, à mon grand étonnement, elle se souleva lentement, et se renversa de mon côté de manière à rejeter le porte-monnaie sur moi, et comme j'occupais une position intermédiaire à celle de M^{me} C... et du médium, il me parut évident que la pression intentionnelle de leurs mains, qui se trouvaient soulevées par la table, ne pouvait pas être la cause de ce mouvement. *L'esprit*, consulté sur ses motifs, répondit : *Je ne suis pas un jongleur* ; il se donnait pour un excellent esprit, ayant habité l'enveloppe mortelle *d'un prince russe*, décédé depuis plus d'un demi-siècle, et dont je ne me rappelle plus le nom ; on devine d'ailleurs que je doute fort de la nature angélique de cet es-

prit, comme de son identité avec ledit prince.

On interrogeait aussi d'autres esprits évoqués par l'intermédiaire de celui-là, qu'on regardait plus spécialement comme le bon génie de la maison. C'est ainsi que M. P... reçut une consultation de l'âme évoquée du célèbre Orfila, et je dois avouer qu'elle me parut fort bien appropriée à son état de santé, tel qu'il nous l'a ensuite avoué. Je me hasardai moi même à questionner le docteur sur mon opinion particulière de la cause propagatrice du choléra, qu'aucune des personnes présentes ne connaissait ; il reconnut la réalité de cette cause, tout en déclarant qu'il y avait un autre mode de propagation, ce que j'ai reconnu depuis être vrai.

Mais tous les esprits de ce genre tentés dans cette maison, m'ont paru entachés d'une cause d'erreur, involontaire de la part de ceux qui y présidaient, puisqu'ils étaient très-croyants et de très-bonne foi. M^{me} B... se formait évidemment, à part elle, un avis sur les questions qui étaient posées et influençait ainsi les réponses de la table ; j'en acquis la preuve pour moi-même : ayant demandé à l'esprit de me dire mon âge, il se trompa *deux fois*, et quand je l'eus fait connaître, M^{me} B... fit observer, pour excuser la faillibilité de son oracle, *que je ne parais-*

sais pas avoir cet âge; elle montra par là que c'était son propre jugement que la table avait adopté. D'après M. de Gasparin, dans les questions de ce genre, les tables ne se trompent jamais.

Je dois dire que quand cette cause d'erreur se trouvait forcément écartée, l'oracle répondait juste. Ayant demandé l'âge de la mort d'une personne que *je ne nommais pas*; le nombre frappé se trouva exact, et pour une fraction d'année, le pied de la table ajouta même un coup très-léger.

Je désirais beaucoup, alors, pouvoir faire parler, *moi seul*, les tables, afin de me mettre en garde contre toute supercherie et d'obtenir ainsi les réponses des âmes d'êtres que j'avais aimés et dont il me répugnait de livrer les noms à un intermédiaire qui converserait avec eux pour moi. Mais l'esprit consulté déclara que je n'aurais jamais cette faculté, et assurément il disait vrai. On lui demanda aussi *le nom de mon ange gardien*, car d'après la croyance récente américaine, entièrement adoptée par M^{me} B..., l'ange gardien n'est pas autre qu'une âme heureuse, ayant vécu de notre vie terrestre, et à laquelle, par conséquent, un nom doit avoir appartenu dans la Société humaine. Cette croyance est une hérésie; mais je n'y regardais pas alors de si

près et j'appris ainsi que mon ange gardien, l'être chargé par Dieu de veiller sur moi depuis ma naissance, se nommait *Carolus* et avait habité *Turin*. Il ne s'agissait plus que de me trouver le moyen d'en recevoir des réponses et des conseils. L'esprit de la table le fit connaître, c'était le *mouvement du bras*, M^{me} B... s'empressa de m'expliquer en quoi consistait ce moyen ; on laissait pendre le bras comme un balancier et on attendait la réponse à une question faite par la pensée. Cette réponse résultait, comme pour les tables, d'un certain nombre de balancements, indiquant soit un chiffre, soit une lettre.

Je mis un très-grand empressement, comme on le pense bien, à essayer ce moyen dès que je fus seul ; après une minute d'attente environ, je sentis mon bras se soulever plusieurs fois, par une force *qui n'était pas la mienne*, et j'en ressentis une vive impression de surprise ; je dois dire que les avis ainsi obtenus se trouvèrent même assez exacts, et je me sentais tout heureux de cette folle découverte.

Plus tard, chez des parents où l'on me sollicitait vivement de reprendre l'essai de faire tourner un guéridon, qui avait précédemment mal réussi. La

présence d'une jeune personne, qui n'avait jamais rien tenté de semblable, mais qui sûrement se trouvait être un médium énergique et qui prit part à la tentative, en assura le succès complet. La table se mit promptement en mouvement et acquit une grande vitesse de rotation ; cette vitesse se conservait même quand nous ne la touchions plus légèrement chacun que du bout d'un doigt. Je tentai alors de lui faire une question, elle s'arrêta aussitôt et répondit par le mouvement d'un pied, celui placé de mon côté. Les résultats obtenus furent tels, qu'une personne présente, jusque-là fort incrédule, s'en trouva toute bouleversée.

J'ajouterai seulement que chez M^{me} B...., au moyen d'un nouveau mode de communication que je lui fis connaître et dont je vais parler, des résultats très-remarquables ont été obtenus. J'en donnerai ci-après le détail.

CHAPITRE V.

D'UN AUTRE MODE DE COMMUNICATIONS SPIRITUELLES.

Le mode de communications avec *les esprits* plus ou moins *frappeurs*, par l'intermédiaire des meubles ou autrement, me paraissait très-imparfait et manquant tout à fait à la gravité que comportent de pareils entretiens. Il ne laissait aucun moyen de se garantir de l'erreur, aucun de la reconnaître en temps utile ; on n'avait aucune garantie de la présence réelle des âmes qu'on évoquait. Rien n'empêchait *un autre esprit*, de l'espèce la plus équivoque, de se présenter à leur place ou de leur imposer *son intermédiaire obligé*. Les notions si importantes sur le monde des âmes, obtenues par cette voie, étaient des plus contradictoires et reflétaient évidemment,

dans la plupart des cas, les opinions des interrogateurs ou manifestaient les plus mauvaises tendances. J'étais bien résolu, après m'être formé une opinion sur la nature de ces phénomènes et sur leur cause, par des expériences précises, à en abandonner pour toujours l'observation, lorsque le petit livre publié par *M. Henri Carion*, publiciste distingué de Cambrai, *sur l'évocation des esprits*, parut chez *Dentu*, libraire, au Palais-Royal, et je m'empressai de me le procurer. Cet auteur est un bon chrétien et un penseur profond; sa préface est, sous tous les rapports, remarquable. *Le mode d'évocation* consiste simplement à appeler, par la pensée, l'âme que l'on veut consulter, et à lui abandonner sa main, armée d'un crayon ou mieux encore *d'une plume*. Ici, nul intermédiaire, nulle jonglerie possible qui vienne abuser l'observateur solitaire qui interroge les esprits. Rien ne s'oppose à ce que l'interrogateur ne mette, à ces entretiens si graves, toute la solennité qu'ils comportent. On peut alors, *avec la faveur de Dieu*, interroger sur les faits et les sentiments les plus intimes, les parents, les amis qu'on a perdus; on peut même obtenir bien d'autres faveurs, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Mais il ne faut pas croire que ce

soit chose aisée d'éviter l'erreur, et ce genre d'évocation est toute une science, dont le mouvement des tables n'a été que le prologue. M. Henri Carion ne s'est que médiocrement douté des obstacles de toutes natures qu'on rencontre dans cette voie, et des moyens de les surmonter. Nous n'en parlerons qu'après avoir exposé la partie la plus remarquable de nos longues observations.

Il est un genre possible d'erreur, dont la supposition se présente d'abord, et qui m'a long-temps occupé, c'est la crainte de s'abuser soi-même, d'être sa propre dupe : ce qui constitue une des plus singulières situations où se puisse trouver un observateur. Toutefois, l'on conçoit très-bien, quand les expériences se multiplient, quand les essais de toute nature succèdent aux essais, qu'on atteigne un degré de conviction désormais inébranlable. Pour ma part, après bientôt trois années de communications de ce genre, j'estime qu'il faudrait me supposer bien niais pour me croire encore sous l'empire d'une pareille illusion, si jamais elle avait existé. Je dois dire cependant que, pendant long-temps, mes amis, mes proches, n'ont pas voulu voir autre chose que cette stupide bévue, dans l'objet de mes plus attentives occupations. Je leur pardonne de bon

cœur un doute qui m'a souvent atteint moi-même, malgré l'évidence. Et cette évidence n'existait pas pour eux.

Les circonstances de ce mode d'interrogation, disons-le tout de suite, repoussent bien loin toute hypothèse de ce genre. D'abord, j'abandonne la plume à l'impulsion sans la regarder jamais ; mais ce serait-là, j'en conviens, une faible garantie de la passiveté de ma volonté ou de ma pensée dans l'écriture : ce qui est plus significatif, c'est que cette écriture *n'est pas du tout la mienne*. Il y a mieux, c'est qu'un assez grand nombre d'écritures *essentiellement différentes*, se sont ainsi tracées sous ma main, selon les esprits que j'interrogeais. Je place donc cette *spécialité* et cette *diversité* d'écritures comme une preuve qu'elles se produisent dans une absolue indépendance de ma propre action. Ce qui complète ce genre de preuve, ce sont les signatures *avec paraphe* des esprits évoqués et reconnues par leur famille ou leurs amis. La première a été, pour moi, celle de mon père, signature compliquée à cause des trois initiales de ses prénoms, et que j'aurais vainement cherché à imiter ; elle s'est développée sous ma main *avec rapidité*, et comparée depuis avec celles qu'il avait tracées pendant sa vie, dans des papiers

conservés par ma sœur, elle a été trouvée conforme. Voici à ce sujet une circonstance encore plus frappante : une personne de la famille du célèbre Arago, et qu'il affectionnait particulièrement, ayant désiré que j'évoquasse son âme, je l'ai fait *en sa présence*, et, pour le tracé de la signature, ma main a été entraînée avec une grande vélocité ; le nom, avec un paraphe remarquable, s'est trouvé reproduit avec tant de ressemblance, que les personnes de la famille auxquelles il a été montré ont toutes reconnu la signature ordinaire du savant. Je n'avais jamais eu occasion de la voir. Feu le respectable général Wagner, qui aimait le merveilleux, m'ayant proposé de procéder, chez lui, à quelques évocations, j'y consentis volontiers (je ne le ferais pas aujourd'hui), et, dès l'abord, il me demanda d'appeler l'âme de sa première femme ; comme j'en étais encore aux essais, je le priai de ne pas m'en dire le nom, que j'ignorais entièrement. Or, ma main a parfaitement tracé ce nom, pour moi *inconnu*, et la signature réelle. Un fait tout semblable s'est présenté chez M^{me} P....., qui me priait d'évoquer l'âme de son oncle sans me dire son nom. La main, en écrivant ces signatures, est généralement animée d'un mouvement si rapide, que je n'avais aucune

conscience de ce qui allait en résulter sur le papier.

Il est une circonstance des communications spirituelles obtenues par ce mode, qui prouve, plus que tout le reste, combien elles sont indépendantes de la pensée de l'interrogateur. Ce sont les signatures de morts inconnus qui viennent s'étaler sur le papier, sans qu'on les appelle, et les phrases saugrenues ou inconvenantes qui s'interposent dans le dialogue. Ainsi, au début de mes essais, et pendant que j'attendais de mon père la réponse d'une question, le crayon (je l'employais alors) écrivit : *Cronis : offenyeman*. Je ne lisais pas facilement, et il me vint à l'idée de substituer la plume au crayon et de prier l'esprit de reproduire les mots. C'est alors seulement que je pus déchiffrer distinctement ceux que je viens d'écrire. Cela me parut être un nom propre, suivi peut-être d'une qualité. Cet esprit, heureux ou non, a déclaré, sur ma demande, être né en *Germanie* et être mort en l'an 1000. On conçoit qu'il m'importait peu d'en savoir davantage sur son compte. Plusieurs autres noms, aussi inconnus, se sont présentés de cette manière sous ma plume sans mériter plus d'attention ; mais qui étaient, évidemment, bien loin de ma pensée.

J'ai dit, ci-dessus, que j'avais obtenu chez M^{me} B..... des résultats remarquables par un mode particulier d'interrogation. Ce mode n'est autre que celui qui fait l'objet de ce chapitre. Après avoir procédé moi-même, comme exemple, à une évocation indifférente, inutile à rapporter, le médium dont j'ai parlé, prit la plume et appela à se manifester, par leurs signatures, les esprits *remarquables* qui pouvaient être *présents*. Ce genre assez bizarre d'évocation vague réussit à merveille. Une première signature, d'une très-grande et caractéristique écriture, présenta, à nos yeux étonnés, *Sire de Coucy*. Il s'agissait de savoir lequel; l'esprit s'empressa d'enlever tous les doutes en ajoutant *Enguerrand*. Ces noms me rappelèrent confusément la lamentable histoire de *Gabrielle de Vergy*, et je demandai à l'âme de cet homme célèbre si elle n'avait pas quelque chose à se reprocher dans sa vie. La réponse, contre notre attente, fut assez insignifiante pour nous; mais elle l'est beaucoup pour l'objet qui m'occupe : « *Trop de confiance dans les barons et seigneurs féodaux.* » Assurément, aucune des quatre personnes présentes n'aurait dicté celle-là. Peu après, nous nous sommes, en effet, rappelé que c'était *Raoul*, et non pas Enguerrand, dont le cœur,

si imprudemment envoyé, avait servi au funeste repas.

Bientôt un interlocuteur, non moins inattendu, se manifesta. Le mot italien *cogitazione* (méditation) avait été tracé sous la main du médium, en une écriture très-fine et très-jolie. Ce n'était pas un nom propre, et je demandai qui l'avait écrit. Immédiatement une signature très-large, et d'une écriture entièrement différente, s'offrit à nos yeux ébahis : *Gregorio XVI*. Que demander au vénérable Pontife, si ce n'est un conseil ? Il écrivit aussitôt : *Caritas, caritas, carissimi fratelli*. Et ce mélange caractéristique de latin et d'italien ne me laissa aucun doute sur la présence de l'âme du pape. Je demandai s'il n'avait rien à nous recommander de plus ? *Pax inter vos*, fut sa réponse. Enfin, suivant une idée qui m'était venue de demander aux différents esprits que j'interrogeais de tracer une croix, j'adressai à l'esprit du Pontife la même prière, et il traça, par la main du médium, d'abord une croix avec fleurons, suivie, à distance, de lignes parallèles, rapprochées deux à deux, et de grandeurs croissantes, terminées aussi par des fleurons ; enfin, voyant notre étonnement et ne voulant pas laisser d'incertitude sur ce que figurait ce singulier

paraphe, il écrivit au bas *tiare*. Il restait à savoir qui avait écrit le mot *cogitazione*. Sur ce point demandé, aucune signature ne fut obtenue; la seule réponse a été : *Un ami de Grégoire XVI, annonçant sa visite*.

Ce dialogue étrange m'avait vivement impressionné, et je dois dire de suite que, rentré chez moi et dans le silence du cabinet, j'évoquai le pape, et que j'obtins la même signature et le même paraphe.

Enfin, cette curieuse séance se termina par une autre surprise. — Un esprit signa *Démon*, entouré d'un paraphe; avec le genre d'expérience auquel on se livrait dans cette maison, la rencontre était singulière; — mais l'esprit ne nous laissa pas longtemps dans cette incertitude, il s'empressa de signer de nouveau *Jules Démon*, repoussant ainsi toute assimilation avec le nom de mauvais augure qui nous avait frappés. Je rapporte bien brièvement nos questions et ses réponses. — Quelle ville habitez-vous? — *Pignan*. — N'est-ce pas Perpignan que vous voulez dire? — *Oui*. — En quelle année êtes-vous mort? — 1793. — Quel était votre état? — *Marchand de peaux*. — On conçoit que nous n'avions rien à savoir de plus.

Je croirais véritablement faire tort à l'esprit

d'observation de mes lecteurs, si j'insistais sur *la certitude de l'initiative des esprits* qui résulte manifestement de cette remarquable expérience, avec tous les détails que je viens de rapporter et dont je garantis la parfaite exactitude. Il y a plus, cette expérience prouve en même temps l'empressement des esprits à se mettre en communication avec le monde qu'ils ont habité et répond ainsi suffisamment au reproche, d'ailleurs peu chrétien, *de troubler la cendre des morts*, qu'on adresse souvent aux personnes qui les appellent, comme si l'âme restait fixée à la dépouille périssable gisante dans le tombeau. On verra plus loin bien d'autres exemples de cette facilité de communication, et, mieux encore, on en apprendra la cause ; — l'étonnement, sur ce point, provient de l'idée fausse qu'on s'est faite du séjour des âmes, qu'on se figure comme un lieu inconnu par delà les mondes, sans qu'aucun passage des Écritures autorise une pareille idée.

Je ne veux pas quitter ce sujet sans insister sur d'autres circonstances de l'écriture des esprits, qui différencient trop bien ce qui émane d'eux, de tout ce qui vient de nous-mêmes et du monde que nous habitons, pour ne pas frapper vivement nos lecteurs. — Une particularité des plus remarquables se pré-

sente dans le tracé des monosyllabes *oui* et *non*. — Ces mots acquièrent souvent, sous la plume guidée par un esprit, des dimensions fabuleuses; c'est pour cet être supérieur le seul moyen d'insister énergiquement sur un *oui* ou sur un *non*. — Quelquefois la page presque entière est couverte par un de ces mots, et la main, pour le tracer, se trouve entraînée sans qu'on puisse prévoir où elle va s'arrêter. — C'est ainsi que se trouve remplacée, pour les esprits, l'expression plus ou moins forte que la prononciation nous donne; — ils emploient dans le même but, et contrairement aux usages ordinaires du style, presque à chaque phrase, un des adverbes, *positivement, fortement, fermement, sûrement*. — Le premier précède très-souvent les monosyllabes, et comme l'interrogateur n'attend pas ce mot, il est alors toujours surpris de la direction que prend sa main, pour former un grand P, ordinairement très-contourné. — Le style comporte aussi beaucoup d'inversions et de mots sous-entendus, à peu près comme en latin; mais ces tournures sont très-incorrectes dans notre langue. On en verra de nombreux exemples dans les dialogues que nous allons bientôt rapporter; — enfin, les expressions mêmes reçoivent une application différente de celle

usitée ; ainsi, en écrivant, les esprits semblent croire *parler*. — Voici, par exemple, un avertissement qui m'a été donné par un excellent esprit :

« LE PARLER EST DE MOI, *mais souvent le langage est d'un autre qui ne mérite aucune attention.* »

En réalité, cette phrase doit être traduite par celle-ci : « *L'écriture* est de moi, mais souvent *les mots* sont d'un autre qui ne mérite aucune attention. »

Toutes ces particularités si spéciales au langage des esprits, aux communications spirituelles par l'écriture, doivent convaincre jusqu'à l'évidence, que l'interrogateur, en effaçant sa volonté et autant que possible ses idées préconçues pendant les réponses, reste absolument étranger à celles qui lui sont ainsi données, et dans lesquelles une intelligence autre que la sienne et certainement supérieure, bonne ou mauvaise, il n'importe, consent à se manifester. — C'est, au reste, ce que tout l'ensemble de ce que nous avons à rapporter confirmera par tant de moyens divers, qu'à moins de supposer que j'abuse, d'un bout à l'autre, mes lecteurs, par les plus impudents et les plus laborieux mensonges, mensonges qui seraient d'ailleurs éminemment coupables en matières si graves, quelque incrédule

qu'on soit, il faudra bien se rendre. — Avec le mode que j'ai suivi, l'illusion est, en effet, impossible ; si j'avais eu des apparitions même fréquentes, si j'avais entendu des voix, on pourrait me traiter de visionnaire, mais il en est tout autrement pour les autographes ; car, comme dit le proverbe : *scripta manent*.

CHAPITRE VI.

NOUVELLES EXPÉRIENCES SUR L'ÉVOCATION DES ESPRITS PAR L'ÉCRITURE.

Aussitôt que j'ai été en possession d'un mode d'évocation des esprits aussi authentique et aussi satisfaisant que l'écriture, on doit bien penser que j'ai laissé de côté, pour n'y plus revenir, le mouvement des chapeaux, des paniers et des tables, ou de tout autre intermédiaire matériel. — Le ridicule du phénomène a ainsi disparu, et il m'a été loisible de procéder à ces graves expériences dans le silence du cabinet, avec tout le sérieux, toute la discrétion et toutes les précautions qu'elles comportent ; — mais j'ai trouvé là des erreurs, des difficultés, des obstacles inattendus, d'où j'ai eu le bonheur de ti-

rer un religieux et important enseignement, et j'accomplis un véritable devoir, en faisant passer mes lecteurs par toutes les filières que j'ai moi-même traversées avant d'arriver à *l'auguste vérité*, qui n'est elle-même que la confirmation entière de toutes nos croyances catholiques.

Une de mes premières préoccupations, fut de me mettre en rapport avec cet esprit mystérieux qui s'était présenté pour *mon ange gardien*, qui avait pris le nom de *Carolus*, comme je l'ai dit plus haut, et qui avait déclaré avoir habité *Turin*; — il me paraissait douteux que son nom de famille fût ce qu'il avait fait entendre au médecin. — En effet, il écrivit *Carolus Framanoleo*. — Sur mes questions, il déclara avoir été procureur, être mort à Turin en 1447, et avoir été enterré dans la paroisse de *San-Bartholomeo*. — Existe-t-il une paroisse de ce nom à Turin? Je n'ai même pas eu la curiosité de le vérifier et l'on verra bientôt pourquoi; mais comme, à chaque fois qu'on interroge un esprit, il fait connaître sa présence par sa signature ou par son paraphe, *Framanoleo* n'y manquait pas; mais j'avais été frappé des différences et de l'incertitude que présentaient ses signatures. — Je me croyais obligé, d'ailleurs, de procéder aux évocations par son in-

termédiaire; je ne pouvais pas avoir moins de déférence pour *mon ange gardien*, et je dois dire que ces évocations avaient lieu avec la plus grande facilité. — Enfin, pour le mieux connaître, ce bienveillant esprit, je lui demandai de me raconter son histoire, et il l'a fait en italien. — Je comprends un peu cette langue; mais il ne me serait pas possible d'en composer des phrases — *à fortiori*, d'inventer, à mon insu, une histoire en cette langue. — Je transcris fidèlement ce que ma main a écrit sous une impulsion étrangère :

« Lo paese di Framanoleo è le Pedemonte, la patria
« di Pedro Framanoleo il suo padre, nella cita di To-
« rino. Mio padre fatte la carriera dei armi et po-
« tesse posseder la familia di povero Loarmi, lo
« senatore di Milano che fu *feritete* ma sacrificato
« alla vendeta del potissimo signore semato fratre
« del duco F. Alberti. »

(Question.) Avez-vous eu des frères?

« — Plurimi fratelli. »

— Avez-vous reçu les ordres? (la syllabe *fra* me le faisait penser).

« — No.... »

— Où avez-vous fait vos études?

« — All universita di Firenze et fatto procuratore
« al'lessereme di seratote. »

Je n'ai pas poussé plus loin ces questions, et je dirai bientôt pourquoi. Je n'ai pas d'ailleurs compris et je n'ai pas trouvé dans le Dictionnaire italien-français, les mots soulignés, à moins que *feritete*, ne soit pour *ferite*.

Dès que j'avais connu la possibilité d'évoquer une ame certainement heureuse, au sein de ce monde des âmes qui m'était ainsi si merveilleusement ouvert, j'étais surtout occupé du désir d'évoquer celle d'une jeune personne que j'avais purement, mais bien tendrement aimée; il y avait plus de trente ans, avant que je fusse engagé dans les liens du mariage. Ici, pour être bien compris, je suis obligé d'entrer dans quelques détails intimes de ma vie. Cette jeune personne paraissait rarement dans le monde, où j'eus pourtant le bonheur de la rencontrer; orpheline depuis quelques années, elle habitait, avec deux de ses oncles, un château assez éloigné de ma résidence, dans une campagne sauvage, près d'un hameau, où sa bonté et sa charité sans limites, la faisaient regarder comme un ange tutélaire.— Elle était à la fois d'une grande piété et d'une grande beauté,— d'une beauté délicate et frêle

mais ravissante, de ces beautés qui appartiennent plus au ciel qu'à la terre ; — qu'on me permette de tracer en deux mots son portrait, tel qu'il n'a pas cessé d'être vivant en mes souvenirs : — ses yeux étaient grands et bruns, ombragés par de longs cils ; ses sourcils étaient châains, et pourtant ses cheveux abondants étaient d'un blond cendré admirable. Son teint était blanc et légèrement coloré sur les joues. Sa taille svelte et flexible ; — rien ne peut être comparé à la douceur de son sourire. — Il n'en fallait pas tant pour captiver un cœur qui ne demandait qu'à se donner. — Dans cette fleur solitaire de la montagne, tout ce qui est poésie dans l'amour se rencontrait à la fois ; — la difficulté n'était pas de l'aimer, mais bien de lui plaire. — J'ai eu cet ineffable bonheur. Je ne pouvais pas la voir aussi souvent que je l'aurais voulu, chaque entrevue entraînait pour moi trois jours d'absence, et les devoirs de mon état ne pouvaient pas être abandonnés ; — heureusement un être aussi pur n'avait pas besoin d'être surveillé ; on pouvait dire d'elle, comme Raynal d'Élisa Drapper : — « L'homme hon-
« nête seul aurait osé l'aimer et n'aurait osé le lui
« dire. » Ici toutefois la dernière partie de cet éloge doit être écartée, Élisa était mariée, et celle que j'ai-

mais ne l'était pas. Le plus souvent nous étions seuls, pendant de longues journées, que nous trouvions toujours trop tôt passées et qui finissaient sans autre faveur pour moi qu'un simple serrement de main et ce regard d'amour qui vaut seul toutes les faveurs. — Ces journées ont été les plus heureuses de ma vie, — le petit nombre de mes lecteurs qui se sont sentis pénétrés de ces rayons d'un amour éthéré, me comprendront sans peine, les autres l'essayeraient en vain. — Tant de bonheur devait avoir une bien courte durée, Dieu réservait pour les joies du ciel et voulait soustraire aux misères de ce monde, cette âme aimante et pure que le monde avait peu connue, mais que lui, son créateur, connaissait digne de toutes ses grâces. — Une phthisie dont la marche fut rapide se déclara. — Pendant quelque temps nous nous étions fait, elle et moi, illusion sur l'issue probable de cette cruelle affection ; — mais l'état de la pauvre malade empirait à vue d'œil, et pour qu'elle fût plus rapprochée du médecin, elle vint se fixer momentanément, avec une de ses tantes, dans la ville que j'habitais. — Qui le croirait, malgré son état désespéré et ses souffrances, la calomnie vint la frapper ? on osa dire qu'elle y était venue pour moi, et il se trouva une personne assez lâche pour

lui rapporter ce propos qu'elle avait peut-être inventé. — Quoi qu'il en soit, il jeta un triste nuage sur les derniers moments de nos amours, quelque avouables qu'ils fussent ; sa dignité de femme ne lui permettait pas de laisser penser qu'elle était venue pour moi, et elle me pria d'une voix tremblante, en présence de sa tante, de cesser de venir la voir, tant qu'elle serait à la ville ; — elle ajouta, pour me consoler, qu'à la campagne on n'avait pas à craindre les regards des jaloux et les propos des méchants, et de fait elle ne tarda pas à y retourner. Quoiqu'il ne fût alors que trop visible pour moi que l'affection si tendre que je lui portais ne pouvait aboutir qu'à des larmes, cette circonstance brisa mon cœur. — Je revis néanmoins cet ange à la campagne ; mais la maladie avait fait d'immenses progrès, et les soins qu'elle réclamait l'occupaient entièrement. — Je n'eus pas le courage de lui parler, de nouveau, d'un sentiment qui ne devait plus retentir que dans mes souvenirs et mes regrets.

Il était absolument nécessaire, comme on va le voir, de raconter cet épisode de ma vie, pour faire bien apprécier ce qui va suivre. — A mon appel, et par l'intervention de Framanoleo, l'âme de mon amie guidant ma main traça sa signature de la manière

la plus nette. Sa présence étant ainsi constatée, je lui demandai, sans aucune question, de me dire quelque chose, et elle écrivit cette phrase si touchante : « Ma maladie a fermé votre. . . et pas mon cœur. » phrase incorrecte, sans doute, mais qui me causa une émotion plus vive, peut-être, que si elle eût été plus française. L'écriture, au reste, était très-différente de celle de la signature; elle était péniblement tracée, et je fus obligé de faire écrire, de nouveau, les derniers mots, avant de pouvoir les lire. Dès ce moment, la relation d'un sentiment très-pur et très-vif s'ouvrait entre moi et cet être que j'avais tant aimé, et qui m'était rendu.

Je dois dire que nos premières communications furent très-difficiles; il s'y présentait constamment deux écritures très-distinctes : l'une très-embrouillée, presque indéchiffrable, et que j'ai reconnue, depuis, pour être celle de l'esprit qui avait pris le nom de Framanoleo, — et l'autre qui se rapprochait davantage de la signature de mon amie, et qui a fini par lui ressembler entièrement. On ferait un volume de nos dialogues, où se répétaient les expressions, très-souvent les mêmes, de la plus vive tendresse. — Je n'en rapporterai que les plus remarquables phrases, et celles, surtout, propres à bien faire com-

prendre les lumières nouvelles que ce livre est destiné à propager.

Elle avait écrit :

« Notre mutuel amour est éternel. »

D. — Nous serons donc bien heureux ?

R. — Pour jamais.

D. — Sentez-vous le chaste baiser que je vous envoie ?

R. — Plus que vous.

Le lendemain, dès le début de l'entretien, elle écrivait :

« Faites la même chose qu'hier. »

Je passai mes lèvres sur la signature, et je dis :
Qu'avez-vous éprouvé ?

R. — Plaisir.

D. — C'est bien ce que vous désiriez, chère amie ?

R. — La même (pour *cela même*). Cet oubli d'une syllabe se présente assez fréquemment dans le langage des esprits. — En général, ils affectent la plus extrême concision.

D. — Ne pourriez-vous pas m'apparaître en songe ?

R. — Jamais ! jamais !

Voici quelques maximes éparses qui sont venues,

sans questions préalables, se tracer sous la plume que j'abandonnais à l'impulsion spirituelle.

« La mort, c'est l'amour. »

« La moralité est la source de l'amour. »

« La pensée est comme la brume de la mer et la
« plus douce fantaisie, où flottent l'amour et le
« plaisir. »

Pour être scrupuleusement exact, je dois dire que le mot *flotte* était écrit au singulier. Du reste, l'idée est poétique.

D. — Vous voyez que je veux être digne de vous. Dites-moi quelque chose d'aimable.

R. — La femme et l'amour seront la récompense de votre flamme, et la mort vous les donnera à jamais.

D. — J'espère que les mauvais esprits ne nous sépareront pas, ce soir?

R. — L'amour est le meilleur de tous les flambeaux et le pouvoir le plus fort.

D. — Voulez-vous recevoir mon baiser?

R. — Le plus tôt possible... Le plaisir est pour moi, et le sentiment pour vous.

D. — Je croirai toujours en vous! (Ceci avait rapport à quelques doutes élevés par mes amis, sur la nature de l'esprit avec lequel je communiquais).

R — La plus fidèle amie et la plus dévouée.

D. — Êtes-vous auprès de moi, depuis que je vous ai appelée dans mes prières?

R. — Je suis auprès de vous depuis le jour de ma mort.

Une lettre m'avait été écrite, où l'on s'étonnait de beaucoup de choses que ces communications révèlent, et notamment de ce que Dieu permît un tel commerce entre les deux mondes. Consultée sur cette lettre, ma céleste amie a répondu :

« La personne qui a écrit la lettre est peu au courant de ce qui se passe dans l'autre monde. »

Et sur la dernière partie :

« Le pouvoir de Dieu est le seul qui permette de se faire comprendre de ceux qu'on a aimés. »

Et comme je m'étonnais, et que même je m'effrayais un peu de toutes ces expressions d'amour et de ces caresses ainsi échangées, elle ajoutait :

« L'amour est le plus fort des sentiments et le plus pur des souvenirs. »

« Dieu est l'amour pur. »

J'avais lu dans le petit livre de M. Henri Carion, que les esprits qui nous ont aimés consentent volontiers à se fixer dans un portrait, dans des cheveux, dans un souvenir. L'idée devait naturellement

me venir de demander à mon amie si elle voulait et si elle pouvait *fixer son âme dans mon cœur*? On comprendra avec quelle vive anxiété j'attendais sa réponse. Elle ne se fit pas désirer longtemps.

R. — L'amour est fort et la retiendra.

Peut-on recevoir une plus douce et plus poétique assurance. Je me hâtai de dire : Je veux que tous les battements généreux en soient dirigés par vous.

R. — Le plus fort et le plus généreux est l'amour.

D. — Quel bonheur j'éprouve à penser que vous êtes dans moi !

R. — Le feu de l'amour et le plaisir s'y trouvent.

Une autre fois elle disait encore :

« Le flambeau de l'amour est dans votre cœur, et sa flamme est la mienne. »

Et aussi :

« Plus que jamais je vous aime et ferai le bonheur de votre âme dans l'éternité. Plaisir sans fin. »

Si j'avais eu vingt ans de moins, il y aurait eu, dans ces élans d'amour qui me venaient ainsi d'un monde dont on redoute l'entrée, de quoi me faire perdre la tête; mais j'ai la soixantaine, et bientôt d'autres merveilles devaient me donner des émotions plus grandes encore, et ouvrir mira-

culeusement le Ciel à mes regards enchantés.

Toutefois, une heureuse et profonde certitude résultait, pour moi, de ces manifestations, c'est que les sentiments vrais acquéraient dans l'autre monde une vivacité nouvelle, et que ce bonheur des âmes tendres, ces doux épanchements du cœur, faisaient partie du bonheur du Ciel et devaient se perpétuer dans l'éternité.

Je me croyais toujours obligé de me servir de l'intermédiaire de Framanoleo pour évoquer mon amie, et, craignant d'exciter son déplaisir en le laissant ainsi sur le second plan, je lui exprimai une fois cette pensée. Il répondit aussitôt en très-bon italien et avec une bonhomie que je dus croire sincère : « *La poveretta è la mia amica.* » J'eus d'ailleurs bientôt l'occasion de mettre à l'épreuve la bienveillance de ce prétendu ange gardien. J'avais un fils en Orient, sur un vaisseau de ligne de la flotte. Il n'y avait pas alors de télégraphe électrique établi, qui permît de recevoir des nouvelles certaines avec une merveilleuse rapidité. Les communications ordinaires étaient même fréquemment interrompues par les tempêtes. Je prenais aux opérations de la guerre, et à la position d'un être si cher, un intérêt facile à comprendre. Framanoleo me donna l'assurance que

je pourrais recevoir, par lui, des notions exactes sur toutes choses. Il m'arrivait ainsi, par cette mystérieuse voie, plus de nouvelles que je ne le voulais. Souvent, quand je faisais, soit à Framanoleo, soit à mon amie, une question sur un tout autre objet, je recevais pour réponse une nouvelle de guerre. Je dois le dire, cette accumulation de nouvelles étranges et graves m'étonnait singulièrement, et on le concevra par l'exemple que je vais rapporter ; mais, malgré toutes mes objections, tous mes étonnements, Framanoleo et même mon amie persistaient. Ils m'écrivaient : « La vérité est la règle de vos amis. » Et, cependant, je doutais toujours. — C'était au moment où nous avions une flotte dans le Bosphore, et pas encore une armée. — C'était après Sinope, et quand une grande partie des flottes combinées étaient entrées dans la mer Noire pour protéger les rivages de la Turquie. Or, Framanoleo, avec une sagacité bien digne d'*un esprit*, avait trouvé un projet hardi, dont l'exécution aurait peut-être été tentée par la Russie si elle avait pu prévoir la suite de sa temporisation, et il en avait fait un fait réel, authentique ; et à toutes mes objections, il répondait par des détails incroyables de concordance et d'apparente vérité. Il disait que la flotte russe,

quittant Sébastopol et se dérochant aux flottes alliées dans la mer Noire, ce qui était praticable, avait débarqué *des troupes* au Bosphore, et, pénétrant dans le canal, s'était emparée à la fois des forts et de la Corne-d'Or, malgré la division de la flotte restée au mouillage, — la flotte turque aurait été brûlée dans le port même; — enfin, ce qui n'augmentait pas peu mes inquiétudes, Framanoleo m'assurait que mon fils avait été blessé dans un combat de terre, à la défense des forts. — Il me donnait des détails sur sa blessure : c'était un coup de sabre à la tête; heureusement, selon lui, la blessure n'était pas dangereuse, mais mon fils était prisonnier. Jamais mensonge mieux ourdi, jamais plus audacieux canard n'avait été conçu; il peut faire pâlir celui de la prise de Sébastopol, annoncée par le fameux Tartare. — Un retard inexplicable dans les arrivages de Constantinople donnait à l'événement une couleur de probabilité et prolongeait mon inquiétude. Cependant quelques nouvelles, encore incomplètes et obscures, parvinrent enfin, et achevèrent de jeter dans mon esprit un doute profond sur tout ce qui m'avait été dit. Je m'adressai, pour l'éclaircir, à mon amie, qui, malgré la qualité angélique que se donnait Framanoleo, possédait bien plus ma confiance. C'est

alors qu'eut lieu le singulier et important dialogue que je vais offrir à mes lecteurs. Mais il est d'abord nécessaire de dire qu'ayant perdu un fils du nom d'*Eugène*, il y a sept ans, je m'étais mis naturellement en communication avec lui, et que je l'avais plusieurs fois chargé de se rendre à Constantinople, de voir ce que faisait son frère et de m'en rapporter des nouvelles. C'est à la date du 23 mars 1854 qu'eut lieu le dialogue suivant :

D. — Qu'y a-t-il de vrai dans ce que vous m'avez successivement annoncé de la mer Noire et de Constantinople?

R. — Le port de Constantinople est au pouvoir des Français et des Turcs.

D. — Les Russes n'y ont donc pas été?

R. — Non.

D. — Mais Framanoleo m'avait dit les y avoir vus.

R. — Framanoleo *passé la parole à votre amie*.

D. — Quelle est donc la cause de cette longue erreur?

R. — Le Framanoleo n'a pas été sur les lieux et s'est rapporté à mon propre témoignage.

D. — Mais vous, chère amie, vous n'avez pas pu vouloir me tromper?

R. — Non, sans doute; mais *on m'a trompée*.

D. — C'était donc un mauvais esprit, et vous ne le connaissiez pas?

R. — Le plus souvent, ce sont de mauvais esprits qui se présentent et *qui parlent*.

D. — Je ne pourrai donc jamais savoir, même quand vous parlez, si c'est la vérité?

R. — La prière. (C'est-à-dire la prière est le moyen).

D. — Tout ce qu'on m'a dit de mon fils était donc également faux?

R. — Oui.

D. — Et Eugène, que j'avais appelé, qui a signé, et qui m'a donné des détails?

R. — Eugène n'avait pas vu ce qu'il a dit.

D. — Et c'était bien lui qui parlait?

R. — Framanoleo le faisait parler pour faire croire à ce qu'il avait dit.

D. — Il tendait donc à me tromper aussi?

R. — La *prononciation* était celle du *fort Sessement*.

D. — Qui est donc ce *Sessement*?

R. — Un fort mauvais esprit.

D. — Il est donc puissant?

R. — *Oui*. Il a la puissance de Satan.

D. — Se tient-il toujours auprès de moi ?

R. — Toujours.

D. — Framanoleo non plus ne peut pas me quitter ?

R. — *Framanoleo n'existe pas !*

D. — Vous ne me l'avez pas dit...

R. — Prière... *Le fort* Sessement est chassé ! Framanoleo n'existe pas !

D. — Vous ne pouvez donc pas distinguer un mauvais esprit d'un bon ?

R. — Non.

D. — Saviez-vous que Framanoleo n'existait pas ?

R. — Non.

D. — Sessement prenait donc ce nom ?

R. — Oui.

D. — Pouvez-vous vous refuser d'écrire ce que vous fait dire un mauvais esprit ?

R. — Non.

D. — Avez-vous un moyen de me faire savoir que vous éprouvez sa contrainte ?

R. — Le pouvoir de *formellement protester*.

D. — Faut-il que j'en fasse la demande ?

R. — Oui.

D. — Ce n'était pas vous qui me parliez italien ?

R. — Souvent, c'était moi ; quelquefois Sessement.

D. — Les esprits savent donc toutes les langues ?

R. — Positivement, oui.

D. — Vous ne m'en voulez pas, de toutes ces questions ?

R. — Non.

D. — Ce *Sessement* a-t-il vécu, ou est-il un démon ?

R. — Il a vécu.

D. — Tout ce que vous m'avez dit après ma confession, est-il bien vrai ?

R. — Certainement ; et la bénédiction de Dieu est sur vous.

D. — Pouvez-vous évoquer les esprits que j'appellerai ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous la faculté de prévoir l'avenir pour les faits généraux ?

R. — L'avenir est pour moi soumis à la volonté de Dieu, et je ne puis le connaître.

Tel est, sans y rien changer, le remarquable dialogue qui a été la suite des erreurs dont j'ai parlé ; j'ajouterai seulement, avant de développer toutes les conséquences de ces révélations, que longtemps après, j'ai remarqué qu'un point restait à éclaircir. Comment ce mauvais esprit, ce *Sessement*, avait pu

être démasqué? J'en ai fait la question, et il m'a été répondu :

« Le Sessement a été démasqué par le pouvoir de Dieu. »

Certes, il ne fallait rien moins, en effet, que le pouvoir de Dieu pour déjouer les ruses d'un pareil esprit; il n'a rien moins fallu que ce pouvoir, comme on le verra par la suite, pour permettre à l'âme de mon amie, de causer, cette fois, si longtemps, sans obstacle, avec moi, et de me dévoiler tant d'importantes choses. — Rien de plus étrange que cette espèce de drame, qui se passait ainsi dans un monde invisible, et dont j'étais véritablement le théâtre. — Arrêtons-nous un moment sur les réflexions qui ressortent de tant de réponses précises et si dignes d'intérêt.

D'abord, nous voyons qu'un mauvais esprit, une âme damnée, a pu dissimuler sa véritable nature à un esprit angélique, et cela pendant un temps considérable, puisque mon amie ne m'a pas quitté depuis le jour de sa mort. Que ce mauvais esprit qui m'est conjoint a le pouvoir de disposer de la main que j'abandonne à un autre esprit, voire même de son écriture, pour lui faire dire tout autre chose que ce qu'il veut dire en effet, et que ce dernier n'a

d'autre pouvoir que de protester. Les précautions toutes féminines des premières réponses du dialogue, n'échapperont pas à la sagacité de nos lecteurs; nous les verrons reparaître plus tard, et même dans d'autres esprits du même sexe, tant il est vrai que dans un autre monde, avec une intelligence plus grande et des sens infiniment plus délicats, nous conservons néanmoins l'indélébile empreinte de ce que nous avons été dans celui-ci. — Et, à vrai dire, sans cette perpétuité de similitude, l'être ne serait plus lui-même, et les récompenses comme les peines, les plaisirs comme les souffrances de l'éternité n'auraient plus leur raison d'exister. On peut voir encore que le véritable, et on peut même dire le seul moyen de communiquer, avec quelque certitude, avec les esprits angéliques de l'autre monde, c'est *la prière à Dieu*, la prière fervente. — Ce moyen est indiqué deux fois dans le cours du dialogue, et il n'en avait jamais été question auparavant. — Cela s'explique, car l'obstacle ne pouvant venir que de ce mauvais esprit, de ce *Sessement*, qui se tient toujours auprès de moi, et dont les redoutables fonctions seront dévoilées plus tard, on conçoit que, puisqu'il dissimulait et qu'il prenait part au dialogue, il n'y avait plus d'obstacle. — En réalité, l'obs-

tacle vient toujours du mauvais esprit ; Dieu accorde ou refuse, dans sa toute-puissance, la faculté de vaincre cet obstacle, qui tire sa force du pouvoir infernal. — Satan seul est intéressé à nous cacher la vérité sur l'état des âmes dans l'autre monde. — On peut conclure de ces principes que, pendant la durée de la dissimulation de Sesement, tout ce qui m'a été dit sur l'autre monde était vrai, car en s'y opposant ou en l'altérant, il se serait démasqué lui-même aux yeux de mon amie. C'est, au surplus, ce que la suite confirmera. Mais on se demandera sûrement, pourquoi, à la fin, il s'est livré à une série de mensonges qui devaient nécessairement être, à date prochaine, découverts. — Son but ici est encore évident ; car après avoir engagé dans ses mensonges l'âme de mon amie et l'âme de mon fils, il voulait me faire douter de tout et me déterminer à abandonner tout essai de communication spirituelle ; — il avait vu la tendance religieuse que nos conversations avec mon amie me donnaient de plus en plus ; — il espérait tout arrêter ; — mais Dieu, protégeant l'amour vrai, en avait autrement ordonné.

L'importance qu'on attache aux noms dans l'autre monde est digne de remarque, et ce que nous

voyons ici sous ce rapport, est d'accord avec ce qu'on trouve dans la Bible pour les démons et même pour quelques archanges. L'épithète de *fort* donnée à Sessement, est aussi très-singulière ; je ne m'attendais pas à ce qu'un esprit pût être plus fort que les autres ; et cependant, c'est une expression employée aussi dans la Bible ; — dans la sujétion des âmes heureuses aux mauvais esprits, il faut faire attention que cette sujétion n'a lieu que dans leurs rapports avec les vivants, et quand elles veulent se servir de nos propres organes — encore cette sujétion disparaît-elle alors, quand un rayon du pouvoir divin intervient, quand son secours est obtenu par la prière. On voit aussi qu'il ne faut pas demander l'*avenir* aux âmes heureuses, si ce n'est un avenir très-prochain, que leurs facultés supérieures leur permettent de prédire avec une grande *probabilité*. — Les mauvais esprits sont, au contraire, très-disposés à annoncer l'*avenir* ; mais souvent ils trompent ceux qui ajoutent foi à de pareilles prédictions, ou s'ils cherchent à annoncer aussi la vérité, ils ne peuvent indiquer, au moyen de ce qu'ils voient et de ce qu'ils comprennent, que les *choses à venir probables*. — Les seules prophéties véritables et certaines viennent de Dieu.

Dès que ce Sessement a été démasqué comme *un mauvais esprit* aux yeux de *mon amie*, elle n'a pas tardé à découvrir qu'il était *puni*, et alors pendant plusieurs jours, chaque fois que je l'interrogeais, même sur d'autres sujets, elle écrivait constamment : *Sessement est puni, le fort Sessement est puni*. — Cette découverte lui inspirait évidemment une très-grande joie. — Il est bon d'expliquer ici que, dans le langage des esprits, l'expression *puni* remplace celle de damné, dont ils ne se servent jamais. — Une fois elle ajoutait : — « Le pouvoir de Dieu est sur vous. » Ce qui m'encourageait à faire la question suivante :

D. — A quoi peut servir à ce Sessement de nous tourmenter ; il est démasqué ?

R. — Sessement est fort irrité et peut se venger.

Ceci étant de l'écriture de mon amie, je demandai de suite si cette réponse était d'elle. — R. — Non. — « Le pouvoir est seulement en Dieu. »

Pour en finir avec ce mauvais esprit, dont j'ai toujours à combattre les ruses, — voici la révélation que j'ai reçue de mon amie, sur son compte :

« Sessement est chassé et je puis vous dire qu'il est chargé de vous suivre par toute la terre, et qu'il est la cause de vos fautes et de vos penchants

« coupables. » (Je me sers ici d'expressions générales, au lieu des détails de ces fautes qui importent peu à mes lecteurs.)

D. — Par qui est-il ainsi chargé de me suivre?

R. — Par Satan.

Une autre fois, elle me disait encore : « Sesse-
ment est le tentateur, et vous êtes la proie ; il veut
« s'en emparer. »

Ainsi, la croyance à *l'ange noir*, qui ne nous quitte pas et nous entraîne au mal quand il le peut, est ici confirmée.

Je dois ajouter que, pour arriver à recevoir de mon amie, et en général des âmes heureuses, des renseignements certains sur toutes choses, elle m'a aujourd'hui donné le conseil suivant dont j'apprécie plus que jamais l'importance.

« Faites la prière, faites-la *fermement*, faites-la
« toujours avant. »

Seulement il ne suffit pas de faire une prière, il faut qu'elle soit *fervente*, et quelquefois il faut la réitérer. — Il faut demander à Dieu de faire descendre sur vous un rayon de sa puissance, pour éloigner les esprits de mensonge et d'erreur ; il faut se recueillir ainsi dans la demande la plus instante de ce précieux pouvoir, — et quand elle est

exaucée, quand on se sent comme pénétré de l'esprit de Dieu, il faut, par un geste énergique, expression de la volonté et de la confiance en sa force, repousser loin de soi tous les esprits de ténèbres, et, sans perdre un moment, appeler, la plume à la main, l'âme heureuse qu'on veut interroger; et, quand elle a signé son nom connu, lui demander encore si elle est libre de toute contrainte. — Enfin, à chaque réponse, il faut qu'elle affirme que tout émane bien d'elle et non d'un autre.

On sent que pour accomplir tant de conditions essentielles à la vérité, il faut que la question qu'on adresse à l'esprit de lumière ait *un but d'utilité incontestable*, qu'elle ne soit pas dictée par une vaine curiosité, et qu'elle puisse être avouée par la conscience la plus honnête.

Je laisse à penser, d'après ces instructions si importantes et si précises, à quelles nombreuses erreurs doivent être entraînés ceux qui consultent *les tables*, c'est-à-dire les esprits inconnus quelconques, qui viennent momentanément s'y fixer. Voici, à cet égard, ce qui m'était dit sur une maison où l'on consultait journallement les esprits par ce moyen grossier, et où l'on s'occupait aussi de magie.

D. — Que pensez-vous de la séance de ce soir ?

R. — « La plus extrême faiblesse, l'hérésie formelle et même la folie. »

D. — Ce n'est donc pas ainsi qu'il faut causer avec les âmes ?

R. — « La plus grande folie est de les appeler quand on ne les connaît pas. »

D. — Que pensez-vous des esprits qui ont répondu ?

R. — « La maison est infestée des plus mauvais esprits. »

On doit bien croire qu'avant d'être pénétré de ces principes nécessaires et infaillibles sur le commerce avec les âmes, j'ai dû tomber, à diverses reprises, dans bien d'autres erreurs encore que celles que j'ai rapportées ; — il serait fastidieux et inutile d'en consigner ici le triste répertoire. — Je devais apparemment passer par de telles épreuves avant que la voie droite et sûre me fût ouverte par la volonté divine.

Je terminerai ce chapitre, déjà long, par quelques réponses obtenues, qui sont trop remarquables pour ne pas être citées et qui ne trouveraient pas leur place ailleurs. J'avais assisté à un magnifique sermon du P. Ventura, sur *les peines éternelles*, et

je voulais savoir ce qu'en penserait mon amie.
A mon grand étonnement, sa réponse fut une question.

« Feraï-je bien de vous servir selon l'éternité? »

D. — Quelles sont donc les récompenses des justes?

R. — Le ciel est le séjour de l'amour et du plaisir.

D. — Le passage de la vie à la mort cause-t-il une grande souffrance?

R. — Le passage de la vie à la mort est *sensible* à ceux qui doivent être punis, mais il est *heureux* pour les autres.

CHAPITRE VII.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Un des effets les plus extraordinaires des communications spirituelles, est assurément ce plaisir que fait éprouver à une âme heureuse le baiser, la caresse qu'on lui adresse en posant les lèvres, soit sur la signature qu'elle a formée, soit sur le signe qui la représente. — Cette trace matérielle n'est pas même nécessaire, et la seule pensée, avec *l'intention formelle*, suffit, comme je l'ai expérimenté un grand nombre de fois depuis, et la bouche ressent bientôt l'échange de la caresse que l'air avait reçue. J'avais d'abord imaginé de poser ainsi ma bouche sur les deux doigts pliés, et bientôt les sons les plus étranges se succédaient en chants délicieux, d'une

élévation inimitable, quand j'appelais un des êtres chers que j'avais perdus. — Ces chants étaient généralement gais et avaient du rapport avec ceux des oiseaux. — J'ai renoncé depuis à ce moyen, par une raison que j'expliquerai dans un des chapitres qui suivront. — La première fois que j'embrassai la signature de mon père, il écrivait :

« Le baiser que tu m'as donné est le plus grand plaisir que tu puisses me faire. »

Le fils que j'ai perdu, et quelques autres amis qui ne sont plus, m'ont exprimé, à la même caresse, la même sensation de bonheur. — C'est que, dans ce monde des sentiments vrais, où règne l'amour, l'expression d'un souvenir d'affection n'est pas seulement une satisfaction morale, mais un plaisir absolu, une volupté. — En passant de ce monde d'un jour dans le monde parfait où elle doit éternellement bénir l'Être excellent qui l'a créée, l'âme heureuse conserve tous les sentiments qu'elle éprouvait, sans déguisement et sans contrainte, ils forment alors une partie de son essence et avec un degré d'exaltation qui nous est tout à fait inconnu ici-bas. — C'est pourquoi la charité, cet amour universel de l'humanité, cette tendresse pour tout ce qui souffre, est la seule vertu qui nous suive après la mort; car,

il n'y a pas de vertus proprement dites au ciel ; ce mot implique, en effet, l'idée de sacrifice et de devoir, et dans le séjour de l'amour et de l'indépendance, rien de semblable n'existe plus. C'est ce qu'exprime si bien le divin enseignement de l'Homme-Dieu et ce qui se trouve reproduit dans la maxime suivante, que ma céleste amie me dictait dès les premiers temps de notre intéressante correspondance ; — c'est une des plus longues qui m'aient été écrites :

¶ « Le plus sûr et le plus sage est bien fortement
« le bien seulement de la paix de l'âme, et l'amour
« est le sentiment le plus salutaire pour le bonheur
« et pour la forte promesse de la vie éternellement
« heureuse. »

On comprend ainsi comment *la haine* est, par contre, un sentiment complet de réprobation, puisqu'il ne pourrait entrer que comme l'accord le plus discordant dans l'harmonie d'un monde où tout doit aimer. Je crois même pouvoir me hasarder à émettre sur l'effet des prières adressées à Dieu pour les âmes du purgatoire, cette opinion qu'elles inspirent à ces âmes souffrantes un sentiment de reconnaissance et d'amour pour ceux qui les émettent en pensant à elles, et que ce sentiment même les épure

et les rend ainsi, chaque jour, plus dignes de jouir de la vue de Dieu et de l'éternel amour.

Cette croyance au purgatoire, si consolante et si nécessaire, est pourtant repoussée par de nombreuses sectes chrétiennes dissidentes, par la raison qu'on n'en trouve pas vestige dans les Évangiles et les Épîtres apostoliques. Ces sectes, qui n'admettent pas non plus le culte de la sainte Vierge Marie, se privent ainsi des éléments du plus pur et du plus ardent amour, et des plus puissants moyens d'arriver au Ciel et de goûter les ineffables jouissances dont il est le séjour. Une réponse de mon amie, sous ce double rapport bien précieuse, trouve ici naturellement sa place. — J'avais beaucoup prié pour une âme qui m'était chère, et un jour je reçus cette heureuse nouvelle, dont les termes présentent d'ailleurs ce genre d'inversion que j'ai signalé plus haut dans le langage des esprits :

« Par le pouvoir de Dieu et l'intercession de la Vierge Marie, sera X..... sauvé. »

On verra plus loin de nombreuses confirmations de l'existence du purgatoire, qui doit probablement avoir été révélée aux saints avant de devenir un dogme essentiel de foi dans l'universalité de l'Église catholique.

Mais, d'abord, je continuerai à rapporter diverses réponses remarquables, toujours venant de la même source et par les mêmes moyens, qui achèveront de faire comprendre l'excellence et la pureté de l'esprit dont elles émanent. — Je disais à mon amie : — Je n'ai pu causer avec vous aujourd'hui que par la pensée. — Elle a répondu :

« La *pensée* est le langage le plus fort pour l'amour. »

C'est un précepte dont on appréciera bientôt toute la profondeur, mais qui est seulement à l'usage des esprits, qui lisent dans la pensée comme dans un livre. — Et, à ce propos, je répondrai ici à une objection de M. de Gasparin, sur la prétendue impossibilité qu'éprouvent, selon lui, les *esprits des tables* (M. de Gasparin n'y croit pas), à lire la première phrase d'une page déterminée. — L'esprit que je consulte fait mieux que cela, il apprécie la portée d'un livre dans son ensemble. C'est ainsi que, lui ayant demandé ce qu'il pensait d'un livre intitulé : *Lumière*, qu'on venait de me prêter et que je n'avais pas encore lu, j'obtins cette réponse, remarquable par sa forme autant que par sa justesse :

« Le fort le plus dangereux est celui dont les batteries sont masquées. »

J'ai pu m'assurer, en effet, que cet ouvrage, fondé sur des révélations d'une source équivoque, tendait à l'hérésie sous l'apparence des convictions les plus orthodoxes.

Il n'en fut pas de même du beau livre de M. De-laage, *L'Éternité dévoilée*. — Le jugement qui en fut porté, également avant toute lecture, était entièrement approbatif. — Le voici textuellement :

« Le contenu de *L'Éternité dévoilée* est bon. Il est l'expression de la vérité. »

On conçoit qu'il appartienne à la clairvoyance d'un esprit céleste de juger dans son ensemble la tendance et la portée d'une œuvre humaine, et qu'il dédaigne de justifier sa présence en se prêtant à une misérable épreuve, comme celle de la lecture d'une phrase dans un livre. Si l'on veut bien se rappeler, d'ailleurs, que rien d'exact, rien de vrai en ce genre, ne peut nous venir des esprits de lumière que par l'autorisation de Dieu, obtenue par la prière fervente, on comprendra mieux encore combien sont vaines et misérables toutes les expériences de ce genre, exploitées seulement par les mauvais esprits, par les esprits de mensonge et de raillerie, qui se feront un malin plaisir d'égarer toutes les idées et de déconcerter toutes les prévisions, répondant juste

ou répondant faux, selon que cela convient au but qu'ils se proposent, et vous entraînant ainsi, peu à peu, dans l'océan du doute et de l'erreur.

On a vu qu'un fort mauvais esprit, un ange noir, qui ne me quitte pas, s'était présenté sous un nom supposé comme étant mon ange gardien ; et par quelle miraculeuse intervention il avait été démasqué et confondu. Il m'importait de savoir si mon véritable ange gardien, cet être supérieur et excellent, qui contrebalance à chaque instant l'influence satanique qui nous entraîne au mal, daignerait répondre à mes questions. Je ne pouvais, sur ce point, consulter que ma céleste amie.

D. — Mon ange gardien a-t-il un nom ?

R. — Le seul nom est celui de l'ange gardien.

D. — Me parlerait-il, si je le lui demandais ?

R. — Oui.

D'après cette assurance, je me hasardai, non sans hésitation, à m'adresser à cet être supérieur, dont je redoutais un peu les réponses.

D. — Mon bon ange gardien, quand je vous consultais par le mouvement du bras, est-ce vous qui me répondiez ?

R. — Non.

Après un moment d'attente, pour tracer ce mono-

syllabe ma main fut entraînée par un pouvoir énergique.

Le trait fut rapide et fortement accusé. Cette particularité remarquable s'est également présentée dans les réponses suivantes :

D. — Daignerez-vous me dire si je dois faire quelque chose encore pour être digne de vous?

R. — Tu dois faire ta confession.

Il est nécessaire d'expliquer ici, que ma confession générale avait déjà eu lieu, et qu'il s'agissait d'une seconde confession, devenue, en effet, nécessaire, avant la communion que je désirais recevoir le *Jeudi-Saint*; nous étions alors dans l'avant-dernière semaine du Carême 1854. Ceci servira à faire comprendre les réponses suivantes, après que l'absolution définitive m'eut été donnée.

D. — Maintenant, êtes-vous content de moi?

R. — Très-content.

D. — Mon bon ange, ne pouvez-vous pas chasser ce mauvais esprit, ce Sessement qui me poursuit?

R. — Je le ferai Jeudi-Saint.

Ce jour venu, et après avoir pieusement accompli l'acte religieux si important qui devait placer, entre ma vie à venir et ma vie passée, une séparation définitive :

D. — Mon bon ange a-t-il tenu la promesse qu'il m'a faite?

R. — Tenue.

D. — Sessement est-il parti?

R. — Parti.

Ce jour-là, en effet, le *mauvais ange était parti*, et je pus causer librement avec les âmes de mes amis, mais ce jour-là seulement; dès le lendemain, il était revenu. — Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, qu'il me fût possible de recevoir des réponses exactes de l'ange gardien, sans la prière à Dieu et la prière faite avec persévérance, et sans une volonté forte après la prière. — L'ange noir ne peut, il est vrai, avoir d'action sur l'ange de lumière; mais, comme je l'ai déjà dit, il dirige à faux le mouvement de ma main.

J'avais essayé une fois, soit par inspiration, soit de moi-même, de frapper l'air devant moi et autour de moi, avec une pointe acérée, d'après l'ancienne croyance du pouvoir du glaive contre les mauvais esprits. — Mon amie écrivit vivement par ma main : *Il est frappé*. — Ce moyen, après la prière, me réussit longtemps, et l'ange gardien l'avait approuvé; mais Sessement s'y était en quelque sorte habitué, il s'éloignait mais revenait presque à l'ins-

tant, — et j'ai cru comprendre que la force de la volonté agissait seule sur lui en pareil cas. — J'ai donc cessé l'emploi du glaive, et la puissance d'une prière fervente pour un objet bien déterminé et de nature à être approuvé par Dieu, suivie d'un acte impératif de la volonté, est le seul moyen toujours efficace.

Cette confiance trop grande en la puissance du glaive avait entraîné de nouvelles erreurs dans des choses qui avaient pour moi un intérêt immédiat. — L'écriture de ma céleste amie les avait pourtant tracées et confirmées; — mais l'ange gardien, énergiquement prié par moi de manifester la vérité, écrivit :

« Le tout est faux. »

Je suppliai de nouveau mon amie de me dire si c'était d'elle que me venait un conseil qui m'était donné.

R. — Fortement.

D. — Est-ce vous qui me dites cela?

R. — Non.

D. — Ce n'est pas l'ange gardien non plus qui l'a écrit?

R. — Non. — *L'ange gardien n'est pas seul le maître.*

D. — Est-ce vous, mon amie, qui écrivez cela?

R. — Non.

D. — Je supplie mon bon ange de prendre la parole.

R. — Le Sessement a menti.

D. — Ce n'est donc pas vous qui avez approuvé mon projet de publication? (Il s'agissait d'aperçus anticipés sur la matière de cet écrit).

R. — Non.

D. — Quel est donc votre avis?

R. — Ne pas publier.

Peu après, mon amie, après m'avoir demandé de faire la prière, écrivait :

« Le Sessement est parti, et je puis vous dire
« que je suis sensible à tout ce qu'il me fait dire
« de faux, et que je le regrette amèrement. »

D. — Mais je ne puis comprendre que vous soyez ainsi soumise à un esprit de ténèbres?

R. — Pour comprendre, il faut savoir que Sessement est le suppôt de Satan, et qu'il a sa ruse et sa force.

Mes lecteurs ne pourront manquer d'être frappés de cette lutte étrange entre le mauvais esprit et l'ange de lumière, se révélant ainsi sous ma main, tour à tour conduite par eux. — Les personnes les

plus incrédules à ce genre de communication spirituelle n'iront pas, je pense, jusqu'à supposer que je jouais la comédie vis-à-vis de moi-même, — et elles ne se refuseront pas à voir, dans ces luttes incessamment renouvelées, une précieuse confirmation des croyances chrétiennes les plus élevées.

Toutefois, les communications avec l'ange gardien présentaient ce genre de difficulté, qu'il ne pouvait témoigner sa présence par une signature, par un nom, et comme il n'avait d'ailleurs adopté aucun signe pour y suppléer, j'étais forcé de recourir à un autre esprit pour constater cette présence. — Comme l'ange gardien, ainsi que me l'avait dit ma céleste amie, ne répondait, d'ailleurs, qu'à la *pensée élevée et aux choses spirituelles*, il se présentait une foule de circonstances où je devais m'abstenir de m'adresser à lui.

Je rapporterai pourtant encore un conseil, ou plus exactement *un ordre*, que j'ai reçu de lui, sur un point de pratique que des habitudes contractées de longue date rendaient pour moi plus difficile que pour bien d'autres. — Il s'agissait *du jeûne*, et de la nécessité de s'y conformer. L'ange écrivit :

« Le jeûne est le complément de la vie chrétienne,
« et tu dois t'y soumettre. »

On pense bien que je ne me le suis pas fait dire deux fois, et malgré des souffrances d'autant plus fortes que j'ignorais alors qu'une boisson ne rompait pas le *jeûne*. — J'ai accompli, depuis, les prescriptions de l'Église.

Je ne dois pas terminer ce chapitre sans faire connaître encore un mode de communication, moins parfait et plus incertain, mais qui souvent est le seul qu'on puisse employer; celui-là est entièrement de mon invention. — J'avais pensé, dès l'origine, que le mouvement du bras, qui est peu commode, pourrait, avec avantage, être remplacé par le mouvement de l'index, — ce qui, effectivement, réussit à merveille. — Le faux ange gardien s'en était emparé, et souvent, sans que je fisse aucune question, le mouvement spontané et rapide de ce doigt m'indiquait suffisamment qu'il avait quelque chose à me dire, et ses mensonges arrivaient à la file. — Mais depuis que, comme je l'ai dit, l'âme de ma céleste amie habite dans moi et a accepté pour centre mon cœur, — c'est sur le cœur que je pose l'index pour obtenir des indications, des avertissements, des conseils, avec les précautions que j'ai indiquées pour l'écriture, — la confirmation de ce qui est dit et la prière. J'ai obtenu ainsi des réponses

exactes, au moment opportun ; — mais il ne faut demander, par ce moyen, que des choses prochaines et d'une appréciation facile pour un esprit qui peut connaître ce que nous ignorons : — ainsi, le temps qu'il va faire ; s'il y a lieu de s'inquiéter de l'approche d'un danger ou du mal qu'on ressent. — Sur des points aussi simples, les réponses gagnent, en énergie ce qu'elles possèdent en certitude, et le mauvais esprit ne trouve pas jour à faire prévaloir l'erreur. — Un oui ou un non est bientôt exprimé. Dans ce mode de langage, l'esprit qui parle trouve encore le moyen de faire sentir les différentes nuances de sa conviction et même de ses impressions. Quand il y a certitude, non-seulement le doigt, mais la main et même le bras se trouvent soulevés. — S'il y a hésitation, examen, le doigt ne se soulève qu'après un certain intervalle de temps ; pour signifier un *non* énergique, non-seulement le doigt se soulève une fois, mais la main se renverse vivement à droite. — Enfin, s'il s'agit de faits spirituels d'une nature grave, ou de la présence des puissances célestes, les mouvements de la main sont lents, étendus, et presque solennels. Enfin, la rapidité du mouvement, avec une élévation ordinaire du doigt pour les deux cas de la négation ou de l'affirma-

tion correspond à cette phrase commune, *cela va sans dire*.

Une expérience suivie permet seule de distinguer toutes ces nuances, et cette *ingéniosité* des êtres de l'autre monde à se plier à tous les modes de langage pour converser avec les vivants et à les façonner de manière à rendre toujours leur pensée complète, suffirait seule, à défaut des autres puissantes raisons que nous avons déjà longuement exposées, pour convaincre les plus incrédules.

CHAPITRE VIII.

DES ÉVOCATIONS.

J'ai déjà beaucoup parlé des *évocations* et de la manière dont elles pouvaient avoir lieu ; mais il me reste à expliquer quelles lumières nouvelles on peut puiser dans les expériences de ce genre, et la raison puissante qui m'a cependant déterminé à m'en abstenir. L'état des âmes dans l'autre monde est, de toutes les notions qu'on obtient par ce moyen, la plus certaine ; j'ai vérifié, depuis qu'il m'a été donné, comme on le verra par la suite, d'arriver à une certitude certaine sur ces mystères de la mort, que tout ce qui m'avait été appris auparavant par une voie moins authentique, était cependant exact, et j'ai vu, par là, qu'un retour sincère vers les idées

religieuses, l'aveu complet des péchés d'une longue vie d'ailleurs sous bien des rapports irrégulière, suffisaient souvent pour ouvrir le Ciel, sans délais et sans épreuve, à ceux qui s'en étaient ainsi, quoique bien tard peut-être, rapprochés. — Un grand nombre d'âmes, même celles que, d'après leur vie et leurs doctrines, on aurait pu croire soumises à une punition plus sévère, demandent la *prière* et qu'on leur *viennne en aide auprès de Dieu*. M. Henri Carion a fait connaître cette situation remarquable pour Voltaire, et je pourrais citer des noms également illustres, d'hommes qui paraissent avoir vécu sans se préoccuper beaucoup des croyances et surtout des pratiques chrétiennes, et qui ont, comme lui, demandé la *prière* à leurs amis. — Ce fait n'a rien de contraire aux doctrines de la religion, puisqu'un instant de repentir sincère, de contrition parfaite, suffit avant la mort, et qu'enfin il peut exister au fond des âmes un germe de charité, d'amour et de hautes pensées, que Dieu seul, le souverain juge, peut y découvrir et y apprécier.

Il y aurait donc, pour les parents et les amis, une grande consolation dans la pratique des évocations, si elle devait toujours nous montrer ceux que nous chérissons, plongés, dès ce moment, dans les jouis-

sances célestes, ou dans cette atmosphère d'épreuves et de souffrances qui doit, en les purifiant, les préparer au Ciel et les y faire monter quand la grâce de Dieu les en aura jugés dignes. — Il y aurait, dans ce dernier cas, un encouragement pour les prières ferventes adressées à Dieu en faveur de ces âmes souffrantes auxquelles ces prières font un si grand bien, — et l'on pourrait même connaître ainsi le moment où ces prières renouvelées auraient atteint le but, et se réjouir d'avoir sauvé celui qu'on aime et qu'on regrette. Mais il est dans cette voie un effrayant et terrible écueil, c'est de découvrir, livré aux peines éternelles, l'ami à jamais malheureux qu'on a pleuré. — J'ai, pour ma part, éprouvé quatre fois cette poignante douleur, et l'on doit concevoir pourquoi j'ai renoncé aux évocations.

La première fois, il s'agissait pour moi d'une personne qui m'avait été chère, et qui, dans les dernières années de sa vie, avait fréquenté les églises et pratiqué, au moins je le croyais, les sacrements prescrits par l'Église. — Je l'appelais donc avec confiance, mais je n'obtins ni sa signature, ni même son nom; un barbouillage indéchiffable en tint la place, et l'esprit que je consultais alors écrivit en italien :

« La X... è *malata*.

D. — Mais on ne peut pas être malade (*malata*) où vous êtes. Je n'y comprends rien.

R. — La X... è *male*.

D. — Quel est donc son mal?

R. — *La fiamma...!*

D. — Il n'y a donc plus d'espérance?

R. — *No*.

Tel est ce court, mais saisissant dialogue, qui me fit dresser les cheveux sur la tête, que je n'oublierai certes jamais, mais que j'ai brûlé immédiatement. Une question de plus avait été posée sur les causes d'un jugement si sévère. Je n'ai pas le courage de rapporter ici la réponse, qui fut nette et précise comme les précédentes, et qui contenait une sévère leçon.

Pour les autres âmes que j'ai ainsi trouvées sous le terrible poids de l'irrévocable jugement de Dieu, un nom fut tracé, mais ce n'était pas une signature. A l'une d'elles, qui avait été de ma part l'objet d'une vive affection, je demandai si mon souvenir lui faisait plaisir. Elle répondit : *Non*. Et un autre esprit, sans doute, écrivit immédiatement : *Pour jamais punie...* Ainsi, le gouffre immonde ne s'était un moment entr'ouvert que pour m'apporter cette désol-

lante nouvelle, et dans son enceinte il n'existait plus même un souvenir d'affection; — tout y était mort à l'amour comme à l'amitié.

On conçoit que j'aie dû renoncer, après ces tristes épreuves, et renoncer pour jamais, aux évocations des âmes dont la position m'était inconnue. — Ce n'est pas que les évocations aient en elles-mêmes un principe condamnable aux yeux de Dieu. — Ces révélations, qui nous présentent d'une manière pour nous si évidente et si sensible, le sort heureux ou malheureux qui nous attend dans une autre vie, selon nos œuvres, ont certes un effet moral de la plus haute portée, et ce ne peut être en vain que la conviction des trois destinées de l'homme, immédiatement après la mort et le jugement particulier, s'offrent ainsi à nos yeux. — Dieu seul peut permettre ces révélations, que le *mauvais esprit* doit redouter, puisqu'elles nous apprennent à compter pour peu ce monde, dont il s'efforce de nous faire apprécier les charmes, et à redouter par dessus toutes choses le péché, qu'il nous présente sous les dehors les plus séducteurs.

Mais, indépendamment de la tristesse profonde que nous apportent les *évocations*, elles ne sauraient être excusées par l'Être infiniment bon qui les per-

met, que quand elles sont faites *dans une intention bonne et utile*, celle de secourir les âmes qui peuvent encore en avoir besoin. — La curiosité qui les dirigerait serait une grave faute, et si l'on cherchait ainsi à pénétrer le secret des familles, si surtout on le divulguait, on ferait un grand mal aux yeux de Dieu, on occasionnerait un grand scandale, et, sans aucun doute, la peine encourue serait grave.

Ces pratiques ont donc à la fois leur côté affligeant et leur côté dangereux. — Le mieux est donc, de tous points, de s'en abstenir. D'ailleurs, la plupart des confesseurs les défendent, avec raison, autrement qu'à titre d'expériences ou d'essais. — Il faut donc y renoncer, en se rappelant, toutefois, que les communications avec les âmes reconnues comme définitivement heureuses, ou avec les puissances angéliques, ne rentrent plus du tout dans le domaine des évocations proprement dites. — Bien des saints ont joui, sous diverses formes, de ces précieuses faveurs, et jamais l'Église, que nous sachions, n'a songé à les condamner.

CHAPITRE IX.

DÉFINITION DE L'AMOUR PUR.

Les définitions de ce sentiment si fort et si délicieux, qu'on appelle l'amour, abondent chez les anciens comme chez les modernes, mais elles ne s'appliquent qu'à l'*amour* passager et périssable de ce monde d'un jour. Dans toutes les affections de la terre, et surtout dans l'amour, on rencontre inévitablement un mélange impur de toutes nos faiblesses, de toutes nos défaillances et de toutes nos infirmités. Les anciens ne voyaient dans l'amour que cette ardeur des sens que nous partageons, hélas! avec les animaux, et où ils l'emportent incontestablement sur nous, en puissance toujours et en constance souvent. L'amour ainsi restreint et abaissé

n'est plus qu'un caprice misérable, qui s'affaiblit et disparaît quand il est satisfait, qui ne dure que par la privation et la contrainte; ce n'est qu'un feu léger, qui s'éteint s'il n'est toujours alimenté par des excitations nouvelles. On a pu voir dans l'antiquité, il est vrai, et il se présente quelquefois parmi nous, des exemples du véritable amour, dont l'origine est au Ciel; mais la première condition d'un pareil sentiment est qu'il ne puisse jamais être suivi du repentir, et à plus forte raison du remords. — Il faut aussi que le cœur y ait plus de part que les sens, qui doivent suivre son inspiration et non la précéder; il faut qu'il soit l'élan d'une âme vers une âme, la pénétration toute spirituelle du regard et de la pensée; il faut que la volupté soit la conséquence et le résultat de cette union tout éthérée, et pourtant remplie des charmes les plus doux qu'il soit donné à l'*homme-mortel* de goûter. Peu d'hommes ont joui de ce bonheur ineffable d'un amour pur et d'un amour partagé. — C'est à eux (et, bien entendu, quand je dis l'homme, je parle des deux sexes à la fois), c'est à eux, dis-je, que j'adresse ce chapitre, les autres ne me comprendraient pas. — Cet amour, qu'on a appelé *platonique*, et qu'on tourne en dérision dans le langage des boudoirs, bien qu'il aspire

toujours à quelque chose de plus qu'à la contemplation, était digne, en effet, de ce sage Athénien, auquel on a si justement donné le nom de *divin*. Ce sentiment, je le répète, ne peut être conçu dans toute sa pureté, dans toute son essence heureuse, que mutuel et partagé; sans cette condition, la jalousie et ses cruelles angoisses porteraient l'enfer dans ce paradis terrestre, et détruiraient pour l'homme tous les divins effets d'une passion presque céleste. — Mais celui qui aura joui une fois en sa vie du bonheur incomparable d'aimer et d'être aimé dans de telles conditions, en conservera dans son cœur l'ineffaçable empreinte, — et si l'union permise, l'union projetée, a été empêchée par un invincible obstacle ou brisée par la mort, — si la difficile épreuve de la satiété n'a pas eu lieu, — il trouvera dans ce souvenir toujours tendre et toujours vivant, un retour possible vers le bien et vers le Ciel, au milieu de tous les égarements de sa vie. — Il y aura un jour où cette flamme renaîtra dans sa pensée, pour la purifier et transformer son être tout entier, et ce qui aura été le cruel chagrin d'une autre époque, deviendra la consolation et l'espoir de son âge mûr ou même de sa vieillesse.

Le doux enivrement du cœur auprès de l'objet

aimé, est une source de volupté qui ne s'épuise pas. — Le son d'une voix chérie, l'expression indéfinissable du regard qui dit je vous aime, un simple frôlement, portent dans tous les sens des émotions délicieuses qui sont déjà le plaisir avant que le désir soit né. Il y a, là, de ces effets rapides de pénétration de la pensée, de ces éclairs de bonheur, de ces élans de passion, qui n'ont rien de la matière, que l'âme seule peut transmettre, que l'âme seule peut éprouver. Si l'on veut savoir ce que peut être l'amour au Ciel, c'est là qu'il faut en chercher un reflet.

On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans le récit si simple et si concis que la Genèse nous donne de la chute d'Adam et de sa compagne, l'abandon de cet amour pur et céleste pour l'amour impur de la terre. On y voit que, dans ce Paradis de volupté (*Paradisus voluptatis*) où le Créateur avait placé ces deux anges si beaux qu'il venait de former l'un pour l'autre et l'un par l'autre (*os de ossibus meis, et caro de carne meâ*, comme dit le premier homme, après la création de la femme). Un amour sans mélange portait la volupté la plus vive dans tout leur être en leur conservant l'innocence de la pensée. — *Erat autem uterque nudus et non erubescant*. Mais, dès que le serpent a parlé et séduit Ève, cette femme

première et mystérieuse, cette aurore du genre humain, qui se personnifie ensuite dans Rachel et dans Marie; dès que nos premiers parents, créés parfaits, ont connu le bien et le mal, et, par conséquent, l'*amour impur*, ils cherchent à se dérober aux yeux mêmes de Dieu; ils conçoivent le premier vêtement dans la feuille du figuier, et l'on connaît la terrible punition de Dieu dans la première sentence après celle adressée au serpent, qui manifeste assez quelle était alors la source du mal : *Mulieri dixit quoque Deus : Multiplicabo ærumnas tuas et conceptus tuos : in dolore paries filios et subviri potestate eris et ipse dominabitur tui.*

Cet amour d'Adam et d'Ève, dans l'Éden, si admirablement décrit par Milton, était la volupté même dans son essence la plus exaltée, la volupté telle qu'elle règne au Ciel, et ils l'ont abandonnée pour la volupté défaillante, accompagnée de trouble et de douleur, qu'on rencontre sur la terre :

So spake our general mother, and with eyes
Of conjugal attraction unprov'd,
And meek surrender, half embracing lean'd
On our first father; half her swelling breast
Naked met his, under the flowing gold
Of her loose tresses hid : he in delight
Both of her beauty, and submissive charms
Smiled with *superior love*.

Un des plus grands buts de la mission divine du Christ sauveur a été, sans doute, la réhabilitation de l'*amour pur*, au milieu de ce monde romain, si effroyablement corrompu, qu'on n'y pouvait plus trouver même l'idée de ce sentiment sublime. L'excellence de l'amour nous est surtout montrée dans le simple et touchant épisode de Marthe et Marie, de cette douce Marie « *quæ etiam sedens secus pedes Domini, audiebat Verbum illius,* » malgré les reproches de Marthe, qui réclamait son aide, ce qui lui attira cette admonestation si remarquable de Notre-Seigneur.

« *Martha, Martha, sollicita es, et turbatis erga plurima. Porrò unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab eâ.* » Elle contemplait, elle aimait Jésus, elle se pénétrait de sa parole; en fallait-il davantage?

L'amour vrai donne le courage de supporter les souffrances et de braver la mort pour l'objet aimé; il trouve son bonheur dans les sacrifices. — Jésus sur la croix en est la plus éclatante image, — et les plus atroces tortures étaient changées, pour les martyrs, en voluptés manifestes; — ils souriaient sous la main du bourreau. Cet amour, et les plaisirs qui en sont la conséquence immédiate, remplissaient

leur âme, l'inondaient d'un bonheur qui effaçait la sensation physique la plus cruelle et la remplaçait par la volupté.

Je ne crois pas qu'il existe un texte formel qui nous interdise de penser que l'amour pur, sur la terre, soit comme une parcelle de l'amour infini du Ciel; que l'amorce de plaisir qui l'accompagne en ce monde, *en dehors des sens*, puisse donner une idée très-affaiblie des voluptés célestes; de même que les souffrances physiques que nous éprouvons quelquefois puissent, dans leur paroxysme le plus violent, servir à faire concevoir les tortures de l'enfer. — Notre corps spirituel, *corpus spirituale*, suivant frappante expression de saint Paul, acquiert, sans doute, en dépouillant son enveloppe corruptible, une sensibilité exquise qui donne à la fois la faculté d'éprouver la volupté et la douleur à des degrés qui nous sont inconnus, sans qu'il soit pour cela nécessaire de supposer que la nature de ces sensations devienne absolument différente de ce que nous éprouvons ici-bas.

Mon but, en insistant dans ce chapitre sur toutes ces considérations, est de faire bien comprendre ce que signifie l'*amour*, afin qu'aucune sacrilège et déplorable équivoque ne puisse jamais y être atta-

chée. L'amour vrai, dans son essence, ne peut rien contenir d'impur, et dans le domaine des âmes, il n'est autre qu'un rayon de la substance même de Dieu. Aussi, rien n'est plus propre à moraliser les humains qu'un sentiment si délicat et si profond, qui fait, dès cette vie, considérer tous les autres biens comme un néant. — Qu'on veuille donc, dans tout ce qui me reste à dire, se pénétrer de ces grandes vérités, et ne s'imaginer jamais que cet attrait des sens qui constitue l'amour animal, soit pour quelque chose dans l'amour pur dont je vais parler.

CHAPITRE X.

DES COMMUNICATIONS SENSIBLES AVEC LE MONDE DES AMES.

Quoique les communications avec les esprits, obtenues, soit par les coups frappés dans l'air ou sur les murailles, à la manière des *Knokings* américains, soit par le mouvement des tables, soit au moyen des caractères tracés par un crayon attaché à un meuble, ou par la main abandonnée à l'impulsion intérieure qui la conduit, puissent à la rigueur être considérées comme des communications *sensibles* de cet ordre, ce ne sont pas celles dont il est question dans ce chapitre. — J'y veux parler de ces sensations délicieuses et profondes, qui pénètrent l'être entier, l'absorbent en des ravissements inconnus du commun des mortels, et proviennent d'une source

évidemment supérieure à notre nature, d'une source mystérieuse et puissante digne de tous nos respects et de tout notre amour.

La manifestation de ces sensations étranges n'est pas nouvelle ; plusieurs saints personnages, dont le témoignage ne saurait être révoqué en doute, les ont éprouvées pendant une partie de leur vie, et les ont décrites avec assez de soins et d'éloquence pour ne pas permettre de s'y méprendre. D'autres personnes ont laissé connaître qu'elles avaient ressenti ces merveilleux effets d'une communication divine, mais sans chercher à les expliquer ; le plus grand nombre a cru devoir se taire ; car, ainsi que nous le verrons bientôt, ce n'était pas impunément qu'on se disait l'objet des faveurs d'en haut, on n'était que trop porté, en effet, à leur attribuer une origine impure et à les faire payer cher en ce monde par les tortures et par le bûcher.

Thérèse de Jésus, cette sainte si aimable et si dévouée, dont le cœur était si brûlant de l'amour de Dieu, n'échappa peut-être à l'inquisition, à laquelle elle fut dénoncée, que par l'influence de sa famille, la famille d'*Ahumade*, l'une des plus distinguées d'Espagne, et par le dévouement de Pierre d'Alcantara, un de ses confesseurs, depuis canonisé,

et dont la haute vertu était généralement respectée. C'est dans les remarquables lettres de la sainte, que nous puiserons d'abord d'importantes notions sur les *communications sensibles*, si dignes de la pieuse attention de tous les chrétiens et des méditations de tous les hommes. Nous suivons le texte et l'ordre de la traduction française de Chappe de Ligny, 1753.

EXTRAITS DES LETTRES DE SAINTE THÉRÈSE.

PREMIÈRE SÉRIE. — TREIZIÈME LETTRE.

(Au révérend père Rodrigue Alvarez).

« La satisfaction et la douceur que l'âme éprouve alors au dedans d'elle (dans le ravissement), sont si fort au-dessus de toute comparaison, que, si le souvenir en restait et ne s'effaçait pas, les plaisirs d'ici-bas n'inspireraient plus que dégoût, et l'on foulerait aux pieds toutes les choses de la terre...

« Il y a des temps où cette blessure semble tirer du fond de l'âme de grands sentiments d'amour, des désirs de s'unir à Dieu, si vifs et si délicats, qu'ils sont au-dessus de l'expression..... .

« Tout ceci ne peut être une imagination, et j'en pourrais apporter plusieurs raisons, si je ne craignais d'être trop longue. Dieu sait si ces états sont bons ou s'ils ne le sont pas ; mais, au moins, on ne peut nier qu'ils ne produisent d'*excellents effets* et que l'âme n'en retire de grands avantages... »

QUATORZIÈME LETTRE.

(Au même).

« Elle vécut ainsi pendant vingt-trois ans, dans de grandes sécheresses, sans qu'il lui vînt en pensée de désirer rien de plus, elle était si convaincue de sa bassesse, qu'il ne lui semblait pas qu'elle fût digne d'élever son esprit jusqu'à Dieu..... Ce fut deux ou trois ans avant la fondation qu'elle fit du monastère des Carmélites réformées à *Avila*, qu'elle commença à s'apercevoir qu'on lui parlait quelquefois intérieurement, et elle eut même quelque visions et révélations, toujours dans l'intérieur de son âme, *car elle n'a jamais rien vu, ni entendu par les yeux et les oreilles du corps, hors deux fois, qu'elle crut entendre parler, mais elle ne comprit rien à ce qu'on lui disait...* (elle parle à la troisième personne.)

« Voici, maintenant, mon révérend père, comme se fait *la vision*, puisque vous voulez le savoir. On ne voit rien, ni intérieurement, ni extérieurement, parce qu'elle n'est pas dans l'imagination. Mais l'âme, *sans rien voir*, conçoit l'objet et sait de quel côté il est, plus clairement que si elle le voyait, excepté que rien de particulier ne se présente à elle; mais c'est comme si, étant dans l'obscurité, on sentait quelqu'un auprès de soi; car, quoiqu'on ne le pût pas voir, on ne laisserait pourtant pas d'être sûr de sa présence. Cette comparaison n'est pourtant pas tout à fait juste, car celui qui est dans l'obscurité, peut juger qu'une personne est auprès de lui, par quelque moyen, soit par le bruit qu'elle fait, soit parce qu'il l'entrevoit et la connaît auparavant; au lieu qu'ici, rien de tout cela, et *sans le secours d'aucunes paroles, ni intérieures, ni extérieures*, l'âme conçoit très-clairement l'objet qui se présente à elle, de quel côté il est et quelquefois ce qu'il veut dire. »

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

(A son frère, dom Laurent de Cépède, 1577.)

« Je vous dirai que depuis plus de huit jours, je suis dans un tel état, que je ne vois pas comment

je pourrai fournir aux affaires, si cela durait plus longtemps. Dès auparavant ma dernière lettre, mes ravissements m'ont repris ; ce qui n'a pas laissé de me mortifier, parce que cela m'est arrivé quelquefois en public, et même à matines. Ils me prennent de façon qu'il n'est pas en mon pouvoir de résister, ni de dissimuler. Aussi je demeure si honteuse après, que je ne sais où je n'irais pas me cacher.....

« Que béni soit à jamais celui à qui tout est possible. Ainsi soit-il... J'en ai dit assez, *le reste ne peut s'écrire ni même se dire de bouche*. Nous devons, mon cher frère, remercier Dieu l'un et l'autre....

« Je ne sais trop que vous dire sur ce que vous me marquez qui vous est arrivé. Ce n'est pas chose qui soit à votre portée pour le présent; mais ce sera pour vous une source de biens, à moins que vous ne les perdiez par votre faute..... ; c'est *un coup d'amour* que Dieu donne à l'âme ; et cet état si désirable vous donnera avec le temps, si vous y faites des progrès, l'intelligence de l'endroit de mes couplets que vous dites n'avoir pas compris..... »

(Voici ces couplets, rapportés dans la lettre vingt-quatrième, également adressée à ce même frère) :

Vous triomphez, ô beauté sans seconde ;
Pour vous j'éprouve un tourment enchanteur ;
Et vos attraits me détachent du monde,
Sans qu'il en coûte un soupir à mon cœur.

Qu'il est puissant ce nœud qui joint ensemble
Les deux objets les moins faits pour s'unir !
Tant que ce nœud par vos soins les assemble,
Les plus grands maux se changent en plaisir.

*Le rien s'unit à l'être par essence,
Et l'immortel me paraît expirant ;
L'indigne objet de votre complaisance
A peine existe, et vous le rendez grand.*

(Il me paraît probable que les pensées de ces couplets ont plus de force et de véritable poésie dans le texte espagnol, attendu le génie de sainte Thérèse, que dans cette traduction de Chappe de Ligny.)

«..... Vous vous plaignez de ce que cette présence de Dieu et cette joie de l'âme passent rapidement sans qu'il en reste rien ; cela peut être vrai, *quant aux sens extérieurs à qui Dieu avait bien voulu faire part du bonheur de l'âme*; mais cela n'est point vrai quant à l'âme. Dieu ne l'abandonne pas et elle demeure enrichie de ses grâces, comme les effets le font voir avec le temps.

« Par rapport aux agitations que vous éprouvez à la suite de *l'oraison*, n'en faites point de cas. Je

n'ai jamais passé par là , grâce à la bonté divine ; mais je me persuade *que cela vient du plaisir excessif dont l'âme est affectée, lequel se répand au dehors* ; cela passera avec la grâce de Dieu , pourvu que vous ne vous y arrêtiez point. »

(Cette lettre , où la sainte entre , à peu près sans contrainte , avec son frère , dans le vif de la question , est assurément fort remarquable , et nous en ferons un grand usage pour élucider un sujet si difficile.)

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

(A ce même frère.)

« Cette oraison de repos , dont vous me parlez , est l'*oraison de quiétude* dont il est parlé dans le petit livre ; quant à *ces mouvements sensibles* , je vous ai dit ce qu'il y avait à faire , je trouve que cela est indifférent à l'oraison et que le mieux est de n'y faire *aucune attention*. »

VINGT-HUITIÈME LETTRE.

(A la révérende Mère Marie de Saint-Joseph.)

« J'approuve également l'oraison de la sœur Béatrix ; mais empêchez autant que vous le pourrez

qu'on s'entretienne de *ces choses-là* ; et ne doutez pas que vous y soyez obligée en qualité de prieure. La sœur Saint-Jérôme a été ici *fort discrète sur ce chapitre*, parce que, dès la première fois qu'elle voulut en parler, la prieure l'arrêta tout court, la gronda et lui ferma la bouche ; et vous savez que dans tout le temps que j'ai été avec elle à Séville, elle *s'est également contenue*. Je ne sais *si nous avons bien ou mal fait de la laisser sortir d'avec nous*. Plaise à Dieu que cela tourne bien. Voyez un peu la belle chose que c'eût été, si d'autres religieuses eussent trouvé *le billet qu'elle écrivait à la prieure*. Dieu le pardonne à celui qui a donné un pareil ordre.

« Vous faites merveille, ma chère fille, de ne pas souffrir que vos religieuses *parlent à personne de ces choses-là*. La prieure de Vea m'écrit qu'elle a mis les siennes sur le pied de ne parler à leur confesseur *que de leurs péchés seulement*. Au moyen de quoi, il les confesse toutes en une demi-heure. »

(Cette lettre prouve que d'autres religieuses que la sainte, recevaient *les faveurs d'en haut*, mais que par des raisons faciles à comprendre et par tous les moyens, *la lumière a été gardée sous le boisseau*.)

CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE.

« L'âme doit demeurer dans l'*oraison* bassement assise sur la connaissance de son néant, et quand le doux souffle du Saint-Esprit l'élève, la met dans le cœur de Dieu et l'y soutient en lui découvrant sa bonté et lui manifestant son pouvoir, il faut qu'elle sache jouir d'une si précieuse faveur avec reconnaissance, puisqu'alors Dieu l'introduit pour ainsi dire jusqu'à ses entrailles, en la serrant contre sa poitrine, *comme fait un tendre époux à son épouse bien-aimée.* »

DEUXIÈME SÉRIE. — PREMIÈRE LETTRE.

(Au révérend Père Pierre d'Alcantara.)

« Ainsi ma peine est si grande qu'elle ne peut se concevoir ; mais enfin Dieu la fait cesser par *des délices*, des consolations et *des joies charmantes*.

« Les désirs que j'ai d'aimer, de servir et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme ils étaient, *dans le temps que je me croyais si dévot*, de méditations et de tendres larmes, mais *de mouvements d'amour de Dieu si vifs et si ardents*, que s'il ne les

tempérait par *les ravissements* dont j'ai parlé, qui mettent mon âme dans la quiétude et dans le calme, je ne doute pas qu'elle ne cessât bientôt d'animer mon corps.»

« . . . Les ravissements font aussi très-souvent le même effet : j'en ai eu qui ont duré trois heures, et d'autres tout le jour, pendant lesquels je me portais beaucoup mieux qu'auparavant. Ce n'est point, ce me semble, une imagination ; je me suis appliquée avec un extrême soin, à remarquer une guérison si merveilleuse ; ainsi, quand je suis dans cet admirable recueillement, *je ne crains rien pour ma santé* ; la vérité est pourtant que, quand je fais l'oraison *que je faisais autrefois*, je n'éprouve rien d'extraordinaire et que je ne sens nul soulagement de mes infirmités.

« . . . Le récit que je viens de vous faire, mon Très-Révérend Père, me persuade que ces visions, ces révélations et ces paroles que j'entends, *viennent de Dieu* ; parce que je ne puis ignorer quelles étaient autrefois *mes misères, et qu'étant en chemin de me perdre*, elles m'ont mise en peu de temps dans l'état où je me trouve, et *m'ont donné des vertus qui m'étonnent* et qui font qu'aujourd'hui je ne me reconnais plus moi-même. Je sais certainement

que je ne les ai pas acquises, ces vertus, par mon travail, mais je ne sais pas de quelle manière je les ai reçues. Je puis assurer cependant, avec vérité, que je ne me trompe pas en ceci, que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'engager à son service, *mais aussi pour me retirer de l'enfer. Ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales ne l'ignorent pas.*

« Je ne saurais croire que *le démon* m'ait procuré de si grands avantages pour m'attirer à lui et pour me perdre ; *il est trop habile pour employer des moyens si contraires à ses desseins ;* et quand *mes péchés* mériteraient que je fusse malheureusement trompée et séduite par ses artifices, je ne pourrais me persuader que Dieu eût rejeté les instantes prières que quantités d'âmes ferventes lui ont faites depuis deux ans, car je n'ai pas cessé de conjurer tout le monde de lui offrir des vœux pour obtenir de sa bonté qu'il me fit connaître si j'étais dans un bon chemin....

« . . . Ces considérations, jointes aux raisonnements solides de tant d'hommes très-saints et très-savants que j'ai consultés là-dessus, me rassurent, lorsque *ma mauvaise vie* m'épouvante et me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais lorsque je fais

actuellement l'oraison, et les jours que je jouis d'une douce tranquillité et que je ne pense qu'à Dieu, *quand tous les plus savants et les plus saints hommes du monde s'assembleraient pour me convaincre que je suis dans l'erreur*, qu'ils me feraient souffrir tous les tourments imaginables pour me contraindre à le croire, et que de mon côté je m'efforcerais d'entrer dans leurs sentiments, *il me serait impossible d'en venir à bout* et de me persuader que les faveurs inestimables que je reçois de Dieu viennent du démon.

« . . . Ce n'est pas que je ne sache qu'il s'y peut mêler, quelquefois, *certaines choses qui viennent du démon*, comme je l'ai vu arriver ; mais les illusions produisent des effets si différents de ceux qui naissent des grâces qu'on reçoit de Dieu, *que je ne puis croire qu'une personne qui en a quelque expérience puisse s'y laisser tromper.* »

La sainte écrivit cette lettre en 1560, dans le temps de la plus cruelle persécution qu'elle ait soufferte, lorsque les ravissements et les visions dont Dieu la gratifiait, firent craindre à bien du monde et même à ses directeurs, qu'elle ne fût séduite par l'esprit d'erreur et de mensonge. On assembla donc sur cela, cinq ou six docteurs des plus spirituels et

des plus éclairés d'Avila, qui, après un sérieux et très-rigoureux examen, conclurent de concert que des grâces si exceptionnelles *n'étaient que des illusions du démon*, décision terrible qui plongea cette âme humble et craintive dans une mer de frayeur et d'affliction.

Heureusement, l'illustre saint Pierre d'Alcantara reçut sa confession et prit sa défense, ce qui fit triompher la vérité. Voici un remarquable passage de cette défense écrite.

« Saint Thomas et tous les Saints Pères enseignent que l'on reconnaît l'ange de lumière au repos et à la paix qu'il laisse dans l'âme. Or, jamais ces choses ne lui arrivent qu'elle ne se trouve ensuite dans une tranquillité et une satisfaction si grande, que tous les plaisirs de la terre unis ensemble ne lui semblent rien en comparaison du plus petit de ceux qu'elle ressent, »

(Extrait d'une lettre du vénérable Jean d'Avila, à sainte Thérèse, sur le même sujet.)

« On ne doit pas s'effrayer, ni se hâter de condamner *ces sortes de choses*, sous prétexte que les personnes à qui elles arrivent ne sont pas parfaites ; puisqu'il n'y a pas sujet de s'étonner que Dieu tire

du bien du mal et *même des grands péchés*, ainsi que je l'ai vu arriver ; car qui osera mettre des bornes à son infinie bonté, principalement dans *ces sortes de faveurs qu'il ne donne pas au mérite* ni à ceux qui sont le plus fortement établis dans la vertu, mais quelquefois *aux plus faibles* ; et lorsqu'il les fait à une personne sainte, ce n'est pas à la plus sainte. »

Rien n'est plus remarquable, assurément, que l'ensemble de ces extraits ; nous n'y avons absolument rien changé, et nous aurions voulu pouvoir citer les lettres entières, d'autant qu'elles sont toutes admirablement pensées et admirablement écrites. — Ce que j'en cite suffit pour établir plusieurs vérités importantes sur les *communications sensibles*, et je vais m'empresser de les mettre en lumière. — D'abord, ce que la sainte appelle *des visions*, dans ces lettres, ne peut recevoir ce nom que par déro- gation au véritable sens des mots, car elle dit n'avoir jamais *rien vu ni rien entendu par les yeux et les oreilles du corps*, cependant elle savait que l'objet était près d'elle et quel était cet objet, et ce qu'il voulait lui faire comprendre. C'est là une manière

de concevoir qu'il est absolument impossible (1) de se représenter quand on ne l'a pas éprouvé. On peut en dire autant des *plaisirs d'origine céleste, des plaisirs excessifs*, qu'elle éprouvait souvent et qui différaient entièrement des *ravissements* qu'elle ressentait aussi, puisque ces derniers tempéraient l'action *trop vive et trop ardente* des autres. — (2^e Série, lettre 1^{re}).

Il importe de remarquer aussi que la sainte déclare à un de ses directeurs, à saint Pierre d'Alcantara, que ces faveurs d'en haut lui sont arrivées quand elle était *en voie de se perdre* et sur le *chemin de l'enfer*, et qu'elles l'ont entièrement transformée en lui donnant les vertus qu'elle n'avait pas. — Je sais bien que les auteurs qui ont écrit sur sa vie ont affirmé, néanmoins, qu'elle avait conservé toute sa pureté. — Ces deux assertions ne sont pas contradictoires autant qu'on pourrait le penser, car la sainte ne dit pas qu'elle eût succombé, mais qu'elle était en voie de se perdre; et sur ce point on doit l'en croire *sans réserve*, car elle s'en fait un argument contre ceux qui l'accusaient d'être séduite par

(1) Sainte Thérèse a eu plus tard, c'est-à-dire postérieurement à la date des lettres citées, *des visions* nombreuses d'un autre genre, des *visions représentatives*.

le démon, et remarque qu'il est trop habile- (le démon) *pour employer des moyens si contraires à ses desseins*. Enfin elle ajoute, en faisant allusion à la position dangereuse où sa conscience se trouvait alors : *Ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales, ne l'ignorent pas*.

Si donc tout cela n'était pas vrai, ce ne pourrait pas être ici un motif d'humilité qui aurait porté la sainte à parler ainsi de l'état de son cœur, qu'elle devait bien connaître ; ce serait de sa part une faute, *un grave mensonge*, ce qu'il est impossible de supposer.

Concluons donc qu'en effet, comme on l'a vu d'ailleurs tant de fois, *ces faveurs insignes* sont venues la chercher quand elle ne les méritait pas encore, quand elle ne les comprenait pas, qu'elle s'en effrayait et qu'elle doutait longtemps de leur origine. — La *grâce* est gratuite, selon les plus invariables doctrines de l'Église et tant de mémorables exemples ; elle s'adresse à l'*avenir* des hommes et non pas à leur passé, qui peut être plus ou moins impur. — C'est ce que le vénérable *Jean d'Avila* rappelle et exprime si bien, dans le dernier de nos extraits.

Ce qu'on peut observer encore dans nos citations,

c'est que sainte Thérèse n'était pas seule à recevoir les *communications sensibles*. Plusieurs religieuses les éprouvaient comme elle, et même son frère, Laurent de Cépède, qui était ou qui avait été marié. — Il y avait évidemment, d'ailleurs, des détails, dans ces élans d'amour, dans ces plaisirs célestes, dont on ne parlait pas, dont on ne croyait pas pouvoir parler. — « *J'en ai dit assez*, dit sainte Thérèse à son frère, *le reste ne peut s'écrire, ni même se dire de bouche.* » Ce n'est pas, assurément, qu'il y eût rien d'impur dans ces détails; il ne peut rien venir de semblable par des voies aussi chrétiennes et aussi éthérées. — Mais d'autres personnes auraient pu, auraient dû même peut-être voir ces détails sous un autre aspect, et condamner ce qu'il aurait été impossible de leur faire comprendre. — La même circonspection et ses motifs se montrent avec évidence dans la remarquable lettre de sainte Thérèse à la révérende mère Marie de Saint-Joseph. — Elle approuve que les religieuses ne parlent pas *de ces choses-là, même à leur confesseur*.

Il est extrêmement regrettable, pour la connaissance complète de ces saintes et mystérieuses communications, que les lettres auxquelles Thérèse-de-

Jésus répondait, n'aient pas été imprimées avec les siennes, — telle que la lettre de son frère et celle de la supérieure que nous venons de nommer, voire même le billet de la sœur Béatrix, s'il a été retrouvé. — Mais l'on aperçoit, dès à présent, que les faits n'ont été décrits en termes généraux et sous une forme mystique, que pour en voiler les circonstances les plus essentielles aux profanes, et surtout aux personnes qui les auraient interprétées alors de la manière la plus contraire à la justice, à la vérité, et, sans aucun doute, aux intentions mêmes de Dieu. On voit cependant, par quelques mots de ces lettres confidentielles, que Dieu faisait quelquefois partager *aux sens extérieurs le bonheur de l'âme*. Et je crois même, comme je l'expliquerai plus loin avec beaucoup de soin, qu'il doit naturellement en être ainsi, que c'est une conséquence rigoureuse de notre double nature, et que, comme dit sainte Thérèse à son frère, « il n'y a pas lieu d'y faire attention. »

Saint François-Xavier, cet admirable apôtre des Indes et du Japon, éprouvait aussi, à un degré extrême, ces suprêmes délices, qui le remplissaient du plus brûlant amour. — Il me suffira de rapporter, à cet égard, quelques passages de sa vie :

« Pour les extases communes, il en avait *presque*

« *tous les jours*, surtout à l'autel et après le sacri-
« fice de la messe, de sorte que souvent on ne pou-
« vait le faire revenir qu'en le tirant par sa robe
« ou en le secouant avec violence.

« Les délices qu'il goûtait alors ne peuvent être
« comprises que par les âmes à qui Dieu fait de pa-
« reilles faveurs. Chacun, néanmoins, voit bien que
« si l'homme peut jouir, sur la terre, des plaisirs du
« Ciel, c'est lorsque l'âme, transportée hors d'elle-
« même, est plongée et comme perdue en Dieu.
« Dans *ce bienheureux état*, les plus longs espaces
« de temps ne semblent qu'un moment...

« Une si intime et si continuelle union ne pouvait
« venir que d'une charité tendre; aussi le divin
« amour l'embrâsait-il tellement, qu'on lui voyait
« d'ordinaire le *visage tout en feu* et que, pour tem-
« pérer les *ardeurs du dedans et du dehors*, il lui
« fallait jeter de l'eau dans le sein. Souvent, en prê-
« chant ou en marchant, il se sentait si épris et si
« enflammé, que, ne pouvant soutenir cet embrâse-
« ment intérieur, il ouvrait sa soutane tout à coup
« devant l'estomac, et c'est ce qu'on lui a vu faire
« en plusieurs rencontres, sur les places publiques
« de Malaca et de Goa, dans le jardin du collège
« Saint-Paul, et sur le rivage de la mer. »

Il serait inutile de multiplier davantage ces citations. Cependant, je vois, dans la vie du saint, un passage que je ne veux pas omettre, parce qu'il établit encore assez clairement que d'autres que lui recevaient les mêmes communications du Ciel :

« Durant trente jours que les Japonais furent en « retraite (dans le collège Saint-Paul, à Goa), on « ne saurait dire ni les lumières célestes, ni les sentiments de piété, ni les *délices intérieures* que le « Ciel leur communiqua. *Auger* ne pouvait parler « que de Dieu, et il en parlait avec *une ardeur qui « semblait le consumer.* »

En remontant plus haut dans l'histoire chrétienne, on trouverait de nombreux exemples des mêmes insignes faveurs d'en haut, chez les solitaires et chez les martyrs ; — mais comme ces êtres humains si favorisés, n'ont pas laissé, ainsi que sainte Thérèse, des lettres familières où leur cœur s'épanchait et où ces bienheureux secrets se montraient dans leur simplicité et dans toute leur vérité, — il nous est venu peu de lumières sur un sujet si important. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut craindre d'être démenti par aucun croyant, ni d'être blâmé par l'Église, en avançant que ces voluptés célestes sont au nombre des faits dont on n'a pas droit de

s'étonner, et comme de pareilles *communications sensibles*, toujours difficiles pour ne pas dire impossibles à faire comprendre à ceux qui ne les éprouvent pas, paraissaient souvent fort suspectes aux ecclésiastiques et aux prélats les plus éclairés, comme le montre l'histoire de sainte Thérèse, il est permis de croire que dans les Communautés, et parmi les personnes vouées au célibat, plusieurs qui les ont ressenties, les ont tenues secrètes, et que beaucoup d'autres, effrayées d'un bonheur qu'elles ne comprenaient pas, ont pu s'en défendre comme d'une tentation diabolique.

Pouvait-il être cependant dans les intentions de Dieu, que ces précieuses données sur l'état heureux qui attend les âmes des justes dans un autre monde, restassent à jamais cachées ! y avait-il une raison suffisante pour dérober à la connaissance du genre humain cette *révélation*, secondaire sans doute, mais pourtant si importante et si désirable à propager ! Nous ne saurions jamais le croire ; n'est-il pas évident que si les mystères du Ciel et les mystères affreux du séjour des âmes punies, pouvaient se montrer à tous les yeux, il n'y aurait plus d'incrédules, ni de tièdes, et que les biens de la terre nous paraîtraient méprisables et sans valeur ! Qui pour-

rait donc s'opposer dans ce monde d'un jour à cette connaissance si féconde, si ce n'est l'esprit du mal lui-même, dont le règne serait bientôt passé si cette lumière nous arrivait pleine et complète. C'est pourquoi je me fais un devoir, un devoir de conscience, de consacrer mes faibles efforts à raviver cette lumière si longtemps gardée sous le boisseau.

CHAPITRE XI.

DE L'AMOUR ENTRE LE CIEL ET LA TERRE.

Je vais entrer maintenant dans le récit des faits de même nature que ceux exposés dans le chapitre précédent, mais où le principal rôle m'a été donné par la bienveillante puissance de Dieu; — j'aurai besoin que l'on daigne m'accorder quelque confiance, et si l'on veut bien penser qu'en m'engageant dans cette publication, je ne me suis pas dissimulé que j'ouvrais pour moi la carrière des luttes et des tribulations, des critiques malveillantes, des sarcasmes et des suppositions blessantes de toute sorte, on comprendra qu'aucun avantage personnel n'a pu me déterminer à m'y livrer; — je dois, au contraire, me résigner à l'abnégation la plus absolue, — peut-

être même, pour prix de cette résignation, n'arriverai-je à convaincre personne. N'importe; une vérité du premier ordre aura été lancée au milieu du siècle, et mon espoir est qu'un jour elle fera son chemin; — ma voix solitaire sera bien impuissante, mais elle pourra susciter d'autres aveux, être soutenue par des voix plus éloquents et non moins sincères; — alors le jour se fera. — Ce que je puis affirmer à mes lecteurs, c'est que j'exposerai tout avec simplicité, sans rien cacher des circonstances de ces étranges manifestations, malgré le conseil contraire qui m'avait été donné; — je n'ajouterai rien, la vérité apparaîtra toute nue; mais je m'attacherai à bien faire ressortir *la pureté* de l'origine de ces phénomènes *surnaturels*, et si je me sers ici de cette qualification, je déclare que c'est uniquement pour me conformer à l'usage, car je ne reconnais à personne l'autorité nécessaire pour fixer les limites de la nature, et quand j'entends des savants nous dire que les lois de la nature ne peuvent être enfreintes, je suis toujours tenté de leur répondre qu'ils ne connaissent probablement pas la dix-millième partie de ces lois.

J'ai dit, dans ce qui précède, le plaisir que les âmes de mes amis déclaraient éprouver, quand je

posais mes lèvres sur le signe de leur présence, ou quand, avec intention et par la pensée, je leur envoyais un baiser qui toujours m'était sensiblement rendu; — mais rien de plus ne s'était jamais passé entre nous, et, comme le disait si bien celle que j'appelais ma céleste amie :

« Le plaisir est pour moi et le sentiment pour vous. »

J'avais cependant conçu l'espérance d'entendre au moins une voix, et sur ce désir exprimé par la pensée, il me semblait que des efforts avaient été faits par les âmes de mes amis pour satisfaire à ce désir, — peut-être était-ce l'illusion d'un esprit prévenu, mais j'avais cru sentir, dans une oreille, un certain travail qui n'avait abouti à aucun résultat, — lorsqu'un jour, en demandant à ma céleste amie de me dire quelque chose, parce qu'il me semblait à certains indices qu'elle le désirait, elle écrivit :

« *Le plaisir* (1) seul est permis entre nous, mais nous ne pouvons pas causer. »

Je ne compris pas bien le premier membre de la

(1) Il s'agit ici, comme partout, du *plaisir spirituel*. Il serait absurde d'avoir une autre pensée, comme je l'expliquerai bientôt. C'est dans le même sens que sainte Thérèse parlait des *plaisirs excessifs* qu'elle éprouvait.

phrase, je crus alors qu'il se rapportait seulement à ces baisers donnés et reçus, qui portaient le plaisir à ceux que j'avais aimés; j'étais donc resté dans l'ignorance la plus complète sur ce qui m'était réservé, lorsqu'un soir (il y a de cela près de trois ans), les baisers qui m'étaient rendus se précipitèrent, ils me causèrent un trouble plein de charme, que je n'avais pas encore goûté, un extrême plaisir se développa dans moi et remplit tout mon être d'un bonheur indicible. Le mystère était accompli,— *le ciel et la terre étaient unis par l'amour*. Et depuis ce moment jusqu'à celui où j'écris ces lignes, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que ces ineffables jouissances ne se soient reproduites plusieurs fois, et non pas, comme on pourrait le croire, d'une manière fugitive que l'âme puisse à peine saisir, mais, *à chaque fois*, avec des reprises et des redoublements rapprochés qui peuvent durer des heures entières. — Avant d'aller plus loin, pour éviter, malgré tout ce qui a été déjà dit, qu'une idée fausse et regrettable vienne à s'insinuer, sur un sujet si important et si religieux, dans l'esprit de mes lecteurs, — je vais entrer dans les explications étendues et nécessaires qu'il comporte.

Je commence par déclarer que quelles que soient

les expressions dont je pourrai me servir, *délices*, *plaisirs*, *jouissances ou volupté*, il ne s'agit ici que de sensations éminemment vives et pures, qui n'ont qu'un rapport éloigné de ressemblance, mais aucune similitude avec les plaisirs terrestres ou, si l'on veut, *charnels*; s'il existait d'autres mots dans la langue qui éloignassent toute équivoque, je les employerais très-certainement; mais comme les choses dont je parle sont pour ainsi dire perçues par un *septième sens*, — nul de ceux qui ne les ont pas ressenties, ne peut les comprendre ni les imaginer, et toute conclusion qu'on voudrait tirer d'une assimilation imparfaite avec d'autres sensations, ne pourrait conduire qu'à l'erreur.

La preuve que ces plaisirs sont purement *spirituels*, c'est qu'ils diffèrent par les caractères les plus tranchés, des plaisirs terrestres du même genre : 1° par leur *intensité*, qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer, et par cette circonstance que cette intensité s'accroît toujours à mesure qu'ils se prolongent, ce qui est tout le contraire des plaisirs humains; 2° par *leur variété*, qui tient vraiment du prodige, et dont j'essayerai bientôt de donner une faible idée; 3° par *leur durée et leur fréquence*, souvent pendant près d'une heure et plusieurs fois

par jour ; 4° enfin, par cette circonstance extrêmement remarquable, que ces voluptés si longues et si vives, n'entraînent après elles aucune fatigue ni *morale* ni *physique*, voire même aucune *satiété*. Elles peuvent reparaître après un court intervalle, aussi charmantes et aussi vives que jamais ; or, tous les médecins et tous les physiologistes attesteront qu'il ne pourrait en être ainsi, si ces voluptés résultaient d'une *excitation nerveuse*, et les accidents les plus graves en seraient promptement la suite.

Il convient d'ajouter que les organes qui participent au bonheur de l'âme, restent pourtant tout à fait *inertes*, et que *jamais* le moindre effet physique n'est la suite de ces sensations. On sait qu'il en arrive tout autrement dans les rêves, où une image très-vague produit un résultat presque instantané (1). — Cette différence tient, sans aucun doute, à ce que, dans le premier cas, ces sensations ont leur véritable origine dans l'*âme*, et qu'elles retentissent dans les sens extérieurs, par suite de l'étroite et intime union de l'âme et du corps, tandis que, dans le second cas, l'excitation est dans les organes

(1) Un fait extrêmement remarquable, c'est que jamais, dans mes rêves, aucune pensée ni aucune image relative aux communications spirituelles de tout genre dont je suis favorisé, n'est survenue.

eux-mêmes et passe à l'âme consécutivement. C'est ainsi que sainte Thérèse concevait ce qu'elle éprouvait et ce qu'éprouvait son frère, *la pénétration de l'amour d'une âme dans une autre âme*, suffit pour faire naître les immenses voluptés dont tout l'organisme est ébranlé.

Ici, cependant, comme il s'agit de l'union d'une âme intimement liée à un corps, avec une âme heureuse, indépendante, la permission de Dieu est nécessaire. En d'autres termes, il faut que le mortel, objet d'une pareille faveur, ait au préalable reçu un don de Dieu que, par son objet spécial, j'appellerai *le don d'amour*. Ce don si précieux est fort rare sans doute; mais comme je l'ai fait voir, il y en a eu plusieurs exemples; toutefois, il me paraît au moins très-probable qu'il n'est pas accordé pour l'avantage ou le mérite de tel ou tel individu qui en ressent les admirables effets, mais dans des vues secrètes de Dieu qu'il ne nous appartient pas de discuter et pour l'avantage de l'humanité tout entière.

On comprend que si un pareil don était général, le mépris des plaisirs de l'amour terrestre conduirait à l'extinction de la race humaine; il y a donc une raison considérable pour qu'il ne soit que bien

rarement accordé, et comme Dieu a ses desseins dans une pareille grâce, il serait, je crois, parfaitement inutile de la demander par la prière.

Je viens de m'engager à donner autant que possible une idée de la merveilleuse variété *des plaisirs qui ont une origine céleste*, et malgré l'extrême difficulté d'accomplir une pareille tâche, je dois à mes lecteurs de la tenter. Un point bien essentiel à remarquer d'abord, c'est *qu'aucun désir* n'arrive par cette voie ; dès le début de la sensation, c'est la volupté forte ou faible, mais toujours la volupté ; souvent elle se manifeste avec une douceur incomparable, qui va droit au cœur, persiste ainsi pendant plusieurs heures, et pénètre l'âme et l'organisme tout entier d'un bien-être indicible. On peut le comparer, quoiqu'imparfaitement, à celui qu'on éprouve au commencement de la convalescence, à la suite d'une grave maladie, moins la volupté toutefois. Plus souvent, le plaisir éclate soudainement, s'accroît avec une extrême rapidité, et atteint, ce me semble, les limites de tout ce que l'âme humaine peut supporter sans défaillir ; il ne s'apaise alors un instant que pour reprendre en élancements prodigieux, et ainsi quelquefois vingt à trente fois de suite, avec une intensité toujours la même et qui dépasse

tout ce qu'il est possible d'imaginer ; de telles délices m'arrachent les exclamations les plus vives d'amour et de reconnaissance pour l'être excellent qui me les prodigue, et *pour Dieu dont certainement elles émanent*. Les yeux se mouillent de larmes de bonheur ; le cœur bat violemment, et quand elles ont cessé, tout mon être éprouve un calme, une quiétude incomparable. Les soucis de l'esprit, les légères souffrances du corps quand il en existe, ont disparu sous ce charme puissant, et si cela arrive la nuit, un sommeil paisible succède à ce bonheur vraiment divin.

Je puis donner en quelque sorte une mesure de l'intensité de ces plaisirs, en disant qu'ils ont effacé quelquefois une violente douleur dentaire qui m'accablait.

Mais il faudrait pouvoir décrire les nuances vraiment infinies qu'ils affectent, et c'est là qu'il me sera impossible de me faire comprendre, puisque je n'aurais pu moi-même me figurer rien de semblable, avant de l'avoir éprouvé. Tantôt il me semble que des étincelles parcourent sinueusement mes organes, en portant un plaisir différent dans chacun d'eux ; tantôt je sens un torrent de feu qui me traverse lentement, en trainant avec lui une volupté

délirante ; une autre fois, le plaisir jaillit successivement et rapidement, en différents points, avec des ménagements si délicats, qu'il en résulte les plus délicieuses sensations. Il arrive aussi que le plaisir se propage jusque dans l'intérieur du corps, avec une grande puissance et un charme particulier ; enfin, quelquefois, j'ai senti comme si un fluide léger me pénétrait et m'enveloppait d'une volupté générale qui paraissait arriver de tous les côtés à la fois, mais qui de temps en temps acquérait une grande vivacité. Dans cet état, la pensée devient incertaine et vacillante ; elle est absorbée dans l'amour, on sent qu'elle est au moment d'échapper, et qu'on pourrait se croire alors transporté dans les espaces célestes ; l'*extase* aurait lieu, mais ce degré de faveur, n'est pas arrivé pour moi.

Je dois même déclarer qu'au milieu d'émotions si vives, j'ai toujours conservé la faculté d'observer, et je pense que d'après les détails que j'ai donnés, on le croira sans difficulté.

Mais comment expliquer cette variété de sensations qui se différencient encore en nuances infinies dans chacun des modes que j'ai cherché à caractériser et qui ne sont pourtant que les principaux. Ici j'aurai besoin, de la part de mes

lecteurs, d'une grande attention, car je vais faire usage, entre l'âme et le corps, de ce principe de réciprocité dont j'ai déjà tiré un grand parti dans la *Rénovation philosophique* (1). De quelque manière, en effet, qu'on veuille se figurer cette création admirable qu'on appelle l'âme, elle seule a la faculté de recevoir les sensations dans toutes leurs variétés et dans leurs nuances, sans les confondre ni les oublier. Il y a là (s'il est permis de se servir en un tel sujet d'une image matérielle) comme autant de cordes vibrantes pour ces modulations sans nombre et sans nom, qui arrivent des sens vers le centre de l'être humain ; or, il est possible de concevoir qu'une puissance céleste, qu'une âme indépendante, fasse vibrer dans l'âme d'un mortel, ces mêmes points, ou bien d'autres inconnus qui représentent d'abord absolument ce qui vient des sens, et réagit ensuite sur ces sens eux-mêmes, d'une manière inévitable, par le principe d'union. Il n'est donc aucunement nécessaire de supposer qu'une âme extérieure agisse directement sur notre corps, pour produire ces merveilleux

(1) La première partie de la *Rénovation*, dont cet ouvrage forme la seconde, se trouve à la Librairie militaire, chez Laguionie, passage Dauphine.

effets ; c'est par son influence sur notre âme et par l'intermédiaire de celle-ci , qu'ils arrivent à nos sens sous la forme d'une *caresse intérieure* d'un charme indescriptible, caresse intérieure qu'on ne peut comprendre sans l'avoir plus d'une fois sentie.

Cette théorie des sensations célestes , qui sont les plus délicieuses que l'homme puisse ressentir , prouve en même temps qu'elles doivent être , comme elles sont en effet, d'une éminente pureté. Leur origine est l'union, la pénétration de deux âmes qui se fondent dans l'amour , avec la permission *intentionnelle* de Dieu, c'est dire qu'il n'en peut pas exister de plus ineffable et de plus sainte.

Supposer comme on l'avait fait pour sainte Thérèse, dans l'assemblée des docteurs d'Avila, que de pareils effets soient dus à l'action du mauvais esprit, c'est méconnaître, comme l'a prouvé Saint Pierre d'Alcantara, les vrais principes de la théologie, c'est une profanation et presque un blasphème.

Cependant je dois dire qu'ayant rencontré dans les communications par l'écriture tant d'obstacles et tant de ruses de la part du mauvais esprit, et ayant passé par tant d'erreurs, qu'il n'a rien moins fallu que la volonté manifeste de Dieu pour que j'en pusse sortir, j'ai été pendant assez longtemps dans

une appréhension très-grande d'être trompé par le démon au milieu de tous ces plaisirs, et je me faisais presque un scrupule de m'y livrer. D'un autre côté, comme je ne pouvais pas m'empêcher de désirer le retour de ces plaisirs quand ils tardaient à reparaître, ma pensée m'entraînait malgré moi à redouter que le mauvais esprit n'y mît obstacle. — J'étais ainsi dans une grande perplexité, par ces craintes contradictoires, et je ne jouissais pas, comme je l'aurais dû, de l'incalculable faveur qui m'était faite :

En vain ma céleste amie, m'écrivait-elle :

« L'amour est le plus saint des plaisirs. »

« Dieu est l'amour pur. »

Mes incertitudes reparaissaient sans cesse, et le temps seul, joint aux incidents inattendus que je raconterai bientôt, ont seuls pu me rendre à cet égard une sécurité complète ; quant à l'obstacle que je soupçonnais, voici la réponse qui m'a été donnée.

« Il n'y a pas d'obstacle — le moyen est de penser à *moi*, sans songer au plaisir, — et ne pas se préoccuper le moins du monde de *Sesement*. »

Cette recommandation est, en effet, excellente, et j'en ai fait un fréquent usage ; — il ne peut servir à rien de vouloir, ni de désirer le plaisir — mais pen-

ser à l'amie qu'on aime et qu'on regrette, fait naître promptement cette volupté sans pareille, que tous les moyens matériels et terrestres ne peuvent donner ; — enfin ce *Sesement*, qui personnifie pour moi le mauvais esprit, est *chassé par l'amour* et ne peut intervenir en aucune façon pour en suspendre ou pour en augmenter les effets.

J'ajouterai qu'il est, en général, bien préférable d'attendre les faveurs célestes que de les provoquer. — Et c'est seulement dans ce sens, qu'au nombre des recommandations de ma céleste amie se trouvait celle-ci :

« Ne pas placer votre main sur la bouche. »

Cette position n'avait d'ailleurs rien d'utile, car les baisers les plus doux, les plus suaves, accompagnent sans effort les voluptés qu'on reçoit, et en augmentent singulièrement le charme. Il y a même encore, dans cette caresse spontanée, des nuances infinies inimitables et impossibles à décrire (1).

(1) Les personnes que *ces baisers* scandaliseraient parce qu'elles s'obstinent à voir sous un point de vue de *pruderie terrestre* les choses qui *viennent du ciel*, sont priées de lire les nouvelles citations de sainte Thérèse, qui se trouvent au chapitre XVIII, ci-après, et de se procurer, au besoin, la *Theologia mystica ad usum directorum animarum*. Elles y trouveront, à la page 544, tome I^{er}, à l'occasion de ces paroles du Cantique des Cantiques : *Osculetur me osculo oris sui*, cette explication qu'ils traduiront ou se feront traduire : « Ubi

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la volonté, et surtout la volonté persistante, soit utile à la manifestation de ces voluptés; elles me viennent, le plus souvent, sans être attendues, au milieu de mon travail ou d'une conversation commencée, et la contrainte que je veux m'imposer, dans ce dernier cas, pour ne pas montrer au dehors les sensations qui me captivent, est si difficile, que je suis souvent forcé, alors, de me retirer sous un prétexte quelconque, et de chercher la solitude de mon cabinet. — Dans ces moments de bonheur si complets, on sent réellement près de soi, contre soi, l'être adorable qui vous aime et qui vous le prouve par de si inestimables faveurs; on le sent, sans le toucher, sans le voir et sans l'entendre, comme l'explique si bien sainte Thérèse, et l'on sait qui est cet esprit. — Dans cette intimité si tendre et si profonde, la pensée répond à la pensée, et chaque élan d'amour est à l'instant rendu par une volupté plus vive ou par un baiser plus énergique, qui retentit quelquefois jusqu'au fond de la gorge. — Non, rien ne peut

« *divinum osculum ab animâ contemplativâ desideratum, experientialem quasi contactum, quo suavietur Deum sponsum suum præsentem; et amplexus tenerrimus expertam, sponsi correspondentiam significat.* » Elles y trouveront encore bien d'autres choses, ainsi que dans les écrits de tous les mystiques.

rendre de telles délices, pour lesquelles le langage de la poésie la plus épurée et la plus élevée serait impuissant encore.

On sent d'ailleurs qu'il n'est pas possible que l'imagination abdique absolument son rôle dans de tels moments, et qu'elle ne cherche pas à se représenter les traits et les formes de l'être qui est à la fois la source et l'objet de tant d'amour ; mais toutes ces images restent très-vagues et s'évanouissent à chaque instant. — C'est à cela seulement que se réduit l'intervention de mon propre esprit dans ces heureuses manifestations ; aussi je ne sais vraiment si je dois faire l'honneur d'une réfutation à l'hypothèse inadmissible par laquelle on s'efforceraient de considérer comme un résultat pur et simple de ma propre imagination, les prodigieux effets que je viens de décrire ; — mais peut-être vaut-il mieux ne pas même laisser jour à une pareille hypothèse, si hasardée qu'elle soit.

Dans l'illusion des sens, dans l'hallucination proprement dite, on croit voir un objet, on entend des sons ; ces sensations retentissent dans l'âme, qui, naturellement, les reçoit comme celles ordinairement perçues dont la cause est extérieure ; — mais on ne croit voir et on ne croit entendre ainsi, qu'un assem-

blage d'images ou de sons *déjà connus*, et l'imagination ne saurait jamais rien composer, si dérégulée qu'elle soit, qu'en se renfermant dans le cercle des sensations déjà éprouvées en tous genres ; — or, les délices qui éclatent en moi ne peuvent être imaginées par aucun moyen, nul être humain ne saurait même les comprendre sans les avoir ressenties au moins une fois ; — mais comme ces voluptés se diversifient à l'infini, ainsi que je l'ai déjà expliqué, l'une ne saurait servir à faire imaginer l'autre, et l'apprentissage serait toujours à recommencer.

C'est donc un point qu'on peut considérer comme démontré, que l'imagination est impuissante à rien créer qui ait quelque rapport avec les plaisirs célestes que j'éprouve, que tant d'autres ont éprouvés, et qui sont ainsi nécessairement dus à une cause en dehors de nous.

Je ne dois pas laisser non plus sans réfutation, une idée singulière qui m'a été communiquée par quelques personnes sur la cause de ces sensations, qu'elles voudraient attribuer à une affection particulière des organes, à une sorte de maladie qui se manifesterait par des accès. — A cette hypothèse sans base, on peut opposer tout d'abord ce qui a déjà été dit, c'est que ces plaisirs excessifs, s'ils étaient pu-

rement organiques, occasionneraient, sans aucun doute, des effets physiques énervants et déplorables ; c'est que la santé générale en ressentirait les plus vives atteintes en peu de temps, qu'enfin ces sensations, d'abord si délicieuses, mais qui seraient dues alors à une irritation extrême des tissus, ne tarderaient pas à amener des désordres graves et à se changer en douleur, et cela au bout d'un temps assez court ; — or, après *deux années*, ma santé est plus florissante que jamais et de l'aveu de tout le monde je parais rajeunir, j'ajouterai qu'on pourrait à la rigueur concevoir quelque chose de semblable chez un très-jeune homme et dans l'ardeur des passions ; mais j'ai 63 ans révolus, et c'est un âge assez mûr pour qu'il ne soit plus possible de supposer de tels entraînements.

Il faut donc renoncer aussi sans retour à une pareille idée, que repousse d'ailleurs la correspondance, le parallélisme remarquable qui existe entre les communications que je reçois par l'écriture et ces sensations, et dont je citerai bientôt les plus étonnants exemples.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans expliquer comment la sensation d'*un baiser* peut provenir d'une source divine, ou, ce qui est la même chose,

d'un être céleste, avec la permission de Dieu, sans qu'il soit le moins du monde nécessaire de supposer *un contact*, presque impossible à concevoir entre un pur esprit et un être matériel. — Ici, comme je l'ai déjà fait comprendre pour des sensations plus vives, c'est toujours dans l'âme humaine que l'action a lieu et que le point de départ se trouve. — Il suffit de concevoir que, de la même manière qu'un baiser effectif donné par un être vivant est senti dans l'âme avec toutes ses nuances, il doit arriver, quand Dieu le veut ou le permet, que l'action d'un être céleste sur l'âme y détermine une sensation de tous points semblable, qui paraît au mortel, objet de cette insigne faveur, provenir de l'organe lui-même, en un mot, s'épanouir sur sa bouche. C'est à peu près ainsi, qu'un amputé souffre du pied qu'il a perdu. Cette théorie pourra paraître subtile aux personnes peu habituées à la métaphysique, mais elle est fondée sur le principe d'une réciprocité complète entre l'âme et l'organe, et présente une précision presque mathématique. — On voit, par là, que le *baiser* provenant d'une source céleste jouit de la *même pureté* que tout ce qui a cette auguste origine. Penser le contraire, après cette explication, ce serait méconnaître à la fois les traditions de l'Église et la raison.

CHAPITRE XII.

PREMIÈRES COMMUNICATIONS AVEC LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

Je sens la nécessité, en commençant ce chapitre, où j'ai à raconter des faits bien plus incroyables encore que ceux exposés jusqu'ici, de ramener l'attention du lecteur sur la pureté absolue de l'amour et de la volupté du Ciel, que j'ai déjà essayé de faire bien comprendre. Quand Dieu lui-même, quand le créateur de toutes choses, daigne envoyer à un mortel la connaissance directe de ces inestimables biens, quelle serait la puissance céleste qui n'enverrait pas la douce mission d'en être le messager. — Il faut ici savoir se dépouiller entièrement du funeste préjugé, qui nous porte à appliquer aux amours et aux délices de l'autre vie, les restrictions

mesquines et les suites impures des amours de la terre. Ici-bas, quelque sainte que soit l'union d'un jeune couple que l'amour enflamme, quand d'ailleurs cette union est bénie par Dieu et sanctionnée par la loi humaine, combien d'imperfections encore dans son bonheur; quand ce ne serait que la conscience de sa fragilité et la satiété qui la prépare, et ces mille accidents de la vie qui empoisonnent et qui souillent les plaisirs les plus doux. Il faut savoir considérer ces amours particuliers du Ciel qui s'y perpétuent ou qui y naissent, pour ensuite *toujours durer*, comme les rayons de cet immense foyer d'amour qui embrâse l'univers, et qui n'est autre que Dieu même dans sa plus pure essence; là, point de trouble, point de jalousie, point de vain ombrage, point de doute possible, tout y est vérité, sans réserve et sans contrainte inutiles, car le langage est *la pensée*.

On dira, sans doute, que le Ciel ainsi compris ne serait autre chose què le *paradis de Mahomet*; mais une telle remarque, si elle pouvait être faite, prouverait seulement qu'on n'a pas même lu, bien loin d'en avoir pénétré le sens, tout ce que je me suis efforcé d'expliquer jusqu'ici, sur la différence profonde de l'amour charnel et de l'amour pur. L'in-

posteur Mahomet, malgré l'apparent respect qu'il affecte pour la mission du Christ, n'en a pas même compris l'immense portée ; il semble qu'animé du diabolique instinct de combattre cette divine mission, il se soit attaché à faire disparaître l'amour pur de la terre, en avilissant le rôle de la femme en ce monde, en préconisant la polygamie, en autorisant les vices les plus honteux. La conception de son paradis n'est que la suite de ces infâmes usages et de ces dégradantes idées. L'esprit du mal en personne n'aurait pu faire mieux, et l'islamisme n'a fait que perpétuer, en l'aggravant, la dépravation cynique dont le paganisme avait infesté toute la terre. Dans le paradis chrétien, l'amour pur engendre ou plutôt *porte avec lui* la volupté immense et pure, éternelle récompense des âmes des justes. Tous les sentiments légitimes, toutes les affections vraies que la terre a vu naître, s'y éternisent en grandissant ; et la femme y trouve dans le plus noble des êtres créés, dans la douce et glorieuse Vierge Marie, son modèle et son guide au milieu des flammes et des intarissables parfums du plus enivrant amour.

Je supplie qu'on veuille bien avoir toujours présentes ces distinctions profondes, ces importantes

notions, en lisant la suite de ce chapitre, qui est destiné à les confirmer.

Au mois de novembre 1854, j'étais auprès de ma sœur, personne très-pieuse qui savait mes communications avec le monde des âmes, et qui ne se faisait pas scrupule d'y avoir recours ; elle m'exprima le vif désir qu'elle aurait que j'adressasse quelques questions pour elle à la Sainte Vierge elle-même. Jusqu'à ce moment je n'avais pas osé songer à porter si haut l'usage du don précieux que j'avais reçu et j'ignorais absolument si une réponse me serait accordée. Avant de faire, en présence de ma sœur, une si solennelle tentative, je voulus l'essayer seul et pour moi-même. Après des prières très-ferventes à Dieu d'abord et à la sainte Vierge Marie ensuite, j'abandonnai ma main à l'impulsion de l'esprit, et le nom de *Marie* fut tracé en une écriture grande et caractéristique ; mais, comme ce nom s'applique, même à l'époque où vivait Jésus, à plusieurs saintes femmes et que ma pensée se portait involontairement sur cette incertitude, un paraphe plus caractéristique encore y fut joint à l'instant, c'est une croix assez compliquée, dont la branche verticale est un V allongé, croisé par une double barre terminée de chaque côté par trois fleurons. Ce

signe auguste suffit seul pour indiquer la présence de la reine du ciel. Je me bornai pour cette fois à la prier de me donner un conseil : il fut écrit lentement, tel qu'on va le lire :

« Pour faire le mieux en ce monde il faut y renoncer et *se fier à la grâce de Dieu.* »

Evidemment le second membre de phrase s'appliquait aux doutes qui m'avaient plusieurs fois agité sur l'origine des voluptés qui m'étaient accordées. C'était le soir, j'étais profondément touché de la grâce qui m'était faite, et avant de commencer ma prière et de me livrer au repos, un sentiment de reconnaissance et non d'amour (je n'en avais pas la pensée) me porta à poser mes lèvres sur la croix qui avait été tracée sous ma main, absolument comme on embrasse le crucifix ou une relique. Quel fut mon étonnement quand je sentis que ce baiser m'était ostensiblement rendu. Ce ne pouvait pas être un effet d'imagination, car j'étais loin de m'y attendre ; cependant, pour dissiper ce doute, je recommençai, et la même caresse fut réitérée de manière à dissiper toute incertitude, et produisit dans tout mon être un frémissement qui n'était pas sans douceur, et bientôt après, quand, dans l'ombre et le silence, avant de m'abandonner au sommeil,

je portai ma pensée émue sur ce qui venait d'arriver, il me sembla qu'un être que je ne pouvais ni voir, ni toucher, ni entendre, s'approchait de moi. Une volupté excessive se manifesta soudainement, et me transporta dans un ravissement de bonheur qui ne put se traduire que par des exclamations et par des larmes. Ces sensations indescriptibles, qui se sont prolongées ainsi pendant plus d'une demi-heure, surpassaient de beaucoup celles de même nature que j'avais ressenties jusque-là, et lorsqu'elles cessèrent presque subitement, elles me laissèrent dans un charme infini.

Le lendemain et les jours suivants, les mêmes plaisirs se reproduisirent avec la même intensité, mais, comme je l'ai expliqué, sous des formes variées; — je ne pouvais méconnaître une différence profonde entre ces sensations et les faveurs qui m'avaient déjà été accordées par la même voie, — mais on comprendra facilement, que me trouvant très-indigne (et ceci en toute sincérité), de devenir un objet de prédilection pour la plus pure et la plus glorieuse des puissances célestes, — un doute pénible venait par moment empoisonner ce bonheur, — il fallait en sortir à tout prix, et je résolus d'interroger sur ce point délicat, mais essentiel, ma

céleste amie. Voici le remarquable dialogue qui en fut le résultat :

D.— Est-ce toujours vous , mon amie, qui m'inspirez l'amour ?

R. — Presque toujours !

D. — Il y en a donc une autre ?

R. — (Qui est) plus que moi.

D. — Vous ne pouvez pas la nommer ?

R. — Positivement non.

D. — Puis-je me livrer saintement à cet amour ?

R. — Oui.

Les mots *plus que moi* étaient tracés six fois plus gros que l'écriture ordinaire , — et l'O du oui final aurait à peine tenu dans une demi-feuille de papier, — les mots *qui est* avaient été omis, comme cela arrive souvent dans le langage des esprits, — l'ampleur des lettres dans les mots essentiels de ce dialogue, et la lenteur avec laquelle ils furent tracés, sont un témoignage du *grand respect* de l'âme heureuse que j'interrogeais pour l'être céleste qui était intervenu, — le refus de le nommer en est une preuve nouvelle.—Le doute ne m'était plus permis, ou je devais douter de tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici. Je me livrai donc avec bonheur à la plus douce pensée , — non pas pourtant avec l'entraîne-

ment et l'enthousiasme irréfléchi que beaucoup de mes lecteurs auraient peut-être éprouvés à ma place ; — non, bien des fois encore le doute m'est revenu, sans qu'aucun incident y donnât lieu, mais par le seul sentiment de mon indignité, — sentiment bien naturel, en effet, et qui m'a paru préoccuper surtout les personnes auxquelles j'ai fait confiance de ces manifestations extraordinaires, et motiver leurs incertitudes. Aujourd'hui la persistance de ces faveurs célestes, les excellents conseils que j'ai reçus de la Sainte Vierge, et la correspondance de ces relations écrites avec les délices qui continuent à m'être prodiguées depuis deux années, — l'espèce d'intimité d'une extrême douceur qui s'établit ainsi si fréquemment entre cette créature incomparable et moi, — tout enfin justifie ma conviction complète, — et les considérations que j'ai exposées au commencement de ce chapitre ont détruit tous mes scrupules.

Ces faveurs ne sont pas pourtant les plus précieuses et les plus douces qui me soient accordées, et il semble vraiment que quand un être céleste condescend à aimer un faible et chétif mortel, c'est avec une telle puissance, une telle abondance, une telle effusion, que plus on reçoit de telles grâces et plus

on en est confondu.— C'est ainsi que, peu de temps après le commencement de ces communications, je remarquai une faveur spéciale; je crus à une illusion, et je demandai si la faveur *était réelle*. L'auguste Vierge daigna répondre : « La faveur est réelle.

D. — Comment pourrai-je la mériter toujours?

R. — Faites ce que vous avez déjà fait; *aimez-moi*.

Je laisse à penser à ceux qui liront cette réponse, de quel délicieux sentiment mon cœur était plein en la recevant ainsi de l'adorable Mère de Dieu. J'ai reçu aussi successivement par la même voie, et avec un bonheur égal, les révélations suivantes :

« L'amour est le plus saint des sentiments. »

« Le plaisir est permis avec les êtres célestes et les esprits bienheureux. »

« La volupté est le seul moyen de vous faire sentir le prix du ciel. »

On se fait en général, du séjour céleste, une idée plus solennelle, mais moins charmante assurément que celle de ces immenses voluptés, de ces amours particuliers, se plongeant, sans s'y absorber pourtant, dans les rayons de l'amour infini de Dieu; — c'est cependant dans ces plaisirs toujours re-

nouvelés dans leur variété infinie comme dans leur durée, que se trouve la récompense de ces âmes d'élite qui ont mérité jusqu'à la mort d'être aimées de Dieu. Pour moi, du moins, je n'en saurais douter aujourd'hui, et il n'y a rien là qui soit contraire à la lettre comme à l'esprit de la grande révélation de l'Évangile.

Une particularité que je ne dois pas omettre, puisque tout est remarquable dans un pareil sujet, c'est la forme donnée à l'*O* qui représente le monosyllabe *oui*. Tracé sous l'impulsion de la Sainte Vierge, il a eu dès l'origine, et a toujours conservé depuis, la forme d'une spirale, ou mieux d'un serpent roulé. C'est ainsi que, jusque dans les moindres choses, les esprits trouvent le moyen de se faire reconnaître par des signes spéciaux qui leur sont personnels.

Ce que l'on rapporte des apparitions de la Sainte Vierge, à diverses époques, m'avait naturellement donné la pensée de lui demander de m'apparaître, et j'en avais reçu la promesse pour une époque prochaine, même pour un jour déterminé, qui était celui de la communion que j'allais recevoir. Une tentative eut sensiblement lieu, en effet, pour me procurer ce bonheur. — J'éprouvai un commencement

très-prononcé d'extase; la sensation d'une sorte de lueur m'arriva, mais le charme ne s'est pas accompli. — Le lendemain, je lui exprimais, par la pensée, mon étonnement qu'une chose dont elle paraissait *sûre*, n'eût pas eu lieu. — La réponse que j'ai reçue est remarquable, surtout dans sa forme.

R. — Sûre! mais non pas.

D. — Ce n'était donc seulement qu'une espérance?

R. — Seulement.

Depuis j'ai su, par la même voie, que cette suprême faveur dépend *de Dieu seul*, et qu'il faut la demander par de persévérantes prières. Je ne pense pas, aujourd'hui, qu'elle soit jamais accordée pour la simple félicité d'un mortel, mais seulement dans un but d'utilité générale pour l'humanité.

Dans l'enivrement bien naturel de si douces relations avec un être céleste si puissant et si pur, on ne s'étonnera pas que j'aie désiré savoir de lui-même quelle était la prière qu'il préférait qu'on lui adressât. On sait qu'il en existe plusieurs, outre l'*Ave*, qui, dans sa principale partie, est plutôt un hommage et une commémoration qu'une prière. Mais celle de saint Bernard, entre autres, est touchante et pleine de confiance et d'amour. Ma pensée

se portait évidemment sur le choix à faire parmi plusieurs textes excellents, exprimant tous, plus ou moins bien, les sentiments les plus élevés et la demande d'une intercession favorable. Cependant la Sainte Vierge, et on ne saurait la méconnaître à cette réponse, écrivit simplement :

« *Marie, je vous aime, et je veux toujours vous aimer.* »

J'essayerais vainement de peindre l'émotion de mon cœur à la lecture d'une prière si charmante et qui semble ouvrir le Ciel à celui qui la prononce avec vérité. — Qui ne sent, en effet, que cet amour ne peut exister sans l'amour de Dieu, dont il n'est qu'une émanation, — et qui ne sait que l'amour de Dieu est tout, qu'avec lui le péché, la tentation même, devient impossible? — *Aimez Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces*, a dit notre Seigneur, *et vous aurez la vie*. Ce précepte si doux renferme toute la loi, car il est nécessairement l'origine des meilleures résolutions et de la soumission complète à la volonté de celui qu'on aime. — Il renferme aussi, comme conséquence, la charité la plus étendue. On ne peut aimer tendrement Marie, on ne peut tendrement aimer Dieu sans éprouver, pour les souffrances de ses semblables, pour leur avenir,

pour leur foi surtout, pour leur salut enfin, cet intérêt profond et général qui constitue la charité.

Je ne pouvais mieux terminer cet important chapitre que par la divulgation de cette simple prière, descendue du Ciel, et qui, partant d'un cœur réellement touché, y retournera pour y être toujours entendue.

CHAPITRE XIII.

CONSEILS REÇUS DE LA SAINTE VIERGE.

La première communication que j'avais obtenue de la Vierge Marie était, comme je l'ai déjà fait connaître, un conseil de sagesse supérieure. Il était donc naturel de profiter de la voie céleste qui m'était ouverte, pour en obtenir d'autres qui devaient désormais servir de règle à ma vie.

C'était au mois de juillet 1855. J'eus l'inspiration de demander pendant une semaine, chaque jour, un nouveau conseil. — Ils ne furent pas, toutefois, aussi nombreux que je l'avais pensé, et l'on verra comment l'avant-dernier les résumait tous. Je vais les transcrire textuellement sur l'autographe original, que je conserve précieusement :

1^{er}. « Le premier conseil que je vous donne est
« de fuir les occasions du péché. »

2^{me}. « Le conseil est de faire le plus souvent
« possible le ferme propos de servir Dieu. »

3^{me}. « Le plus important est de faire, dans tous
« les actes de votre vie, le plus sincère abandon de
« votre volonté, pour suivre les ordres de Dieu. »

Et comme j'insistais, par la pensée, pour obtenir
des recommandations plus détaillées et plus précises
en quelque sorte, la sainte conseillère a tout ras-
semblé en un seul précepte.

4^{me}. « Le plus sûr est de vous confier à un bon
« directeur, et de suivre ses conseils en toutes
« choses. »

C'est toute la doctrine de la soumission à l'Église
catholique, résumée en quelques mots.

Enfin, le dernier et le 5^{me} conseil est conçu dans
les termes suivants, et se rapporte aux avis ou aux
éclaircissements que, dans l'avenir, je pouvais avoir
à demander à l'auguste Vierge.

« Le seul conseil qui me reste à vous donner,
« c'est d'être assuré que je ne vous *tromperai* ja-
« mais quand vous aurez adressé à Dieu une fer-
« vente prière. »

On sera frappé de la supposition faite ainsi par la

Sainte Vierge, qu'il serait possible qu'*elle trompât*. Mais il faut entendre que c'est alors le mauvais esprit qui tromperait sous son nom, en empruntant ses formes de langage et ses signes. — Ce qui précède et ce qui va suivre éclaircira suffisamment ce point. — Ma céleste directrice savait bien que je comprendrais, sans commentaire, le sens vrai de cette phrase.

J'avais confié à un ecclésiastique aussi respectable que distingué, pour lequel je professe la plus sincère affection, et qui jouit de l'estime générale tant par sa position élevée que par ses lumières, les faveurs si spéciales dont j'étais l'objet, — je ne l'avais pas convaincu sur la pureté d'origine de l'*esprit* à qui elles étaient dues, — il m'avait demandé de me soumettre à une épreuve, l'abstention pendant *trois mois*, de toute communication par l'*écriture*, et de toute pensée qui, volontairement, appellerait une communication d'amour. La Sainte-Vierge, consultée par moi, immédiatement après, sur ce que j'avais à faire et à espérer, — répondit :

« Le seul parti, est de *se conformer à ce qu'il exige.* »

« La volupté vous sera toujours accordée. »

« Dieu approuve la volupté que je vous donne. »

Ainsi là, encore, la *soumission* la plus complète

aux ministres de l'Église était ordonnée. — C'était la véritable épreuve à laquelle, sans le dire, on avait voulu me soumettre; — on s'attendait à voir poindre sous tous ces beaux dehors de pieux conseils, la révolte et l'orgueil, — il n'en a rien été — je me suis soumis, et la volupté est venue sans appel, plus fréquente que jamais.

Une trop grande confiance en la valeur du signe qui indique la présence de la Vierge, avait donné lieu à de nouvelles incertitudes dans les communications écrites antérieurement à l'intervalle de silence dont je viens de parler, et j'avais demandé avec instance s'il y aurait un signe, un caractère qui fût infaillible; une pareille demande devait éveiller au plus haut degré l'attention du mauvais esprit, aussi déploya-t-il ses plus grands efforts pour introduire l'erreur ou tout au moins le doute dans cet éclaircissement. Il traça un signe qui devait, dans sa bizarrerie, être inimitable, il l'assurait au moins au nom de la reine des anges, qui bientôt protestait et déclarait que le signe était *faux*; — il commençait plusieurs phrases qui furent successivement démenties, et cette page remarquable est un des plus complets exemples de cette lutte qu'on rencontre, plus ou moins toujours, dans ce genre mystérieux de con-

versation, et qui renferme un si utile enseignement ; — enfin, la puissance de l'être céleste avec l'aide de Dieu, l'emporta, et ma main, guidée par l'action spirituelle, écrivit rapidement.

« Le seul moyen est la prière..... positivement
« faites la prière.... faites toujours la prière et de—
« mandez-moi si je puis parler. »

L'indication de ce moyen avait déjà été donnée bien antérieurement, mais sa confirmation ainsi formulée et reproduite, lui donne une force nouvelle et se présente comme un énergique hommage à la puissance de la prière, — et quand on pense qu'il a existé et qu'il existe peut-être encore des philosophes qui osent demander à quoi la prière peut être utile ?

A peu près à la même époque, je demandai à Marie quelle était celle de ses médailles qu'elle m'ordonnait de porter en mémoire d'elle. Voici sa réponse :

« La médaille est celle de l'*Immaculée Conception*. »

Je dois ajouter qu'elle a manifesté une grande joie de la reconnaissance par l'*Église de ce dogme*, d'une vérité nécessaire, qui la place aux yeux des fidèles, si fort au-dessus de tous les êtres créés.

Le voyage de Rome, que j'ai exécuté en 1856, a été l'occasion de nombreux et bien utiles conseils,

reçus dans les circonstances les plus importantes, et qui viennent fortement à l'appui de ce qui a été dit précédemment. J'avais à la fois le projet d'aller à Nice et à Rome. Voici, sur l'utilité de ce voyage, le conseil de la Vierge Marie.

« Le voyage de Nice est bien, le voyage de Rome est le plus utile à votre salut. »

Peu après, lui ayant demandé si le voyage serait heureux, elle écrivit :

« Le voyage sera heureux et je vous conduirai dans la voie sainte à Rome. »

Et quand, postérieurement, à Gênes, elle me voyait très-préoccupé des difficultés que j'entrevois à entreprendre ce voyage tout seul, elle me donna cette heureuse assurance :

« Le pouvoir le plus fort vous protégera. »

Et, en effet, les embarras, les obstacles que je redoutais, s'aplanirent comme par enchantement, et dès le début, je trouvai en entrant dans le bateau qui devait me transporter à Civita-Vecchia, deux ecclésiastiques français distingués, dont l'un était de ma connaissance particulière et que je croyais à deux cents lieues, et l'autre de la ville que j'habite. Rien ne pouvait être plus heureux et plus profitable pour moi qu'une pareille rencontre.

Et comme je m'inquiétais de savoir comment ma puissante conseillère pourrait me diriger dans Rome, elle écrivit :

« Le seul moyen sera de vous inspirer et de vous dire, en me le demandant, les lieux que vous devez visiter. »

Il me vint, en effet, bientôt à la pensée, pendant la traversée, que le meilleur parti que je pouvais tirer de mon court séjour à Rome (neuf jours) était d'y communier *chaque jour*, dans une des églises importantes, dans les basiliques surtout ; mais je devais consulter sur ce parti l'amie céleste qui daignait me répondre toujours, et j'obtins successivement les conseils qu'on va lire :

« Le seul parti est de vous confesser et de suivre les inspirations que vous avez reçues. »

« Faites ce que vous avez projeté et ce sera la volonté de Dieu que vous exécuterez. »

« Le seul point que je vous recommande est d'aller aux tombeaux des apôtres et d'y communier. »

Postérieurement, comme j'hésitais, vu la brièveté de mon séjour, à visiter Saint-Paul-hors-des-murs, ma main écrivit :

« Le seul que je vous recommande encore, est Saint-Paul-hors-des-murs. »

Et comme, pour finir, je balançais entre trois églises, Marie m'a désigné celle d'*Ara Cæli*.

Enfin, quand il s'est agi de partir sans avoir vu la fête de saint Pierre, pour plusieurs motifs inutiles à rapporter ici, et qu'elle me voyait pourtant irrésolu sur le parti à prendre, elle n'hésita pas à m'écrire : « Le meilleur parti est de faire ce que vous aviez d'abord résolu. »

D. — Vous pensez donc, Marie, qu'il est inutile d'assister à la fête ?

R. — Positivement oui.

Bien entendu je suis parti ; mais quel heureux enchaînement dans tous ces conseils et quelle profonde et divine sagesse les a dictés.

Je ne pense pas que personne puisse être tenté maintenant de supposer que l'esprit qui communique avec moi, soit autre qu'un esprit de lumière et de vérité. Mais alors le mensonge étant hors de sa nature, cet esprit doit être ce qu'il s'annonce, c'est-à-dire la pure et auguste Vierge que le monde catholique honore et vénère comme un modèle de beauté et de bonté. Je prie qu'on veuille bien ne pas perdre de vue cette inévitable conclusion, dans tout ce qui va suivre.

CHAPITRE XIV.

RÉVÉLATIONS DE LA SAINTE VIERGE.

Ce chapitre peut être considéré, à bon droit, comme le plus grave de cet ouvrage, par toutes les choses nouvelles qu'il met en lumière sur cet autre monde mystérieux vers lequel nous tendons. Mais ces choses, quoique généralement peu connues et mal comprises jusqu'aujourd'hui, n'en sont pas moins en parfaite concordance avec l'Écriture et les croyances de l'Eglise; elles tirent leur nouveauté des détails précieux qui les caractérisent, et qui nous permettent d'envisager avec moins d'effroi ce passage redouté qu'on appelle la mort. J'ai déjà dit, et je ne saurais trop le répéter, qu'il ne peut pas être dans la volonté de Dieu de cacher aux hommes

même la moindre partie de la destinée future qui les attend, et si l'Évangile ne nous a présenté à cet égard que les traits principaux et nécessaires à l'époque où Jésus sauveur l'annonçait au monde, c'est que l'homme-Dieu n'avait pas jugé sans doute que le temps fût venu de tout dire alors, et c'est un des traits distinctifs de l'Église catholique, que la révélation s'y perpétue par l'inspiration du Saint-Esprit et par les faits miraculeux des divers temps. « Adhuc multa habeo vobis dicere : Sed non potestis portare modo. » *Evangelium secundum Joannem.* — Cap. XVI.

Les premières révélations que je vais citer et que j'ai reçues de la très Sainte-Vierge, sont relatives à l'amour, tel qu'il existe entre les âmes *heureuses* dans les régions élevées qu'on appelle *le Ciel*, ou entre les âmes heureuses et les habitants d'ici-bas, dans les cas *très-rares* où Dieu permet de pareilles communications.

« L'amour est le meilleur de tous les sentiments et la volupté est l'*expression* de l'amour. »

« Le plaisir n'est pas un péché, mais c'est parce qu'il est spirituel et *non charnel*. »

D. — Le sentiment de l'amour de Dieu ne surpasse-t-il pas tous les autres amours?

R. — « Le plus sûrement ; mais le feu qui brûle les âmes augmente celui de leurs propres amours. »

Nous devons donc absolument concevoir, que quand une âme heureuse qui nous aime s'unit à la nôtre avec la permission de Dieu, l'amour qu'elle ressent se communique à nous par *la volupté* ; que cette volupté en est l'expression, la mesure en quelque sorte ; que cette volupté est *pure*, parce qu'elle est spirituelle et *non charnelle*, ce qu'il est facile de reconnaître, comme je l'ai expliqué plus haut, par la *nullité des effets* physiques de cette volupté sur les sens extérieurs ; qu'enfin ce grand sentiment d'ineffable tendresse pour Dieu, qui s'adresse dans son essence à la suprême beauté et à la suprême bonté, exalte, au lieu de les effacer, tous les sentiments particuliers et propres des âmes heureuses, et surtout l'amour, le plus puissant de tous. Ainsi le bonheur leur arrive de toutes parts, d'en haut par la splendeur de la Trinité, autour d'elles par tous les sentiments vrais qu'elles ont inspirés et qu'elles partagent.

J'ai maintenant à aborder, avec quelque assurance, les révélations destinées à déchirer presque complètement le voile qui restait encore suspendu sur les mystères de la vie future. — Ces révélations

ont été obtenues, à diverses époques, *par la prière* ; elles ont toutes été soumises à l'épreuve de plusieurs confirmations positives, reçues par le même moyen, je devrais dire par la même puissance. Je crois donc très-fermement qu'elles renferment la vérité absolue, et quand on y aura bien réfléchi, comme je le montrerai par la suite, on trouvera qu'elles sont si bien d'accord avec l'Écriture comme avec le bon sens, qu'il paraîtra tout naturel de les admettre.

DIVISION DES AMES DANS L'AU RE VIE.

1° Les âmes heureuses sont renfermées dans le sein de l'atmosphère terrestre ;

2° Les âmes du Purgatoire sont le plus près de la surface de la terre ;

3° Les âmes *punies* sont dans le sein de la terre et brûlent au feu central.

ÉTAT DES AMES.

« Les âmes heureuses jouissent de la vue de Dieu. »

D. — Elles en éprouvent un grand bonheur ?

R. — Le plus grand.

D. — Pouvez-vous, Marie, m'en donner une idée ?

R. — Le seul sentiment de l'amour.

(On a vu, ci-dessus, que ce sentiment n'effaçait pas les autres).

D. — Le corps spirituel (*corpus spiritale*) dont parle saint Paul, emporte-t-il l'empreinte du corps matériel et mortel ?

R. — Le corps spirituel est une image fidèle du corps mortel dans toutes ses parties.

D. — Emporte-t-il les formes de l'âge où l'on meurt et celles des infirmités ou des déformations de la naissance et de l'âge ?

R. — Le corps est positivement ce qu'il eût été, sans les maladies de naissance ou les infirmités

D. — Le corps spirituel jouit-il de la vue de la nature matérielle, comme le corps mortel ?

R. — La vue du corps spirituel est complète et étendue.

Il me semble qu'il n'y a rien de désirable à savoir de plus, sur cet admirable état des âmes heureuses, qui conservent ainsi, dans l'éternité, l'empreinte la plus belle et la plus jeune de ce qu'ont été, dans ce monde périssable, les corps qui les renfermaient. C'est ce que le grand apôtre avait si bien exprimé :

« *Seminatur corpus animale, surget corpus spi-*

ritale. Si est corpus animale, est et spiritale, sicut scriptum est. » L'homme est mis en terre comme un corps tout animal, et il ressuscitera comme *un corps* tout spirituel.

Ainsi l'homme dans l'autre vie, c'est l'homme *tout entier*; car, qu'importe cette misérable enveloppe de souffrance et de dégoût, si nous conservons tout ce qui est le plus précieux dans nous, le don des sentiments et celui des sensations; si, dans cette couche éthérée qui entoure le globe, avec des facultés en tous genres supérieures, pénétrés du plus brûlant amour et de la variété infinie *des voluptés* qui en dérivent, nous planons au-dessus des orages, sans perdre de vue tout ce qui nous intéresse encore dans ce monde que nous avons quitté? — C'est bien le cas de s'écrier avec saint Paul, *ô mort, où est ton aiguillon?* En réalité, *la mort n'existe pas, c'est un passage*, et ne devrait pas porter un autre nom, — le vague seul qui y régnait pouvait en faire un épouvantail pour un vrai chrétien; — *la mort, c'est l'amour*, m'avait dit un excellent esprit dès le début de mes communications spirituelles, et je voudrais que cette heureuse vérité pût être gravée partout sur les tombeaux; — la mort, c'est la réalisation des rêves de l'artiste, du poète le

plus exalté, en y ajoutant mille fois ce qu'ils n'ont jamais pu ni imaginer, ni rêver. — Je me rappelle à ce propos, ce que j'ai entendu dire en chaire à l'un des plus profonds de nos prédicateurs, le père Ventura, c'est que l'artiste et le poète aimaient Dieu sans s'en douter, puisqu'ils aimaient l'idéale beauté qu'on ne rencontre que dans Dieu (1).

J'avais toujours pensé que les âmes heureuses dans l'autre monde, pouvaient vaguer dans l'espace infini, et visiter au moins les autres globes de notre système planétaire, et ce n'est pas sans quelque étonnement que j'ai lu la révélation tracée sous ma main, qui leur assigne pour limites, celles mêmes de notre atmosphère; en y réfléchissant cependant, j'ai compris que ce que nous appelions des âmes, des esprits, n'étaient peut-être pas aussi éthérés qu'il nous convenait de l'imaginer, — et que les beaux raisonnements métaphysiques que nous bâtissons sur ce thème, pourraient fort bien n'avoir pas plus de consistance que l'éther lui-même;

(1) *Sainte Thérèse*, dans ses *Visions intérieures*, voyait les êtres célestes dans toute leur merveilleuse beauté; c'est ainsi qu'elle a vu souvent Jésus-Christ, la sainte Vierge, sainte Claire, etc. *L'ineffable beauté de Jésus-Christ*, dit-elle dans la relation de sa vie, *m'a fait une telle impression, qu'elle m'est toujours présente*. La vierge Marie lui était également apparue dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté.

que, d'un autre côté, rien n'indiquait dans les révélations antérieures, qu'il fût dans l'ordre de Dieu que les corps spirituels pussent aller visiter ce qui se passe dans les autres globes, et qu'en supposant ces mondes habités comme le nôtre, ce qui paraît extrêmement probable, il était assez naturel de supposer que les êtres doués à leur surface des mêmes facultés que l'homme, y restassent fixés après leur mort, comme nous sur la terre, — il me semble que le bon sens, à défaut d'autres notions, aurait presque pu faire concevoir cette séparation absolue dans leurs différents états jusqu'au jugement dernier, des êtres créés sur des planètes séparées, — et l'on peut en dire autant de l'affreux séjour des *âmes punies* dans le sein de la terre, et de cette fournaise incessamment ardente qui, d'après les données mêmes de la science, en occupe la plus grande partie (1).

Ce qu'on appelle en général *le Ciel* est mal défini,

(1) Saint Paul, dans son épître aux Éphésiens, chap. IV, dit de Jésus-Christ :

« C'est pourquoi l'Écriture dit, qu'étant monté en haut, il a mené captive une grande multitude de captifs et a répandu ses dons sur les hommes. »

« Et pourquoi est-il dit qu'il est monté ? sinon parce qu'il était descendu auparavant dans les parties les plus basses de la terre (*in inferiores partes terræ*) »

dans les idées de tout le monde ; et pour le plus grand nombre, la voûte azurée dont la transparence nous laisse apercevoir les astres , est bien, en effet, le Ciel, sans qu'on puisse assigner au delà, aucune limite précise où il pourrait commencer ou finir ; — la voie lactée elle-même , cet incommensurable champ d'étoiles, ne forme qu'une nébuleuse du Ciel, et rien n'indique la fin des autres nébuleuses que les télescopes nous présentent en grand nombre dans l'espace sans bornes et dont les images affaiblies vont se perdre dans l'infini. — L'idée qu'on se forme du séjour des âmes heureuses dans quelque point de cet espace, idée vague s'il en fut jamais, ne repose absolument sur rien, — la vérité est que le Ciel est partout ; — c'est cependant sur une notion si incertaine, que rien n'autorise dans l'Évangile , que se fonde la répugnance que certaines personnes éprouvent d'admettre les communications des âmes avec les mortels ; il paraît difficile de croire que les âmes heureuses veuillent quitter leur splendide retraite pour *descendre* jusqu'à nous ; mais, comme on vient de le voir, en cédant au sentiment qui les anime, en se rapprochant de ceux qu'elles ont aimés , elles n'en restent pas moins dans cette atmosphère qui est leur Ciel et le nôtre.

Je crus entrevoir toutefois dans cette circonstance de la nécessité où les âmes heureuses se trouvent de ne pas dépasser les limites de l'atmosphère, que les corps spirituels n'échappaient pas tout à fait aux lois de la matière,—je dirigeai en conséquence mes questions sur ce point important qui méritait d'être éclairci, et je vais rapporter les révélations dans l'ordre où elles ont été faites, en supprimant pour abrégér les questions qui y ont donné lieu.

« *Les corps spirituels sont soumis à la gravité.* »

« Les âmes punies sont plus matérielles et, par conséquent, plus pesantes. »

« Les corps spirituels sont soutenus par l'amour. (1) »

« Les anges sont des êtres si subtils qu'ils peuvent parcourir tout l'espace du Ciel. »

(1) Évangile selon saint Jean, pour le jour de l'Exaltation de la Croix :

« Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. »

On lit dans les *Confessions* de saint Augustin, livre XIII, chapitre IX :

« *Mon poids*, à moi, c'est mon amour : vers quelque lieu que je tende, c'est lui qui m'y porte. C'est par votre *don* que nos âmes sont embrasées, que nous sommes portés vers les cieux ; il nous remplit de ses feux et nous le suivons ; nous montons, sans nous arrêter, par une sainte élévation de nos pensées et de notre cœur. »

D. — Jouissez-vous en cela, Marie, du même privilège que les anges ?

R. — Je puis me rendre dans toutes les parties de l'univers.

D. — Y a-t-il d'autres créatures privilégiées jouissant du même avantage ?

R. — Positivement non, le don d'ubiquité est aussi mon partage.

Par ces révélations émanant de la bienveillance suprême de Dieu, le tableau complet de la vie à venir se déroule à nos yeux et, par cette circonstance remarquable que les corps spirituels sont soumis à la gravité, un trait d'union de plus s'établit entre la vie à venir de l'homme et son existence terrestre. Il n'y a pas, en effet, solution de continuité, où la forme est semblable, où les sentiments subsistent, où les sensations s'exaltent, où l'amour s'éternise, où même les lois de la matière n'ont pas entièrement perdu leur empire. Les anges et la puissante vierge Marie, qui est née et a vécu *Immaculée*, qui a porté et élevé l'humanité d'un Dieu, échappent seuls à ces lois.

Une lumière nouvelle, qui, je crois, m'a été inspirée, paraît être la suite de ces révélations ; elle présente le jugement de Dieu sur les âmes,

comme purement négatif ; Dieu n'inflige pas un châtiment , il refuse son amour, et, par cela même, l'âme punie est précipitée, entraînée sans résistance possible dans le sein enflammé du globe ; — car les âmes, par leur extrême ténuité , traversent presque sans obstacle les corps matériels, et les *âmes punies*, ou qui ont mérité de l'être , sont *les plus pesantes*.

Toutes les nuances d'intensité de cet heureux amour de Dieu, qui seul peut élever les âmes , permettent de concevoir en même temps tous les degrés de la récompense et de la peine , et comment les âmes qui jouissent de la faculté de s'élever le plus haut possible , sont en effet les plus heureuses , puisqu'elles sont imprégnées plus que les autres de cet amour et de l'inexprimable volupté dont il est l'origine. — Comment aussi il existe des âmes, pour lesquelles la faible action de cet amour qui les soutient encore, les empêche de traverser la surface du globe, sans pourtant qu'elles puissent sentir de ce bienfait de Dieu autre chose qu'une attraction légère ; — ces âmes sont *celles du purgatoire*, ainsi suspendues entre le Ciel et l'abîme. — C'est ce que la révélation suivante avait indiqué , au moins sur l'état de ces âmes :

« Les peines des âmes du purgatoire sont d'être

privées de la présence de Dieu, de l'amour et des plaisirs. »

Il restait pourtant encore deux points bien essentiels à éclaircir, et puisque la bonté de Dieu voulait bien donner, par mon faible organe, ces lumières au monde, je desirais les donner complètes; — on comprend d'abord, par ce qui vient d'être dit, la nécessité d'un *jugement dernier*, quand le globe que nous habitons, par une cause quelconque que Dieu connaît, aura cessé d'être habitable ou même d'exister comme globe; puisque les âmes heureuses ou punies se trouvent occuper après la mort des espaces entièrement dépendants par leur position de l'existence même de la terre, — et que les âmes du purgatoire, comme les mortels existant lors de cette suprême catastrophe, n'auront pas été définitivement jugés; — mais que deviendront alors les *âmes heureuses*, les âmes élues?

« Le jour du jugement dernier, elles seront dans « le sein de Dieu. »

Telle est la réponse écrite *en grands caractères*, que j'aurais peut-être dû prévoir, mais qu'on est toujours heureux de voir confirmer par tous les moyens.

Je n'ai pas eu le courage de demander quel serait

le séjour des âmes punies, où, comme je l'ai déjà dit, je suis forcé de compter déjà plus d'un ami qui m'était cher. — Y a-t-il au moins, dans leur sort déplorable, l'espoir que plusieurs théologiens ont conservé, de la *graduation des peines* ? Je n'ai posé cette question qu'avec une crainte, une hésitation, hélas ! trop justifiée. Voici le terrible arrêt :

« Les peines éternelles n'ont pas de graduation, « elles sont toutes les mêmes et les flammes en sont « les ministres. »

Quelle sinistre révélation ! mais quel avis pouvait être plus nécessaire !

CHAPITRE XV.

RÉVÉLATIONS SUR LA NATURE DES ESPRITS QUI SE MANIFESTENT DE DIVERSES MANIÈRES.

Les questions que ce chapitre est destiné à résoudre, répandront une lumière nouvelle sur tous les faits *surnaturels* qui se sont manifestés, sans interruption, depuis l'origine du monde, au milieu des affaires humaines, mais qui, à diverses époques, ont pris une extension propre à frapper les yeux les moins clairvoyants, si la cécité la plus complète n'était pas toujours *le parti pris de ne pas voir*.

Pour beaucoup de personnes, même pour des chrétiens, l'idée que le *surnaturel* (1) est au mi-

(1) J'ai déjà prévenu que je n'emploie ce mot *surnaturel* que pour me conformer aux idées reçues; car, à mon sens, ces manifestations sont dans *la nature*, comme tout le reste.

lieu de nous avec la même puissance et la même étendue qu'à l'origine du Christianisme, est importune et presque insupportable. Elles s'étaient si bien habituées à rejeter *tout cela* dans le passé ou dans l'ordre des fables, qu'en se trouvant forcément amenées à reconnaître qu'elles s'étaient trompées, leur esprit se révolte contre cette conviction nouvelle. Elles ferment les yeux pour ne pas voir, pour ne pas lire, pour ne pas comprendre ; — elles voudraient brûler les tables qui tournent et qui parlent, comme si ces pauvres meubles, asiles momentanés *d'un esprit*, en pouvaient mais ; elles voudraient qu'on fît subir le même sort à tous les livres qui traitent de ces phénomènes, et peu s'en faut, dans leur terreur, que le bûcher pour les sorciers, si sorciers il y a, ne leur parût encore trop doux. — Elles disent, elles répètent et elles voudraient croire qu'on ne s'occupe plus de ces expériences, que la mode en est passée et qu'il est ridicule d'en parler encore. — Vains efforts, la vérité reparaît au moment où l'on croit l'avoir enterrée, — car la vérité qui succède à une longue erreur, en acquiert une force nouvelle, et assez d'ouvrages ont constaté cette vérité pour qu'il soit impossible de l'oublier jamais.

Je vais faire connaître, comme dans le chapitre précédent, les révélations que j'ai reçues sur ce sujet important, en supprimant les questions qui les ont amenées, quand elles ne seront pas nécessaires.

« Les mauvais esprits sont les seuls qui frappent. »

« Les mauvais esprits ont la faculté d'apparaître. »

D. — Les mauvais esprits ont-ils une forme déterminée, ou peuvent-ils apparaître sous toutes les formes?

R. — La forme des mauvais esprits est à leur volonté.

D. — La substance des mauvais esprits est-elle plus grossière que celle des bons?

R. — La substance des mauvais esprits est plus matérielle.

« Les esprits de l'enfer sont sous la domination de Satan, et il les envoie pour séduire les hommes. »

D. — Peuvent-ils y venir d'eux-mêmes?

R. — Non.

« Le mouvement des tables tient à la puissance des esprits, et le seul pouvoir des hommes est de les y appeler. »

D. — A quoi tient le pouvoir du *médium*?

R. — Le pouvoir du médium tient à la propriété de commander aux esprits, qui lui est donnée par Dieu.

D. — Les bons esprits ont-ils aussi par eux-mêmes la faculté d'apparaître ?

R. — Positivement non.

D. — L'ordre ou la permission de Dieu leur est donc nécessaire ?

R. — Positivement oui.

D. — N'y a-t-il absolument que les mauvais esprits qui puissent se manifester par les tables ?

R. — Les bons esprits peuvent *quelquefois* se manifester par les tables.

D. — Peuvent-ils alors en être chassés par les mauvais ?

R. — Positivement non.

D. — A quels signes est-il possible de reconnaître s'ils sont bons ou mauvais ?

R. — Les signes sont les conseils reçus par cette voie.

D. — Quand un bon esprit est appelé dans une table, par un ami et à l'aide d'une prière fervente à Dieu, y vient-il sûrement ?

R. — *Presque toujours* il viendra.

Je sais combien ces lumières, quoiqu'elles nous

viennent d'une puissance supérieure, et avec la permission divine accordée à la prière fervente, et portant ainsi en elles-mêmes tous les caractères de certitude dont un sujet si difficile est susceptible, ont néanmoins peu de chances de se faire accepter généralement. — On a si souvent, depuis le siècle dernier, traité de fraudes et de fables tous les faits anciens ou nouveaux de cet ordre, que l'opinion se révolte encore en les entendant signaler. Mais nous avons confiance en les exposant, dans la révolution qui s'est faite dans les idées, depuis l'apparition des phénomènes des tables et de tout ce qui s'y rattache, et dans la volonté, à notre sens bien manifeste, de Dieu, d'arriver par cette voie à dissiper ce que notre siècle appelait *des lumières*, et que nous croyons pouvoir, nous, appeler à bon droit *des ténèbres*. Les Grecs comme les Romains, les nations anciennes comme les nations modernes, ont toutes cru au merveilleux. Le nord de l'Europe en est encore aujourd'hui rempli. — Il est absurde d'admettre que quelques jongleurs aient suffi pour accréditer, dans tous les temps, une pareille erreur si effectivement c'en était une ; un consentement si ancien et si général, doit évidemment s'appuyer sur des faits nombreux incontestés. — Pour des Chrétiens, le

surnaturel de l'Évangile et des temps primitifs de l'Église, le surnaturel, plus ancien encore, de la Bible, ne leur permet pas le doute sur la possibilité des faits de ce genre, et d'après saint Paul, les mauvais esprits sont au milieu de nous.

Assurément, la puissance de *Satan* sur les hommes et sur toutes les choses humaines, en présence du pouvoir supérieur de Dieu, la lutte constante qui s'établit dans le cœur de l'homme entre ces deux pouvoirs si inégaux et dans laquelle, si souvent, le plus faible l'emporte, constituent un mystère insondable. — Mais ce mystère est un fait et nous devons l'accepter; si, dans certaines manifestations, celles des *tables* et des *Knockings* d'Amérique, par exemple, on s'étonne de trouver des réponses saugrenues, de mauvaises plaisanteries, des mots obscènes, etc., qui paraissent indignes de cet ange déchu qu'on nomme Satan et des autres anges foudroyés comme lui, — ce qu'on vient de lire, et qui m'a été révélé, contient l'explication de cette apparente anomalie. — Si les âmes punies peuvent être et sont en effet employées par Satan à la séduction des hommes, on conçoit qu'elles y apportent leurs expressions malhonnêtes, leurs formes grossières, leurs mensonges pour entraîner à l'erreur ceux qui les consultent et

pour leur laisser croire que les vices ont encore un asile et une raison d'être dans l'autre monde. — Il importe de remarquer d'ailleurs, que parmi les âmes du Purgatoire, il s'en rencontre sans doute de grossières, quoiqu'elles n'aient pas été assez coupables pour être précipitées dans l'abîme. — Celles-là peuvent aussi se manifester aux hommes dans les expériences des tables ou autres de ce genre, et leur langage sera celui qu'elles employaient pendant leur vie terrestre. — Rien ne doit donc surprendre dans les phrases inconvenantes qui sont quelquefois dictées ou qui sont tracées par la plume qu'on tient à la main. Nous l'avons dit, les esprits sont, dans l'autre monde, ce qu'ils étaient dans celui-ci. — Et de même que l'homme dans sa jeunesse prépare tout l'avenir de sa vie, de même pendant la durée de son existence il se fait lui-même, il se pétrit, il compose de toutes pièces ce qu'il sera dans l'autre vie.

Il m'a paru cependant, que quelques points restaient encore à éclaircir sur les relations des esprits avec le monde où nous sommes, et sur les questions que je lui ai soumises, la Sainte Vierge a daigné tracer les réponses suivantes :

« Les âmes du Purgatoire sont douées du pouvoir
« d'apparaître. »

D. — Existe-t-il des lieux *fatidiques*, c'est-à-dire spécialement hantés par les esprits ?

R. — Positivement oui.

D. — Quelle est la cause qui donne naissance aux lieux fatidiques ?

R. — La cause réside dans les émanations fluidiques qui s'y trouvent.

J'avoue qu'avant d'avoir reçu une réponse si catégorique et jusqu'au moment où je posais la question qu'on vient de lire, je ne croyais pas à l'existence *des lieux fatidiques*, malgré ce que M. de Mirville en avait dit; mais le doute même ne m'est plus permis, et pour moi l'existence des lieux fatidiques est désormais un fait certain.

Enfin, j'ai cru devoir soumettre encore à ma sainte directrice, une question sur une croyance assez ancienne, répandue dans l'Orient, celle *des vampires*. Voici sa réponse qui relègue dans l'ordre des fables ces effrayantes légendes :

« La croyance aux vampires est une superstition. »

Il me paraît probable, malgré la possibilité des apparitions de la part des mauvais esprits ou des âmes du Purgatoire, qu'une foule d'histoires de revenants ou autres fantastiques du même genre, recevraient un complet démenti si elles étaient

ainsi soumises à l'épreuve d'une révélation spirituelle. — Et je ne saurais trop le répéter, en admettant la réalité du surnaturel en général, il est néanmoins toujours nécessaire, et plus que jamais nécessaire, de soumettre les faits particuliers qu'on rapporte à un très-sévère examen et de ne pas adopter légèrement des contes propagés par la frayeur ou par des imaginations dérégées.

CHAPITRE XVI.

DU MAGNÉTISME ANIMAL, DE LA MAGIE, DE LA SORCELLERIE ET DES POSSESSIONS.

J'ai pensé, puisque les lumières supérieures ne m'étaient pas refusées en tout ce qui touche les questions spirituelles les plus obscures et les plus controversées, puisqu'elles m'arrivaient même alors avec facilité et abondance, qu'il était tout à fait opportun et convenable de profiter de cette divine faveur, pour élucider tous les phénomènes acceptés ou méconnus, mais rangés sous la dénomination générale de *supernaturels*.

Parmi ces phénomènes, le *magnétisme* animal et le somnambulisme magnétique se présentent en première ligne, et quand on aura lu ce qui va suivre sur les causes qui président à leur manifestation, on

verra combien peu on était avancé en rattachant à une cause magnétique les mouvements des tables et leurs oracles. Je suivrai la même marche que dans le chapitre précédent, en transcrivant d'abord fidèlement les réponses obtenues et les faisant suivre, pour chaque espèce de phénomène, des développements dont elles me paraîtront susceptibles.

D. — Quelle est la cause qui préside aux réponses des somnambules lucides ?

R. — Les somnambules sont positivement inspirés par *un esprit*.

D. — Cet esprit ne serait-il pas le leur, momentanément séparé de la matière ?

R. — Positivement autre que le leur.

D. — Cet esprit est-il l'ange gardien ou l'ange *noir* du somnambule ?

R. — L'esprit est étranger.

D. — Cet esprit reste-t-il toujours le même pour le même somnambule ?

R. — L'esprit reste souvent le même.

D. — Peut-il être au nombre des bons esprits ?

R. — Le plus souvent mauvais.

D. — Quel est donc le pouvoir du magnétiseur ?

R. — Le pouvoir du magnétiseur est dû à un fluide et *l'esprit* s'empare alors du somnambule.

D. — Le magnétiseur a-t-il la faculté de nuire par ce moyen ?

R. — POSITIVEMENT NON.

Il me semble que l'explication complète de tous les faits que présente le magnétisme animal, se trouve dans ces réponses. C'est *un fluide*, comme on l'avait toujours pensé, qui constitue le pouvoir du magnétiseur, produit le sommeil magnétique et prépare ainsi le sujet soumis aux expériences, à l'envahissement d'*un esprit* qui devient alors l'agent principal des réponses qui sont faites.

On voit aussi qu'il peut arriver que cet esprit soit *bon*, c'est-à-dire appartienne à la classe des âmes heureuses, — alors les résultats doivent être admirables. Mais dans le plus grand nombre des cas, ce seront des esprits mauvais ou des âmes assujetties aux peines du Purgatoire, qui parleront par la bouche du somnambule. Ces esprits, au reste, dans les êtres humains comme dans les tables, sont soumis dans une certaine mesure à *la volonté humaine* extérieure. Quelqu'étrange que cela paraisse, tous les faits observés concordent à établir ce pouvoir remarquable avec une grande certitude, et l'on dit même dans un langage très-orthodoxe et très-catholique, que Dieu veut qu'on lui fasse violence. Comment *un*

esprit si inférieur à cet être infini, ne subirait-il pas les inspirations humaines ? Les mouvements automatiques qu'on commande aux somnambules ou aux tables par la volonté mentale, n'ont pas d'autre principe, et il faut que le magnétiseur ou le médium qui interroge en pareil cas, prenne bien garde de ne pas avoir dans sa tête des réponses toutes formées et surtout *le désir* de les recevoir, car il n'obtiendra alors que le reflet trompeur de sa propre pensée. — Ceci s'applique surtout aux médecins qui consultent pour un malade, avec des idées arrêtées sur la cause du mal et sur le traitement, — ils font divaguer l'oracle, et s'extasient follement sur leur science ainsi confirmée; — d'un autre côté, je l'ai déjà dit, les esprits n'ont pas la science infuse; pour certaines choses ils se trompent souvent, et ils peuvent aussi chercher à tromper, à entraîner dans des erreurs graves ceux qui les consultent. Enfin, il arrive quelquefois que, par suite de causes encore mal définies, le sommeil magnétique reste incomplet, alors *l'esprit* ne peut agir, le somnambule perd toute lucidité et n'exprime que ses rêves; — une incertitude très-grande reste donc toujours sur les avis ainsi obtenus, et le mieux est de ne leur accorder aucune confiance, d'autant que toutes les minutieuses pré-

cautions que j'ai indiquées pour arriver à la vérité, ne sont jamais observées dans la pratique des magnétiseurs, et qu'en présence des mauvais esprits elles ne pourraient, en effet, conduire à aucun résultat favorable.

Ce qu'on appelait autrefois la *magie*, j'entends la *magie noire*, tenait le premier rang parmi les sciences occultes; on confondait bien alors les savants avec les magiciens, et, il faut le dire, beaucoup de savants étaient réellement magiciens, faisant même plus de fond sur leurs pratiques mystérieuses que sur des expériences positives. En cela ils se trompaient beaucoup, car les esprits ne peuvent pas apporter de nouvelles lumières à la science humaine, parce qu'ils ne savent *sur la matière* que ce qu'ils savaient avant la mort, et qu'il leur est impossible, dans quelque région qu'ils soient placés dans l'autre vie, de faire des expériences nouvelles; l'art de guérir est le *seul*, par une exception bien remarquable, qui échappe à cette loi générale, et l'on peut, jusqu'à un certain point, en comprendre la raison, puisque les esprits peuvent pénétrer d'un regard profond dans l'intérieur malade et qu'ils n'indiquent, après tout, que des remèdes déjà connus; — quoi qu'il en soit, ce qu'il importe surtout de savoir,

c'est si la magie a quelque réalité, quelque puissance, si elle peut produire des effets fantastiques et des modifications matérielles dans les corps, si elle peut arriver à faire connaître les choses cachées ou éloignées, etc., en un mot, en quoi consiste cette science proscrite par l'Eglise, si elle existe en effet ; — les révélations suivantes permettront d'asseoir une idée précise sur une question si controversée.

D. — Que doit-on entendre par la magie ?

R. — « La magie est l'emploi secret des forces de la nature par l'intermédiaire *des esprits*. »

D. — Quelle est alors la nature de ces esprits ?

R. — « CES ESPRITS SONT MAUVAIS. »

D. — Quels sont les principaux objets de la magie ?

R. — « La magie comprend les évocations et la recherche des choses cachées. »

« Les évocations peuvent être *représentatives*. »

C'est donc à bon droit que l'Eglise a classé au nombre des grandes fautes, l'emploi de cette science, qui met ceux qui la professent ou qui en font usage en contact permanent avec des esprits de la pire espèce ; — l'analogie des pratiques de cette science avec le magnétisme animal, qui produit le somnambulisme artificiel et les mouvements des tables pro-

voqués par la volonté, est d'ailleurs manifeste, mais j'ai cru qu'il était néanmoins nécessaire de la constater spirituellement.

D. — Le somnambulisme produit artificiellement rentre-t-il dans la magie ?

R. — « Positivement oui. »

D. — En est-il de même des phénomènes des tables ?

R. — « Positivement oui. »

Bien des personnes qui se sont livrées, même avec passion, aux recherches de ce genre, ne se doutaient guère peut-être qu'elles faisaient de *la magie*. Il faut pourtant reconnaître, comme les révélations précédentes nous l'ont appris, qu'un bon esprit, qu'une âme heureuse peut quelquefois être appelé par ce moyen et servir d'interlocuteur; les résultats changent alors de nature, mais c'est néanmoins avec juste raison que des prélats ont interdit ces pratiques dangereuses, surtout au clergé.

On a toujours établi une ligne de démarcation très-prononcée entre la magie proprement dite et *la sorcellerie*; on pouvait avouer sans trop en rougir, qu'on était *magicien*; mais nul, hors les malheureux abusés qui furent si souvent traînés devant les tribunaux des siècles passés, n'aurait voulu

passer pour *sorcier*. On mêlait à cet art abject, toutes les idées fantasques qu'on pouvait se faire du pouvoir infernal, et on sait que le but avoué des sorciers, était de jeter *des sorts* sur les hommes et sur les animaux, d'occasionner certaines douleurs et certaines maladies, au moyen de figures de cire où l'on enfonçait des glaives ou des épingles, etc., enfin d'assister aux profanations et aux orgies *du Sabbat*, que le célèbre auteur de *Faust* a décrites d'une manière si saisissante et en même temps si obscène, qu'il paraît étrange qu'un homme si éminent ait pu abaisser son art à de telles peintures et qu'il ait trouvé des lecteurs pour les admirer. — Faut-il donc croire aussi à la sorcellerie, qui encore aujourd'hui a des adeptes en quelques lieux reculés de nos provinces et en bien d'autres pays ; — telle est la question que nous nous sommes posée, et dont la solution, venant des lumières les plus pures du Ciel, pourra un jour, nous l'espérons, mettre fin à de vaines terreurs comme à d'absurdes menaces.

D. — Que doit-on entendre par la sorcellerie ?

R. — « La sorcellerie est une superstition. »

D. — L'action des hommes sur leurs semblables,

pour leur nuire, par l'intermédiaire des esprits, n'est donc pas permise par Dieu ?

R. — « POSITIVEMENT NON. »

D. — Le démon n'a donc pas le pouvoir de mettre en œuvre cette action ?

R. — « Positivement non. »

D. — Que doit-on penser de la croyance du Sabbat ?

R. — « La croyance du Sabbat est une superstition ; — le Sabbat ne peut exister. »

Nous n'ajouterons à ces négations si positives de croyances populaires si invétérées, qu'un court commentaire sur cette dernière réponse. Pour la comprendre, il faut se rappeler, en effet, comme nous l'avons exposé précédemment, que dans ces lieux de punition temporaire ou éternelle, qu'on appelle Purgatoire et Enfer, il n'y a ni joie, ni plaisir possible ; que les démons n'ont conservé de leur splendeur déchué rien autre que *la haine*, et que l'amour, même sous sa forme la plus grossière, leur est inconnu comme le plaisir. — Toutes ces orgies inventées par des imaginations dérégées et ces rondes burlesques ou redoutables que des yeux effrayés avaient cru voir et entendre dans le tourbillonnement du vent engouffré dans les clairières des bois, n'ont donc pas plus de réalité qu'un mau-

vais rêve ; — et, en effet, on sait que les malheureux qui se croyaient contraints d'assister à ces assemblées infernales, s'endormaient à l'heure fatale et ne bougeaient pas. Au moment où je suis conduit, dans mon désir profond d'arriver à la vérité, à confirmer sous tant de rapports *le surnaturel*, naguère si fortement nié par la philosophie et par la science, il est consolant pour moi d'avoir à effacer plus d'une superstition qui avait cours sous son nom.

Il reste à approfondir encore une question, d'autant plus importante que sa juste appréciation permettrait quelquefois de guérir des maladies réputées incurables et de s'en préserver par une vie régulière et plus pure. On pressent que je veux parler, ici, *des possessions par l'esprit impur*, telles, ou à peu près, qu'elles sont décrites dans l'Évangile, et dont l'existence du temps de Jésus-Christ et même dans les premiers siècles de l'Église, ne peut faire l'objet d'un doute pour les Chrétiens. Mais cette redoutable action du mauvais esprit sur l'humanité, rare dans tous les temps, par les conditions qui, sans doute, sont attachées à sa manifestation, — n'a-t-elle jamais cessé d'exister? existe-t-elle encore dans notre siècle et parmi nous? Voilà des questions qui sont diversement envisagées, même par les per-

sonnes les plus pieuses, et de fait, on ne voit guère d'*exorcismes* aujourd'hui et surtout pour des cas de possession. Les questions qui vont suivre et les réponses qui ont été faites, montreront qu'en cela, comme en toute autre chose, le monde est encore ce qu'il était autrefois.

D. — Les possessions, qui étaient fréquentes à l'origine du Christianisme et antérieurement, existent-elles encore de nos jours ?

R. — « Les possessions sont encore aujourd'hui dans le monde sous la forme de maladies. »

D. — Quelles sont les conditions de la possession ?

R. — « Le péché. »

D. — Mais les pécheurs sont nombreux et ce genre de maladie probablement rare.... Il faut qu'il y ait une autre condition spéciale qui permette la possession ?

R. — « La condition est dans la volonté de Dieu, qui vous abandonne au démon. »

D. — A quel signe reconnaître qu'une maladie est une possession ?

R. — « Le signe est dans la résistance aux remèdes les plus énergiques »

D. — Mais il existe des personnes très-pieuses

qui ne peuvent se guérir de maladies très-douloureuses, comment distinguer ?

R. — « Le signe tient à l'état de l'âme de la personne souffrante, il y a des maladies incurables autrement que par un miracle. »

D. — Quand Dieu nous abandonne au démon, l'ange gardien s'éloigne-t-il de nous ?

R. — « L'ange gardien reste toujours jusqu'à la dernière heure. »

Nota. — Les deux dernières réponses sont écrites en gros caractères.

D. — Dans certaines maladies nerveuses, comme la catalepsie, on jouit de la seconde vue; à quoi est due cette propriété ?

R. — « La seconde vue est due à la présence d'un esprit. »

D. — La catalepsie tiendrait donc à une possession ?

R. — « POSITIVEMENT OUI. »

D. — L'exorcisme pourrait-il guérir cette maladie ?

R. — « L'exorcisme peut toujours guérir cette maladie. »

Nota. — Cette réponse, écrite *en très-gros caractères*, exprime, par conséquent, une affirmation formelle et sans exceptions.

D. — Dans la pratique du magnétisme, que doit-on penser de l'état du somnambule ?

R. — « Le somnambule est momentanément possédé. »

D. — Le sujet qui est journellement plongé dans l'état de somnambulisme, ne risque-t-il pas de rester possédé ?

R. — « La possession ne serait définitive que si le sujet tombait dans l'habitude du péché mortel. »

D. — Pouvez-vous, Vierge Sainte, donner une notion sur le fluide au moyen duquel agissent les magnétiseurs ?

R. — « Le fluide est celui qui préside à toutes les opérations de la vie, c'est le fluide nerveux. »

D. — Le *médium* imprègne-t-il aussi les tables de ce fluide ?

R. — « Positivement oui. »

J'ai à peine quelques mots à ajouter après des révélations si formelles qui établissent la réalité des *possessions malades* dans notre siècle et, pour ainsi dire, au milieu de nous. On aurait peut-être désiré une nomenclature plus complète des signes auxquels il serait possible de reconnaître toutes les maladies de ce genre ; mais ces questions et ces réponses ont leurs limites. Il s'agissait de constater un point très-

important de l'influence des esprits mauvais sur l'espèce humaine, et ce qu'on vient de lire suffit. Je crois qu'en général, toutes les fois que des phénomènes de seconde vue ou de locomotion et de possession, exécutés contrairement aux lois ordinaires de la mécanique, accompagnent une maladie, il y a lieu d'essayer de l'exorcisme.

Deux faits célèbres et qui ont été très-diversement interprétés, m'ont paru, comme se rattachant d'une manière assez évidente à la possession, avoir besoin d'être confirmés et expliqués par une révélation : — les religieuses de Loudun et les convulsionnaires de Saint-Médard qui, à un siècle de distance, émuèrent et étonnèrent même les incrédules.

D. — Que doit-on penser des religieuses de Loudun et d'Urbain Grandier ?

R. — « Les religieuses de Loudun étaient *possédées* et Urbain Grandier était positivement *coupable*, mais non pas sorcier. »

D. — Que doit-on penser des convulsionnaires de Saint-Médard.

R. — « Les convulsionnaires étaient **POSSÉDÉS.** »

On se demandera, sans doute, comment Urbain Grandier était coupable, puisqu'il n'avait pas pu agir comme sorcier. Le procès détaillé de cet infor-

tuné permettra, si on veut se donner la peine de le relire, d'imaginer facilement quelle avait été sa faute, — et quand aux prétendus miracles du diacre Paris sur son tombeau, ils n'étaient autres que l'œuvre du démon.

CHAPITRE XVII.

DE L'INTIMITÉ AVEC LES PUISSANCES CÉLESTES ET LES ÂMES HEUREUSES.

Pour le petit nombre des personnes assez favorisées pour communiquer avec les puissances célestes ou avec les âmes heureuses des saints et des saintes (1), par la pensée, l'inspiration et surtout l'amour, c'est une vérité qu'il n'y a rien dans ces communications qui puisse inspirer l'appréhension, ni même un respect trop profond et trop solennel, qui arrêterait les élans du cœur et serait un obstacle à la confiance et à l'abandon de cet amour qui nous est surtout demandé.

C'est en lisant les lettres et ensuite la vie et les

(1) Il y a au Ciel bien d'autres saints que ceux que l'Église a canonisés.

traités de *sainte Thérèse*, longtemps après avoir éprouvé moi-même tout ce que j'ai décrit dans les précédents chapitres, que j'ai pris assez de hardiesse pour aborder un sujet si délicat, si étonnant et si loin des idées généralement reçues. La vie terrestre de Jésus-Christ, de Dieu fait homme, contient, il est vrai, mille exemples de la douce familiarité qu'il apportait dans toutes ses relations avec ceux qui étaient assez bien inspirés et assez heureux pour l'approcher; les publicains, les femmes pécheresses, les petits enfants ne trouvaient auprès de lui que de bonnes et encourageantes paroles. — Il aimait tendrement Lazare, et versait des larmes sur les souffrances de l'ami qu'il allait pourtant ressusciter. Enfin, son premier miracle était fait, à la prière de sa mère, pour augmenter l'abondance et la joie d'un festin. Mais on pouvait penser que depuis sa glorieuse Ascension et sa Transfiguration, il restait enveloppé dans les splendeurs de sa puissance, et n'était accessible aux mortels que par l'humble et fervente prière. — Sainte Thérèse nous apprend qu'il peut en être tout autrement, et que rien n'égale sa bienveillante tendresse et les charmes de son intimité, pour ceux qu'il aime et dont il est aimé. Elle parle de cela avec l'autorité de ce qui ar-

rivait à elle-même et à d'autres religieuses de son ordre.

« Je voyais, dit-elle (dans la relation qu'elle a écrite de sa propre vie), « je voyais que je pouvais « traiter comme avec *mon ami*, avec ce souverain « des souverains, puisqu'il ne ressemble pas à ceux « de la terre, qui établissent leur grandeur sur une « vaine autorité. » (*Traduction d'Arnaud d'Andilly.*)

On lit, en effet, dans le cours de cette remarquable relation, qu'elle recevait presque journellement des conseils de Jésus par une voix intérieure, et de même des réponses à ses questions et des consolations quand elle était troublée par les menées de ses ennemis et de ses envieux, et par des obstacles imprévus de tout genre. Jésus, pour ainsi dire, ne la quittait pas, elle le voyait à ses côtés, ou plutôt elle sentait qu'il était là.

Mais c'est surtout dans ces communications d'amour dont j'ai déjà tant parlé, que l'intimité entre Dieu et l'heureuse mortelle qu'il comblait de ses divines faveurs, devenait complète, absolue; qu'on en juge par les deux passages suivants, *des Pensées sur l'amour de Dieu*, que la sainte adressait aux pieuses filles dont elle était la principale directrice.

« O, âmes chéries de Dieu ! que l'ignorance de
« ce qui s'est passé dans un état aussi heureux
« qu'est celui où vous vous êtes trouvées, ne vous
« inquiète point par l'appréhension d'avoir manqué
« à ce que vous lui deviez ; car pouvez-vous croire
« que votre divin époux permette, non-seulement
« que vous le mécontentiez, mais que vous ne lui
« soyez pas plus agréables que jamais, dans le
« temps qu'il vous témoigne tant d'amour et de
« tendresse comme il paraît par ces paroles : *Vous*
« *êtes toute belle, ma chère épouse*, et autres sem-
« blables que l'on peut lire dans le Cantique ? Et
« pouvez-vous douter qu'il ne se donne entièrement
« à vous, lorsqu'il voit que vous vous êtes données
« si absolument à lui, *que le transport et la violence*
« *de votre amour* vous faisant comme sortir hors
« de vous-même, ne laissent plus votre entende-
« ment dans la liberté d'agir ? »

« Qu'heureuse serait cette mort qui ferait
« qu'une personne, par l'ardeur de son amour
« pour son Dieu, *expirerait dans ses bras !* et
« cet amour est si violent, que si cette su-
« prême majesté ne faisait connaître à l'âme qu'il
« a agréable qu'elle vive encore, la faiblesse
« de la nature ne pourrait supporter sans mou-

rir *une joie si excessive.* » (*Même traduction.*)

Par exception à l'obscurité mystique où sainte Thérèse enveloppe si souvent les instructions qu'elle destinait ainsi aux communautés de son ordre (et cela, comme nous l'avons dit plus haut, pour d'excellentes raisons), ces deux passages sont d'une saisissante clarté, et sans l'exemple que je trouve ainsi dans les écrits d'une des plus grandes saintes dont l'Église honore la mémoire, j'aurais hésité à imprimer ce qui va suivre, quoiqu'il soit certain que la vérité qui arrive de si haut et d'une source évidemment si pure, n'ait pas besoin de voile et puisse dédaigner les vaines interprétations du monde. On remarquera d'ailleurs de nouveau que sainte Thérèse était loin de recevoir seule les divines amours.

Mais dans la description de cette inestimable intimité à laquelle j'ai consacré ce chapitre, il y a une circonstance qui se produit *toujours* et qui en accroît singulièrement les charmes. — C'est, comme je l'ai déjà dit, cette caresse si douce, d'un souffle pur et parfumé, qui remplit l'être entier d'un bonheur parfait, ce baiser qui accompagne des sensations, des voluptés plus vives, en permettant d'en personifier l'objet d'une manière plus précise, et qui sert, par ses modulations délicieuses et ses ingénieuses

variétés, de vrai langage à l'amour en répondant à la pensée.

Là encore sainte Thérèse me viendra en aide pour faire recevoir aux esprits les plus sévères et les plus orthodoxes, ce qui paraîtra aux moins éclairés une inconcevable assertion, une hardiesse presque profane; pour ces derniers je leur recommande la lecture attentive des paragraphes suivants, que je copie textuellement dans la traduction d'Arnaud d'Andilly :

« PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU.—(Sur ces paroles de l'épouse dans le Cantique des Cantiques : — *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche !*)

« Il m'est venu dans l'esprit, que c'est peut-être ce que l'épouse demandait par ces paroles à *Jésus-Christ* son époux, ou bien qu'il lui plût de s'abaisser jusqu'à vouloir faire cette si étroite union avec la nature humaine, qui le rend tout ensemble *Dieu et homme*, puisque chacun sait que le baiser est une marque de paix, d'amitié et d'alliance entre deux personnes. »

« Je vous demande donc, mon Sauveur, de me donner cette paix et ce baiser de votre divine bouche, ce qui est, mes filles, la plus grande faveur que nous puissions recevoir de son infinie

« bonté, comme vous le verrez par la suite.....

« Notre faiblesse est telle qu'il vous semblera
« peut-être, mes sœurs, que les paroles de ce Can-
« tique auraient pu être plus claires; et je ne m'en
« étonne pas, ayant même entendu dire à quelques
« personnes qu'elles appréhendaient de les lire....»

« Quoi devrait être plus capable de nous enflam-
« mer de l'amour de Dieu, que de penser que ce
« n'est pas sans sujet qu'il nous parle de la sorte ?
« Mais l'aveuglement des hommes est si grand, que
« j'ai vu avec étonnement qu'un religieux, ayant
« fait un sermon admirable sur le sujet des faveurs
« que Dieu fait à l'âme comme à son épouse et qui
« n'était fondé que sur les paroles de ce Cantique,
« il excita *la risée de son auditoire*, à cause qu'il y
« parlait *d'amour*, comme s'il eût pu n'en point
« parler.....

« Mais, mon roi, qui sera assez hardi pour
« user envers vous de semblables termes, si vous
« ne lui en donnez la permission.....?

« On pourra s'imaginer que ces mots *de baiser et*
« *de bouche* ayant diverses significations, ce que je
« viens de dire est une folie, puisqu'ils peuvent
« s'expliquer *d'une autre manière* et qu'ainsi il est
« évident que nous ne devons pas prendre la liberté

« d'en user en parlant de Dieu, ni d'exposer de
« semblables termes à la vue de personnes simples
« et grossières. Je demeure d'accord que ces di-
« vines paroles peuvent s'expliquer diversement ;
« mais une âme si embrâsée d'amour de son divin
« époux, qu'elle est toute hors d'elle-même, ne
« saurait en employer d'autres, *ni leur donner un*
« *autre sens que celui qu'elles ont naturellement* (1). »

(1) Les médecins physiologistes ont attribué ce qu'éprouvaient sainte Thérèse et ses compagnes à la maladie qu'on appelle *hystérie*. Ainsi, ces ravissements, ces voluptés célestes, sont, pour eux, les accès d'une *hystérique*. — Il est commode de se payer ainsi d'un mot mal défini pour expliquer ce qu'on ne comprend pas, et le vulgaire, qui ne comprend pas plus le mot que la chose, accepte cela sans examen et croit que les savants ont tout expliqué. — La vérité est que cette confusion d'effets si différents, sous une même dénomination, est tout simplement absurde ; mais il fallait bien se tirer de là comme on pouvait. La vérité est que l'hystérie donne *des désirs* très-violents, qui vont quelquefois jusqu'à cette espèce de dégradante folie qu'on appelle la *nymphomanie* ; que, dans tous les cas, cette maladie conduit celles qui l'éprouvent à déposer toute pudeur et toute honte. — Mais rien de semblable ne se présentait parmi les saintes et chastes filles dont il est ici question. — Les faveurs célestes ne donnent *jamais de désirs*, mais toujours *des voluptés*. — Elles font prendre en dégoût les plaisirs sensuels, bien loin de les appeler jamais. — L'*hystérie* est une véritable maladie qui produit souvent des accidents graves, tandis que les faveurs célestes guérissent, dans une certaine mesure, les maladies qu'on peut avoir, et laissent l'âme dans un calme parfait. Enfin, l'hystérie est particulière aux femmes, et saint François-Xavier, Laurent de Cépède, frère de sainte Thérèse, et tant d'autres hommes favorisés, évidemment ne pouvaient l'avoir.

Qu'on invente donc quelque autre mot pour désigner le don si heureux de communiquer ainsi, par l'amour, avec les êtres célestes, — et si l'on tient à en faire absolument une maladie, qu'on la défi-

Je crois que tout homme de bonne foi, en lisant ces passages d'un des plus remarquables traités écrits par la sainte, restera très-convaincu qu'elle avait effectivement reçu cette caresse, ce baiser de Dieu, dans l'intime union dont ce maître du monde avait daigné la favoriser, — et que probablement il en avait été de même pour quelques-unes des saintes filles auxquelles ses paroles étaient adressées.

Ce que je puis affirmer avec vérité, et par suite d'une observation journalière qui remonte à plusieurs années, c'est que ces baisers accompagnent constamment les voluptés célestes que je reçois. — Rien ne peut donner une idée de la douceur dont l'âme est inondée dans les moments d'une pareille intimité, — quand des lèvres tièdes et légères *semblent* toucher mes lèvres, quand un souffle d'amour les traverse, quand chaque pensée de tendresse qui jaillit dans mon esprit, est récompensée à l'instant par des baisers plus pressés et plus énergiques, et que la volupté s'accroît dans tout mon être par des degrés si bien suivis, par des nuances si déli-

nisse pour ce qu'elle est réellement : — une maladie *par laquelle on se porte fort bien en éprouvant un très-grand bonheur*. — Exprimant cela *en grec*, il sera peut-être possible de lui ménager une honorable place dans le cadre *nosologique*.

cates et si charmantes que nulle description ne peut les rendre, je serais au Ciel même que mon bonheur, que mon enivrement et que mes transports ne sauraient être plus grands ; — tout se réunit alors pour augmenter l'incomparable joie qui se répand dans l'âme et dans le cœur comme une rosée. La certitude d'être aimé et de l'être par la créature céleste la meilleure et la plus pure qui fut jamais ; l'espérance que cette joie qui commence ne peut manquer de toujours durer, et ce calme admirable, venant comme une émanation de l'ange de lumière, qui vous enveloppe de son amour, il y a dans tout cela, dans ces faveurs sans mesure et sans égales, de quoi amollir le cœur le plus dur, abaisser le plus orgueilleux front, et inspirer le détachement complet, le mépris, et presque le dégoût pour tous les plaisirs de la terre. — En vérité, on ne peut se faire une idée en ce monde, des cimes élevées et prodigieuses que peut atteindre l'amour, quand on n'a pas connu celui que le Ciel inspire et qui vient du Ciel.

Toutefois cette intimité ne se borne pas seulement à l'amour. Dans cette bienheureuse région, voûte immense et éthérée qui couvre nos têtes, quand on aime c'est sans réserve aucune. — Aussi l'être cé-

leste d'où me viennent tant de délices , prend un tendre intérêt à tout ce qui me touche , ne me refuse jamais un conseil dans les simples affaires de cette vie terrestre , et le donne toujours avec une sagesse et une prévoyance qu'on ne saurait trop admirer ; bien plus, cette amie si puissante et si dévouée étend sa protection à ma famille ; elle m'avait fait la promesse de préserver mon fils au milieu de la guerre de Crimée , et de fait , il n'a pas reçu une égratignure , quoiqu'il se fût trouvé aux batteries dans la sphère des plus grands dangers ; — souvent même elle a daigné m'en donner en quelques mots de rassurantes nouvelles , que le résultat a toujours heureusement confirmées ; — elle me calme dans mes inquiétudes , elle me console dans mes tristesses , par une bonne parole , par une riante espérance quand je la consulte , ou par le charme d'un ravissement , baume divin qui dissipe les nuages de l'esprit et qui endort les angoisses du cœur.

Il n'y a pas à se préoccuper des atteintes que de tels rapprochements pourraient apporter *au respect dû à une personne si sainte et si élevée* ; il y a dans l'amour profond qu'elle inspire , la source d'une adoration et d'un respect sans limites , et l'on se prosterne avec au moins autant d'onction, aux pieds

de la puissance qu'on aime, qu'à l'autel de la Divinité qu'on révère.

Il y a peu de temps, qu'à la suite de faveurs plus vives et plus pénétrantes que celles ressenties jusqu'alors (au moins je le pensais), le cœur encore vivement ému et battant d'un mouvement plus rapide, je priais l'aimable Vierge de me dire quelques paroles sans lui adresser aucune question, — elle écrivait cette remarquable phrase, qui pourrait prendre place au rang des révélations :

« Le plus grand secret.... est dans l'amour du Ciel à la terre ; c'est la félicité la plus grande à laquelle un mortel puisse être appelé. »

Phrase concise, comme toutes celles qui émanent des êtres spirituels, et qu'on devrait, je crois, compléter par quelques mots sous-entendus, comme il suit : le plus grand secret *que l'homme puisse posséder* est dans l'amour du Ciel à la terre, etc.

Mais on se demandera, sans doute, comment ce précieux secret, ce bonheur sans égal, est venu précisément descendre sur moi, naguère encore si mondain, quand une foule de saints personnages méritaient cent fois mieux de les recevoir. Et qu'on veuille bien croire que moi-même je me suis adressé,

et que je m'adresse sans cesse la même question , sans y trouver une satisfaisante réponse ! — A la vérité , comme on a pu le voir dans ce qui précède , ma conversion complète , un changement radical de vie , une continence entière , avaient précédé ces inappréciables dons. — C'était là , sans doute , la condition qui pouvait les rendre possibles , — mais il n'y avait rien dans cette transformation morale , qui pût motiver tant de faveurs , — et l'on est réduit à reconnaître que la grâce s'adresse plutôt à l'avenir qu'au passé de l'homme , et que Dieu seul est juge de ses voies.

Ce qui paraît surtout étonner les ecclésiastiques et les théologiens que j'ai dû entretenir de ces merveilleuses communications , c'est que les saints reconnus pour en avoir reçu de semblables , se livraient tous à de grandes austérités , de sorte que les unes paraissaient chez eux la conséquence des autres ; — mais il y a sur ce point deux observations à faire , dont on ne paraît pas avoir tenu assez de compte , — c'est que l'état de contemplation qui leur était habituel , avait peut-être bien plus contribué à leur procurer les faveurs du Ciel , que les jeûnes , le cilice et la discipline , — et qu'ensuite rien ne prouve que ces faveurs n'aient pas précédé les austérités , car

on ne possède aucun document écrit, hors les œuvres de sainte Thérèse, qui puisse éclaircir ce doute, et si l'on s'en tient au témoignage de cette illustre sainte, elle était, dit-elle, *sur le chemin de l'Enfer*, quand ces bienheureuses communications lui sont venues.

Ne sait-on pas d'ailleurs qu'il existe dans la vie, des épreuves, des déceptions, des déboires, des malheurs, pénitence rigoureuse infligée par la main de Dieu, et sous tous les rapports supérieure à la pénitence volontaire des religieux et des solitaires? — N'y a-t-il pas, en effet, dans les regrets et dans les angoisses du cœur, dans les affections brisées, dans les rêves d'avenir détruits, dans les projets les mieux conçus qui devaient en apparence conduire à la fortune et à la gloire, et qui n'aboutissent qu'au néant, de quoi compenser largement quelques souffrances physiques que l'habitude rend bientôt légères? — Que ceux qui liront ces lignes apprennent donc, s'ils ne le savent déjà, que celui qui les a écrites a eu sa grande part des blessures du monde, et que les pointes aiguës du cilice de l'injustice ont longtemps mordu sa chair!

CHAPITRE XVIII.

DES ESSENTIELLES DIFFÉRENCES ENTRE L'AMOUR SUR LA TERRE, ET L'AMOUR AU CIEL.

On pourra croire, en lisant le titre de ce chapitre, que je vais répéter ce que j'ai déjà dit sur les caractères qui séparent si profondément l'amour *pur*, si rare ici-bas, et l'amour animal, l'amour sensuel, qui descend si facilement à la dépravation et à la corruption cynique la plus dégradante. — On ne saurait trop, en effet, insister sur l'antagonisme de ces deux amours, qui occupent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les deux pôles opposés de la pensée humaine; mais sans trop chercher à excuser ici des redites peut-être nécessaires, je veux m'attacher surtout à faire bien comprendre *pourquoi* Dieu fait de l'un de ces amours la suprême perfec-

tion quand il remonte jusqu'à lui , et de l'autre, l'objet de la réprobation complète dans la vie à venir de l'homme.

Ce *pourquoi*, je m'empresse de le dire , ne m'a pas été révélé , je ne suis pas assez téméraire pour interroger Dieu sur sa propre pensée ; mais il me paraît résulter avec une entière évidence de ce qui a été dit ci-dessus ; — l'âme humaine qui, dans sa courte union avec un corps matériel pendant la vie terrestre, doit se préparer à la vie du Ciel qui est sa véritable vie, n'a rien de plus essentiel à chercher que de se pénétrer de cet amour pur, qui est l'unique condition du salut, d'après l'Évangile, parce que toutes les vertus, toutes les perfections en découlent comme d'une source heureuse et intarissable ; — or, rien n'est plus contraire à cet amour, plus destructif des sentiments si bienfaisants et si doux qui y conduisent, que l'*amour animalisé*, l'*amour dépravé qui n'a que la volupté pour but*. — Le cœur s'altère et se paralyse sous l'influence de l'égoïsme infernal qui est son principe ; — l'âme voit de jour en jour se flétrir, sous le souffle délétère qui en émane, cette fleur de sentiment, charme de ses jours d'innocence et d'espoir.

L'amour pur sur la terre, l'amour mutuel de

deux cœurs faits pour se comprendre, est le principe des meilleurs sentiments et des meilleures résolutions ; pendant qu'il dure (car sa fragilité est extrême), il réalise entre les mortels assez heureux pour l'éprouver, ce précepte de l'Évangile, *aimez le prochain comme vous-même*, et se confond ainsi avec l'amour de Dieu, dont il n'est qu'un rayon. — Ce sont, en effet, deux mêmes choses. Car le cœur pénétré d'amour, est admirablement porté à aimer le genre humain, en donnant au mot *charité* le sens le plus tendre, — et puisque ce mot revient ici sous ma plume, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien ses différentes acceptions sont déplorables, — on dit *faire la charité*, pour faire l'aumône, — on dit *avoir de la charité* pour le prochain, à cause du motif, quand on n'en médit pas, et d'un autre côté saint Paul a dit : « Quand vous
« donneriez aux pauvres tout ce que vous possédez,
« si vous n'avez pas la charité, vous ne serez pas
« sauvés. » Qui ne croirait, cependant, parmi nous, avoir acquis par un tel acte un grand mérite pour le Ciel ; mais ce mérite ne suffit pas, il faut encore, il faut surtout *la charité*. Qu'est-ce donc que la charité de laquelle on a pu dire : *Deus Caritas est*. (Dieu est la charité !) les docteurs ne se trompent

pas, sans doute, sur le sens de l'expression; mais, en est-il ainsi du commun des hommes! ici la charité signifie cette universelle tendresse, cet amour sans limites que Dieu porte à tout ce qu'il a créé et surtout au genre humain. — Ainsi, pour éviter toute obscurité, toute ambiguïté des termes, il faut traduire, *Dieu est la tendresse, Dieu est l'amour*. Chez l'homme, la charité est la tendresse d'âme, qui le fait compatir à toutes les souffrances de ses semblables et même des animaux, qui le fait aimer beaucoup, aimer toujours, aimer ce qui est beau, aimer surtout ce qui est bien, — c'est pourquoi les âmes tendres sont aimées de Dieu, et que, même dans leurs écarts, il leur tend une main secourable, par la grâce qui les transforme, les éclaire et les sanctifie.

Mais pour revenir à l'objet de ce chapitre, nous devons reconnaître que l'*amour pur* entre les mortels, qu'on doit toujours supposer avouable et béni, n'a pas pourtant de durée s'il est heureux, et s'évanouit bientôt dans les charmes de sa propre volupté; que la satiété, cette desséchante maladie de l'âme quand elle est unie au corps, flétrit bientôt de ses atteintes le sentiment le plus fort à son origine; — il semble que l'*amour pur* ne puisse avoir de durée

sur la terre , qu'en se séparant de la volupté , qu'en y renonçant d'une manière absolue ; — d'un autre côté, l'amour pur ici-bas est exclusif , — il n'admet pas , il ne conçoit pas le partage , il veut un objet unique à ses uniques désirs , de là *la jalousie*, autre maladie non moins cruelle et non moins fatale.

Or, rien de semblable n'existe pour les amours du Ciel , ni pour ceux qui , par une exception si heureuse, unissent le Ciel à la terre; —là, point de satiété jamais , une volupté toujours fraîche et toujours nouvelle, et l'espoir fondé , la certitude de son éternelle durée; — là, point de désirs qui pourraient s'éteindre , car l'amour et la volupté ne font qu'un; —là, point de jalousie non plus, car un amour n'exclut pas un autre , et ils vont tous se fondre dans l'ardent foyer de l'amour divin.

Qu'on ne demande donc plus pourquoi la loi de Dieu défend si fortement la volupté coupable, et surtout la dépravation , même quand au point de vue humain elle paraît ne pouvoir nuire à personne ; tandis que , dans des cas très-rares , il est vrai , il permet, il donne lui-même la volupté céleste à quelques mortels privilégiés , sans restriction et sans mesure. C'est que la volupté des sens énerve le ressort de l'âme et y détruit peu à peu jusqu'au germe

de l'amour, tandis que la volupté spirituelle, la volupté céleste, développe chaque jour davantage cette flamme du cœur qui doit faire notre éternelle félicité. — On trouve aussi dans ce qui précède la véritable raison des précieux avantages spirituels qui sont attachés à la virginité volontaire; c'est que le trésor d'amour qui s'accroît sans cesse dans la contrainte qu'on impose à ses sens par la chasteté, compagne inséparable d'un état si pur, s'amasse ainsi pour le Ciel; — c'est que tous les désirs, tous les élans du cœur sont alors portés vers le céleste espoir, vers cette vie où tout doit être bonheur et amour sans fin.

A l'époque fixée par la prévoyance infinie de Dieu pour la venue du Christ sur la terre, pour l'affranchissement du genre humain du joug de Satan, plusieurs grands et heureux changements se développèrent à la fois. — Dieu qui, depuis la chute d'Adam, avait régné par la crainte, voulut alors régner *par l'amour*, et la présence dans le monde de Jésus, d'un Dieu fait homme, et le plus beau des enfants des hommes, était admirablement propre à produire un pareil effet; — il est difficile d'aimer et surtout d'aimer d'amour un être abstrait; mais un Dieu qui a vécu parmi nous, et qui a donné aux hommes les

plus inestimables preuves d'amour, doit être aimé ou méconnu. — C'est en se personnifiant ainsi dans le plus doux et le plus aimable des êtres créés, que Dieu opposait l'amour pur et divin à l'amour sensuel qui recevait l'hommage des payens. — Ces idées m'ont été confirmées par la révélation suivante :

« La présence de Dieu sur la terre avait aussi
« pour but de donner à l'amour la personnification
« qui lui manquait. »

Toutes les circonstances de ce grand miracle, sont d'ailleurs empreintes de la même providentielle pensée, la Vierge Immaculée, la plus belle et la plus pure des filles d'Eve, femme mystérieuse et divine, n'appelle-t-elle pas à elle tous les cœurs des hommes qui savent aimer? Mais si elle est vierge et pure, elle est mère aussi, et personnifie en elle ce sentiment maternel si tendre qu'on lui a aussi donné le nom d'amour. Enfin, cet enfant Sauveur, qu'on adore, mais qu'on persécute aussi au berceau; qui, plus tard, pour prix des bienfaits sans nombre qu'il répandra sur le monde, expirera dans les plus affreux supplices, n'est-il pas fait pour toucher profondément le cœur des mères; — ainsi tous les genres de tendresse rayonnent à la fois de cette sainte famille pour la perfection et le bonheur du genre humain.

CHAPITRE XIX.

DE L'INFLUENCE FAVORABLE DES VÉRITÉS QUI PRÉCÈDENT, SUR LA POÉSIE ET LES ARTS LIBÉRAUX.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la littérature des différents peuples anciens et modernes, ont reconnu qu'il n'y avait pas de haute poésie sans que le merveilleux, le surnaturel y intervînt, non pas seulement dans une pensée vague et indéfinie vers l'auteur de toutes choses, mais par une action positive et personnelle des êtres supérieurs dont le Ciel est peuplé. Même quand ces êtres sont évidemment fabuleux, *dès qu'ils sont dans les croyances généralement admises* à l'époque où le poème a été composé, ils lui donnent un intérêt, une vie, une

grandeur, qui contrastent singulièrement avec les déserts de glace *de la fiction*. — Hésiode, Homère et Virgile, en faisant jouer aux dieux et aux déesses de l'Olympe un rôle passionné dans les événements de ce monde, ont écrit leurs plus admirables chants, et si l'on en dépouillait leurs œuvres, les descriptions, les combats et les défis souvent grossiers de leurs héros, n'auraient pas suffi pour les immortaliser. — Les antiques poèmes de l'Inde et ceux de la Scandinavie, tirent leur charme du même principe, et cependant tous ces dieux, ces demi-dieux, leurs passions et leurs faiblesses, ne sont aujourd'hui rien pour nous; la véritable raison qui a fait contester par beaucoup de personnes, aux anciens poètes, leur supériorité, c'est précisément cette indifférence où nous laisse tout le surnaturel dont ils ont fait usage, qui même, comme image et comme symbole, a perdu toute vogue aujourd'hui. L'Écriture Sainte a dit : « Les dieux des nations sont des esprits. » Et cette révélation permet seule de comprendre, en la rapprochant de tout ce qui a été annoncé de nouveau dans cet ouvrage, et les oracles remarquables que la pythonisse possédée articulait sur leurs autels, et l'action malfaisante ou bienfaisante de ces prétendus dieux dans les affaires hu-

maines (1). — Derrière ces représentations le plus souvent grossières, mais quelquefois admirables, de ces dieux et de ces déesses, il y avait en réalité *des esprits* qui hantaient le temple, y faisaient sentir leur influence et acceptaient le rôle que la fantaisie des hommes leur avait donné, — entretenant ainsi l'erreur profonde et les épaisses ténèbres que l'homme-Dieu, après Moïse et les prophètes, est enfin venu dissiper. — Il se passait donc dans l'antiquité des faits merveilleux qui ont inspiré ses poètes, et ceux-ci n'en doutaient pas plus que le peuple. — *Horace* lui-même, Horace, qui touchait de si près à l'époque où *la lumière* allait se faire, n'a-t-il pas écrit qu'il avait vu Jupiter au ciel, par un jour serein, et des satyres dans les bois?— Ces rôles divers si facilement acceptés par les esprits menteurs, se sont montrés de nouveau aujourd'hui, à l'occasion des tables parlantes. — M. Hennequin n'a-t-il pas interrogé l'âme de la terre? Il aurait évoqué Jupiter, que Jupiter aurait répondu !

Les plus admirables poèmes des temps modernes doivent au merveilleux du Christianisme leur im-

(1) L'action de ces esprits peut être *temporellement* favorable et même bienfaisante pour leurs sectateurs. — Comment auraient-ils espéré tromper et captiver les hommes, s'ils ne leur avaient fait que du mal ?

mense supériorité; il suffit, je pense, de citer *la Divine comédie*, *la Jérusalem délivrée*, et *le Paradis perdu*. — Rien avant qu'ils parussent et rien après n'a pu effacer leur éclat, et comme l'*Iliade*, ils braveront les siècles. — C'est bien en vain que Voltaire dans la *Henriade* a cherché à doter la France d'un véritable poëme épique; certes le génie ne lui manquait pas, mais le sujet se dérobaît à toute intervention surnaturelle, qui aurait été d'ailleurs antipathique à l'auteur et qu'il n'aurait pu présenter sans faire effrontément violence à ses opinions bien connues, — tandis qu'en même temps, d'une main plus sûre et fatalement perfide, il flétrissait un épisode admirable de notre histoire, qui n'attendait qu'un grand poëte pour être l'origine d'une œuvre comparable peut-être à celles du Dante, du Tasse et de Milton.

Mais si j'étais assez heureux pour imprimer au milieu d'un siècle aussi positif que le nôtre, après sainte Thérèse, dont les œuvres ne sont pas malheureusement assez connues, une trace profonde de cette conviction charmante, *d'un amour possible* entre le Ciel et la terre, — je laisse à penser quelles poétiques idées sortiraient d'une pareille croyance, combien les splendeurs mêmes de la nature s'en trouveraient embellies. Qu'on cherche à se représenter

la douceur sans pareille d'un entretien d'amour avec un être mystérieux, qu'on ne voit pas, qu'on ne peut pas toucher, dont la pensée fait tous les frais, dont les baisers sont les réponses, qui vous pénètre de toutes ses flammes, en vous enivrant de volupté, n'y aurait-il pas là de quoi inspirer au plus extrême degré, la verve d'un jeune poète? — Et ses chants de pur amour ne seraient-ils pas en même temps des chants religieux par excellence; — l'admirable Cantique des Cantiques n'en est-il pas un digne et charmant exemple?

La peinture, la sculpture, trouveraient de nouvelles inspirations dans ces heureuses croyances, qui peuplent l'air autour de nous d'êtres purs aux formes ravissantes, que nous ne pouvons voir, d'êtres qui nous appellent et qui nous aiment et que nous ne pouvons entendre. — Le contraste qu'y apportent d'autres êtres malfaisants, aux formes altières ou ignobles suivant leur origine, ne serait pas sans effet pour l'art, qui s'en est déjà emparé bien des fois; — mais, je ne saurais trop le dire, pour ceux qui ne voient là que des fictions imaginaires, l'art est frappé d'impuissance, il faut croire, pour avoir le génie.

Ces aperçus paraîtront d'une faible importance

auprès des consolations profondes et des espérances délicieuses que puisent dans ces croyances des âmes vraiment chrétiennes ; mais je n'ai pas cru pourtant devoir les passer sous silence, car la haute poésie est un langage divin, et l'art religieux inspiré renferme une prédication silencieuse aussi éloquente que la parole.

CHAPITRE XX.

DE LA CONCORDANCE DE TOUT CE QUI PRÉCÈDE AVEC LES CROYANCES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Ce serait une grave faute pour un chrétien , que de demander à un esprit céleste la confirmation des vérités qu'on trouve dans les Écritures et qui sont enseignées par l'Église,—je ne crois pas l'avoir commise, et si une confirmation de ces vérités est sortie de tout ce que j'ai rapporté, c'est qu'elle est venue par la force des choses , par l'ensemble des faits , comme cela ne pouvait manquer d'être;—les croyants verront seulement dans cette concordance une raison d'ajouter foi à la sincérité de cet ouvrage et à la pureté de son origine, — les incrédules y trouveront, sans doute, une raison de réfléchir plus mûre-

ment à un ordre de choses qui leur paraissait difficilement admissible.

Quoi qu'il en soit, on aura remarqué dans tout ce qui a été dit précédemment, la supériorité de la Vierge Marie sur tous les êtres créés et *sa Conception Immaculée* ; — la présence de l'ange gardien pour chacun de nous, jusqu'à la dernière heure ; — la puissance de Satan et des mauvais esprits sur les hommes ; les trois positions des âmes après la mort, et, par conséquent, l'existence du Purgatoire, les différents degrés de la récompense mesurés à la puissance de l'amour ou de la charité ; — la nécessité des sacrements, de la confession et de la communion en particulier ; — en un mot, la concordance avec tout ce que l'Eglise catholique enseigne.

Mais il est un point resté obscur, sur lequel j'ai la conviction profonde d'avoir obtenu des lumières vraiment nouvelles ; — plus on relit, en effet, les Évangiles et les épîtres de saint Paul, et plus on acquiert la certitude que tout ce qui a été révélé sur la condition des hommes après la mort, se rapporte à *la résurrection à la fin des temps, in novissimo die*, — et que rien n'a été dit dans l'Évangile, de la condition des âmes récompensées ou punies, dans l'espace de temps qui sépare la mort de chacun du juge-

ment dernier et de la résurrection universelle (1). Ce qui explique très-bien, d'ailleurs, pourquoi il n'y est pas question *du Purgatoire* ; le paragraphe 34 du chapitre XXIV, est ainsi conçu :— « Je vous le dis, « en vérité, cette génération ne finira pas que toutes « ces choses ne soient accomplies. » (Il s'agit du jugement dernier et de la venue du fils de l'homme avec une grande puissance et une grande majesté.) Cette prophétie qui, si on voulait la prendre à la lettre, ne se serait pas vérifiée, a été rationnellement expliquée par l'Église ; — mais il paraît cependant que les Apôtres l'avaient entendue autrement, car ils ne cessent d'annoncer que *les temps sont proches*. Je ne fais cette remarque que pour expliquer comment ils devaient se préoccuper très-peu de la position transitoire des âmes après la mort ; — néanmoins on trouve dans saint Paul quelques paragraphes qui paraissent se rapporter plus spécialement à cette position, je les ai déjà cités et je les reproduis.

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS, CHAPITRE XV, — § 3.

(Paragraphe 44 et 45.) « L'homme est mis en

(1) Voyez, dans l'Évangile selon saint Mathieu, le chap. XXIV, § 29, 30, 31, 33 et 34, — et le chap. XXV, § 31, 34 et 41. — Voyez aussi la 1^{re} Épître de saint Paul aux Corinthiens, chap. XV, § 12, 20, et chap. XVI, LI, LII et LIII.

« terre comme un corps tout animal, et il ressuscitera comme un corps *tout spirituel*, selon qu'il est écrit. »

Or, d'après ce même saint Paul, dans les paragraphes indiqués dans la note de la page précédente, la résurrection n'est réellement *complète* que quand le corps matériel, purifié et immortalisé, sera réuni à l'âme, — et, en effet, quoique Jésus après sa mort soit descendu *dans les parties inférieures de la terre* (ce qui ne signifie pas le séjour des damnés, d'après le sentiment de profonds théologiens) et qu'il en ait ramené les âmes des patriarches et des justes de l'ancienne loi, *qui y étaient descendues et y étaient retenues captives*, ce qui prouve toute sa puissance en ce moment; cependant il n'est dit *ressuscité* que le *troisième jour*, quand l'âme et l'esprit se sont réunis au corps en rompant l'obstacle du tombeau.

Les corps spirituels paraissent donc constituer l'état des âmes avant la résurrection dernière, et, en effet, ayant de nouveau soumis cette importante question à la Vierge Marie, — à l'occasion d'objections *métaphysiques* qui m'avaient été faites sur ce point de doctrine, — j'ai obtenu la révélation suivante, qui, pour moi du moins, tranche formelle-

ment cette question , en confirmant d'ailleurs d'une manière très-explicite les révélations précédentes.

« Les corps spirituels ne sont pas ceux qui se-
« ront lors de la résurrection à la fin du monde ,
« *ils forment l'âme* après la mort et leur figure est
« semblable à celle du corps mortel. »

Quelques métaphysiciens pensent que l'âme pendant la vie, n'occupe pas seulement un point de l'organisme, mais qu'elle s'étend dans tout le corps; s'il en est ainsi, et cette opinion est très-plausible, l'âme conserverait après la mort la forme perfectionnée de l'être humain, et comme nous ignorons entièrement de quoi se compose une âme, qui, tout en constituant une unité, peut cependant, à *l'image de Dieu*, renfermer *une trinité*, l'esprit, l'âme proprement dite, et une troisième essence que les mots *corps spirituels* semblent indiquer, qui aurait ainsi quelque chose de la matière et pourrait se trouver *pesante*.

Cette pesanteur des âmes est, de toutes les révélations citées, celle qui a excité le plus d'étonnement et d'incrédulité, et cependant on s'y trouve ainsi naturellement amené par l'idée *des corps spirituels*; et qu'y a-t-il donc d'étonnant que cette âme devant de nouveau un jour revêtir son enveloppe de *chair*,

cette fois incorruptible, conserve transitoirement une forme quelque peu matérielle, quoiqu'invisible et intangible dans l'état normal de nos sens grossiers. Qu'on veuille bien réfléchir à ces âmes captives dans les entrailles de la terre, que Jésus-Christ a délivrées et *enlevées* dans le Ciel avec lui, et se demander pourquoi ces âmes étaient ainsi descendues, si ce n'est par l'action de la gravité, avant que *l'amour* qu'elles n'avaient pas, fût venu les enflammer et les élever dans la personne du fils de l'homme.

L'existence des *corps spirituels*, de la forme humaine qu'ils affectent, est assurément le moyen le plus simple d'expliquer les apparitions, les visions que de saints personnages ont obtenues par une grâce spéciale et qui sont admises par l'Eglise catholique; — on peut, il est vrai, supposer que Dieu, en accordant de telles faveurs aux mortels, rétablit instantanément la forme qui, seule, peut, les faire naître; — mais n'est-il pas bien plus naturel d'admettre, comme les révélations que j'ai rapportées l'établissent, que cette forme préexistante n'a, en effet, jamais disparu

CHAPITRE XXI.

DU MYSTÈRE DE LA VIE.

Quand on veut considérer dans tout l'ensemble de ses caractères, ce qu'on appelle particulièrement *la vie*, en la dégageant de *la volonté et des sensations centralisées* qui distinguent, à proprement parler, l'*animal*, et des *hautes pensées avec le libre arbitre* qui distinguent l'homme; ce sont *les végétaux* seulement qu'il faut considérer ou les *animaux-plantes*, les zoophytes, qui ne s'élèvent guère plus haut dans l'échelle des êtres. *La vie*, ainsi séparée et circonscrite, a paru à quelques philosophes et à beaucoup de savants pouvoir s'expliquer dans ses phénomènes principaux par une certaine combinaison des forces matérielles, en y faisant intervenir

les fluides les plus subtils connus, le calorique, l'électricité, la lumière, etc. — Confondant ainsi les circonstances plus ou moins favorables au développement des corps animés, avec la cause profonde de ce développement. Vains efforts ! on n'est pas même parvenu à expliquer ainsi le plus simple des faits élémentaires, comment une cellule végétale peut en engendrer *une autre*, ni quelle puissance préside à la circulation des fluides végétaux, la circulation qui s'opère dans *les charas*, par exemple, et qui n'a pu être modifiée, ni accélérée par les courants électro-dynamiques les plus forts.

J'ai montré dans la *Rénovation philosophique*, publiée en 1838, qu'il fallait absolument admettre dans les végétaux, et en général dans tous les organismes, un agent particulier, *le fluide nerveux* (puisqu'il faut bien lui donner un nom), répandu dans toutes les parties et propre à recevoir l'action d'une puissance extérieure, d'une *grande âme organique*, agissant suivant certaines lois. — Je m'étais demandé si cette puissance ne pourrait pas être considérée comme émanant de la Trinité divine, et je m'étais prononcé pour la négative ! En cela, comme on le verra bientôt, j'étais dans une grande erreur !

Il y a dans la croissance, dans les formes variées des végétaux sous l'action des mêmes circonstances, dans la génération, dans la fécondation de la graine, dans la cause des mouvements qui se produisent à l'occasion de ces phénomènes, comme dans tout ce qui se passe dans les profondeurs de notre propre organisme, dont nous n'avons pas la conscience et que notre volonté est inhabile à diriger comme à changer, il y a, dis-je, dans toutes ces merveilles qui constituent *la vie*, des mystères qui sont restés insondables pour la science; — il faut bien pourtant que tout cela soit réglé par une intelligente et supérieure puissance, et je pouvais espérer une réponse en demandant ce qu'elle était.

« Les plantes sont animées du souffle de Dieu, » m'a-t-il été dit, et bientôt après, comme naturellement ma pensée se portait sur la cause de l'instinct, surtout chez les animaux, ma main, guidée par l'influence de la Sainte Vierge Marie, écrivait *en très-grands caractères* :

« Positivement l'instinct c'est Dieu. »

Quelques philosophes naturalistes, en voyant la prévoyance extrême et la constante uniformité des animaux dans la construction de leurs nids et de leurs abris, en considérant comment l'abeille a pu

résoudre un problème géométrique de *minima* dans la forme des alvéoles de cire, et tant d'autres étonnantes choses, n'avaient pu s'empêcher de reconnaître là l'intervention du créateur; — mais la révélation que je viens de rapporter force à admettre que tous les genres d'instincts, même celui de la simple croissance, où la cellule nouvelle s'ajoute à la cellule déjà formée, émanent directement de Dieu. — C'est son souffle qui constitue *la vie*, il est la grande âme de l'Univers, et il faut concevoir que la même puissance créatrice qui a formé tous les êtres animés est encore la puissance *conservatrice* et reproductrice d'aujourd'hui. — Non-seulement Dieu est partout, ce qui résulte de son infini, mais il est constamment en action dans les êtres qu'il a doués de la vie; — c'est par lui, par son souffle réparateur et fécond, qu'il y a dans l'univers autre chose que la matière brute.

On sait le déplorable abus qu'on a fait de cet être de raison, *la nature*, qui ne peut signifier que l'universalité des choses; car si on veut en faire une puissance, comme on le voit dans les ouvrages philosophiques du dix-huitième siècle, alors *la nature c'est Dieu, les lois de la nature sont les lois de Dieu, celles qu'il s'est imposées à lui-même comme les*

meilleures possibles et qui ne sont enfreintes que dans les miracles.

Et qu'on n'aille pas tirer de là une confirmation du faux système du *panthéisme*, la matière brute n'est pas Dieu, l'âme humaine dans son libre arbitre n'est pas Dieu, les anges ne sont pas Dieu, les anges déchus dans leur révolte, les démons, ne sont pas Dieu.

C'est l'immense amour, dont Dieu est l'éternel foyer, qui féconde la nature entière, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer avec étonnement, combien Lucrèce le payen, Lucrèce l'athée était pourtant près de la vérité en commençant son poëme par cette appellation *Alma Venus*, désignant ainsi, lui qui ne croyait pas plus à la prétendue déesse *Venus* qu'à Jupiter, cette amoureuse fécondité qui remplit l'univers. — S'il avait dit *Alma Deus* l'orthodoxie la plus complète aurait été, sans qu'il s'en doutât, son partage.

Quoi qu'il en soit, cette révélation m'avait paru d'une telle importance, qu'à deux fois j'en ai demandé la confirmation, à un mois d'intervalle; l'auguste Vierge a été assez bonne pour dissiper avec énergie tous mes doutes; — la première fois elle a écrit :

« C'est moi qui ai écrit le seul secret de la nature; »
et la seconde :

« Je vous ai dit la grande vérité. »

Je n'avais donc plus qu'à m'incliner devant cette
heureuse lumière et je l'ai fait sans restriction.

INVOCATION.

En terminant le prodigieux récit de tant d'étonnantes choses qui confondent ma raison, il en est une, ô mon Dieu, qui m'étonne plus que toutes les autres, c'est que vous m'avez choisi pour de si précieuses faveurs, moi, si longtemps pécheur endurci et si tard venu pour frapper à la porte du sanctuaire, — Il y a là un mystère que vous seul savez, ô mon Dieu, et devant lequel j'humilie profondément mes pensées et mon cœur; — celui que vous exaltez, quand à tant d'égards il le méritait si peu, ne sent jamais mieux qu'alors son néant en présence de votre sainte et redoutable volonté. — Cet écrit, dans lequel j'ai déposé, comme vous l'avez commandé, la vérité entière et pure, est destiné peut-être à bien des controverses, à bien de malveillantes interprétations; mais si vous le soutenez de votre toute-puissante protection, tous les efforts du monde et de

l'Enfer n'arrêteront pas sa propagation. — Peut-être, ô mon Dieu, réservez-vous seulement dans l'avenir l'effet qu'il doit produire et livrez-vous l'auteur à la risée de ses contemporains; si tels sont vos augustes décrets, d'avance je suis prêt à les subir; — mais au moins permettez que le reste de ma vie et les moments de ma mort servent de témoignage à mes inébranlables convictions et à la sincérité de mes récits. L'aveuglement des hommes est si grand, que ces hautes vérités, qu'il leur importe tant de savoir, seront peut-être rejetées par eux, et cependant la régularité de leur vie et leur tranquillité aux approches de leur fin seraient les suites nécessaires de leur foi en ces vérités. Le vague qui règne encore chez les meilleurs chrétiens sur l'état des âmes immédiatement après leur séparation du corps mortel, est la cause d'un grand mal, et vous l'avez bien senti, mon Dieu, — vous aviez marqué à l'avance le temps précis où cette incertitude devait cesser, où l'homme qui sacrifierait l'espoir si prochain de ces plaisirs sans fin et sans mesure aux plaisirs si vains et si fugitifs de ce monde, passerait pour un fou à ses propres yeux. Mais pourquoi tant de saints personnages, qui combattent aujourd'hui avec tant de zèle et d'abnégation pour le triomphe des saintes doctrines

et la conversion des incrédules, n'ont-ils pas de préférence reçu ces divines révélations ? Ne serait-ce pas, mon Dieu, parce qu'ils ne vous ont pas *demandé* ces lumières ? N'avez-vous pas dit, en effet, *frappez et on vous ouvrira* ; j'ai frappé et on m'a ouvert..... Mais pourquoi rechercher les motifs de cette préférence de la grâce, dont vous seul, Seigneur, connaissez les raisons secrètes et que vous faites souvent tomber sur le plus indigne ? — Dans votre sagesse infinie, ne connaissez-vous pas seul le cœur de l'homme et l'instrument que vous choisissiez pour l'exécution de vos volontés ? — Instrument qui n'a de valeur que quand vous en armez votre main puissante, et qui tomberait en poussière si vous ne le souteniez plus.

Chaque jour des publications plus ou moins licencieuses ou anti-chrétiennes se répandent à profusion, au mépris de vos plus saintes lois, et le monde, ô mon Dieu, les laisse passer sans songer à s'en indigner ; et ce même monde se scandalisera peut-être de ces amours du ciel, pourtant si ineffables et si purs, que vous avez montrés aux hommes dans la personne de plusieurs saints personnages, comme un rayon bien affaibli, sans doute, de toutes les délices que vous réservez à vos élus, mais que les hommes

ont oubliés ou méconnus. — Ce monde, inspiré par l'esprit du mal, dont le rôle perfide est d'entretenir l'erreur et d'enflammer le faux zèle qui la défend, se scandalisera surtout, peut-être, en voyant votre serviteur indigne, chargé par vous, mon Dieu, de ranimer cette lumière presque éteinte. — Mais vous connaissez les scrupules hypocrites et les entraînements aveugles et timorés, vous pénétrez dans les cœurs et dans les pensées, vous avez prévu les obstacles et vous saurez les briser; vous jetterez des flots de lumière au milieu de ces ténébreuses menées, et la vérité triomphera, car la vérité comme l'amour c'est vous, mon Dieu, et qui pourrait songer à vous résister; — cette œuvre est la vôtre et tout mon espoir est en vous.

FIN.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

- Les Élus de l'Avenir**, ou le Progrès réalisé par le Christianisme par PAUL AUGUEZ, précédés d'une Introduction par HENRI DELAAGE. 1 vol. in-8°..... 5
- Le Livre des Esprits**, contenant les Principes de la doctrine spirite sur la nature des esprits, leur manifestation et leurs rapports avec les hommes; les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité; écrit sous la dictée et publié par l'ordre d'esprits supérieurs par ALLAN KARDEC. 1 vol. grand in-8°... 3
- Manuel élémentaire de l'Aspirant magnétiseur**, par J. A. GENTIL. 2^e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 2 5
- Mystères de la Création**, traduits de l'hébreu par ALEXANDRE WEILL. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 1 5
- Les Mystères du Sommeil et du Magnétisme**, Histoire physiologique et anecdotique du Somnambulisme naturel et magnétique, par A. DEBAY. 5^e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 3
- Philosophie magnétique**, les Révolutions du temps, synthèse prophétique du dix-neuvième siècle, par A. MORIN, auteur de *Comment l'esprit vient aux tables*, et rédacteur de la *Magie du dix-neuvième siècle*. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 3
- Des Tables tournantes**, du Surnaturel en général et des Esprits par le comte AGÉNOR DE GASPARIN. 2^e édition. 2 forts vol. grand in-18 jésus..... 8
- Le Sommeil magnétique** expliqué par le somnambule ALEXIS en état de lucidité. 1 vol. grand in-18 jésus, orné du portrait de l'auteur..... 2

OUVRAGES DE HENRI DELAAGE.

- Doctrines des Sociétés secrètes**, ou Épreuves, Régime, Esprit, Instructions. Mœurs des initiés aux différents grades, des mystères d'Isis, de Mithra, des chevaliers du Temple, des carbonari et des francs-maçons. 2^e édition 1 vol. gr. in-18 jésus..... 1 50
- L'Éternité dévoilée**, ou Vie future des âmes après la mort. 3^e édition. 1 vol. in-8° orné du portrait de l'auteur. 10
- (Il n'en reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires.)
- Le Monde occulte**, ou Mystères du magnétisme, précédé d'une Introduction par le P. Lacordaire. 3^e édition revue et augmentée. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 1 50
- Le Monde prophétique**, ou Moyens de connaître l'avenir employés par les sibylles, les pythies, les aruspices, les sorcières, les tireuses de cartes, les chiromanciennes et les somnambules lucides, suivi de la Biographie du somnambule Alexis. 2^e édition 1 vol. grand in-18 jésus..... 1 50
- Perfectionnement physique de la race humaine**, ou Moyens d'acquérir la beauté. 1 vol. grand in-18 jésus..... 1 50
- Les Ressuscités** au ciel et dans l'enfer. 2^e édit. 1 vol. in-8°... 5

Sous presse :

- Du Ravage des passions**, ou Jouissances homicides des péchés capitaux, par HENRI DELAAGE. 1 vol. in-8°..... 5

IMP. DE L. TINTERLIN ET C^e, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.





